


FIGARO
(PRIX : 3 f
EXPOSITION

Vendant les meilleurs produits au plus bas prix possible, le GRAND DEPOT *ne redoute aucune concurrence.*

E. BOURGEOIS

Vendant les meilleurs produits au plus bas prix possible, le GRAND DEPOT *ne redoute aucune concurrence.*

SERVICES PORCELAINE
FRANÇAISE DÉCORÉE

N° 824. **Service porcelaine**, décor fleurs grisaille, filet pourpre.
Service de table, 12 couverts, 74 *pièces* . . . . . . 59 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces* . . . . . . 35 fr.

AVIS
Ces Services peuvent être livrés ou expédiés de suite.

Service porcelaine, à festons, décor fleurs d'Auteuil.
Service de table, 12 couverts, 74 *pièces*. . . . . . 110 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces*. . . . . 60 fr.

SERVICES PORCELAINE
FRANÇAISE DÉCORÉE

Service porcelaine, à festons, décor oiseaux, filet or.
Service de table, 12 couverts, 74 *pièces*.. . . . . 90 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces*. . . . . . 50 fr.

LE GRAND DEPOT n'a aucune succursale à Paris.

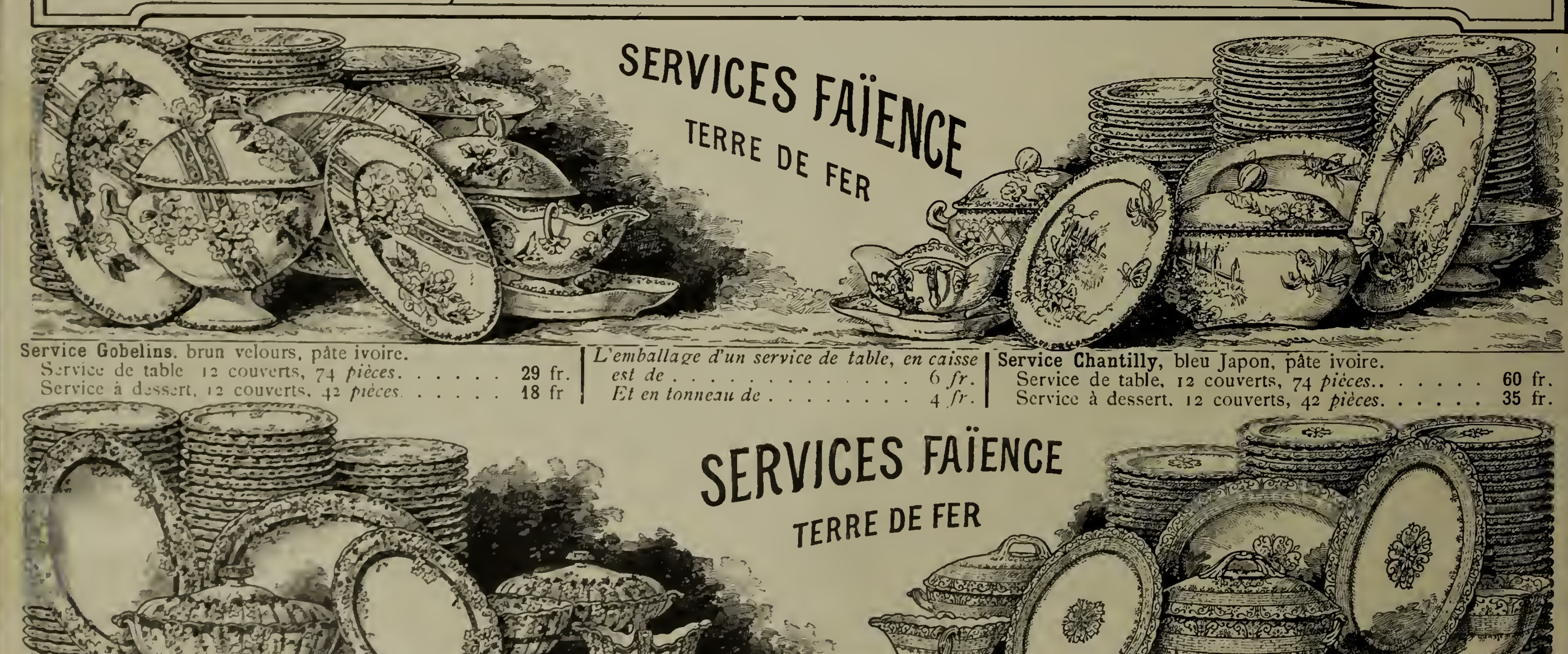
Service porcelaine, formes Pompadour, décor 530.
Service de table, 12 couverts, 74 *pièces*. . . . . . 138 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces*.. . . . . 78 fr.

GRAND DÉPÔT

· PORCELAINES · FAÏENCES ·
· *CRISTAUX* ·

21 et 23, Rue Drouot, PARIS.

La Première Maison du Monde pour les Services de Tables et Desserts.



Service Gobelins, brun velours, pâte ivoire.
Service de table 12 couverts, 74 *pièces*. . . . . . 29 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces*. . . . . . 18 fr.

L'emballage d'un service de table, en caisse est de . . . . 6 fr.
Et en tonneau de . . . . 4 fr.

Service Chantilly, bleu Japon, pâte ivoire.
Service de table, 12 couverts, 74 *pièces*.. . . . . 60 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces*. . . . . . 35 fr.

Service Kent, gris fer, pâte ivoire.
Service de table, 12 couverts, 74 *pièces*. . . . . 75 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces*. . . . . 40 fr.

Tout achat de 100 fr. donne droit à l'Album colorié de la céramique moderne en 1889.

Service formes Granville Kerry, gris fer, pâte ivoire.
Service de table, 12 couverts, 74 *pièces*. . . . . . 100 fr.
Service à dessert, 12 couverts, 42 *pièces*.. . . . . 50 fr.

AVIS IMPORTANT. — Notre grand Album colorié **La Céramique Moderne**, qui contient plus de 800 modèles différents de Services de Table et Dessert Porcelaine et Faïence françaises et anglaises, de Garnitures de Toilette, etc., etc., avec leurs formes, leurs dessins, leurs nuances, leurs dimensions et leurs prix, est envoyé *franco* contre un mandat de **10** francs, qui sont remboursés à la première commande dépassant **cent francs**.

Notre Album spécial de la **Cristallerie** qui contient 300 modèles différents de Services de Table en cristal de tous les genres et de tous les prix, des modèles de Verres d'Eau, de Services à Madère et à Vins fins, de Cabarets et de Caves à Liqueurs, de Surtouts de Table, de Carafes et de Brocs de fantaisie, en un mot, tout ce qui se fait de beau et de pratique en cristal, est envoyé *franco* contre un mandat de **3** francs qui seront remboursés à la première commande dépassant **trente** francs.

Ces deux **Albums** dont l'exécution est on ne peut plus soignée comme gravure et comme coloris, donnent les renseignements les plus précis que l'on puisse désirer, et comme tels, ils sont appelés à devenir le guide indispensable de tout acheteur de Porcelaines, Faïences et Cristaux.

FIGARO-EXPOSITION

19396. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9

1889

FIGARO-EXPOSITION



PARIS

GOUPIL & CIE, ÉDITEURS

BOUSSOD, VALADON & CIE, SUCC^RS

9, Rue Chaptal

FIGARO-EXPOSITION

— 1889 —



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

LA MODE DE DEMAIN



La Parisienne de 1789.

CHRONIQUE

Ceci n'est pas précisément une Chronique, mais un simple Prologue d'ouverture, — le compliment au public qui précède le lever du rideau.

*
* *

En dépit des fâcheux pronostics et — faut-il le dire? — du secret espoir que caressaient certains patriotes à rebours d'un avortement misérable, l'Exposition Universelle arrive à terme, bien vivante et solidement constituée. Et, dans six mois, il y aura, au grand livre des conquêtes pacifiques, une belle page de plus où rayonnera, en lettres d'or, le nom de la France. Cette gloire en vaut bien une autre, n'est-il pas vrai?

A quelque religion politique qu'on appartienne, on doit être heureux de voir aboutir aussi magnifiquement ce colossal effort industriel et artistique. Car il n'est rien qui donne une plus haute idée de la vitalité persistante de ce noble et cher pays. Et cela console de bien des tristesses et de bien des déchéances.

Un effort de ce genre, il semble que, seule entre toutes les nations du monde, la France ait l'énergie pour le tenter et les ressources pour le mener à bonne fin. D'autres, l'Angleterre, l'Autriche et l'Italie, piquées d'émulation, entraînées par l'exemple, s'y sont risquées tour à tour. Mais les résultats de l'entreprise furent assez médiocres. Et il est douteux que, de sitôt, elles en courent la chance une seconde fois.

La France, elle, en est à son quatrième essai depuis trente-trois ans. Et, à chacun d'eux, la puissance de ses moyens, la fécondité de ses ressources, la souplesse de son initiative se sont affirmées davantage. Elle met son amour-propre à réaliser, en même temps que la devise du Roi-Soleil : *Nec pluribus impar!* celle de Nicolet : *De plus fort en plus fort!* Toutes deux bien françaises! L'Exposition de 1889 aura sur celle de 1878 la même supériorité que l'Exposition de 1867 sur l'embryon de 1855.

Le « génie de la France » n'est donc pas une simple formule de vanité nationale, qu'elle ait pu, lacérée et meurtrie, saignée aux quatre veines, déchirée au dedans, suspecte au dehors, jeter au monde le défi de ces deux dernières manifestations et lui donner le spectacle de cette virilité triomphante!

Il faut dire qu'elle a dans son jeu, pour engager cette hasardeuse partie, un atout souverain qui manque aux nations rivales et qui lui permet d'être belle joueuse : elle a Paris.

C'est cet atout-là qui lui donne, par avance, partie gagnée. De l'invasion torrentielle qui se prépare, de ce déplacement en masse de l'univers vers un point unique de l'univers, l'Exposition sera le prétexte, Paris le but. Si puissantes que soient les attractions accumulées entre l'École militaire et le Trocadéro, que sera-ce auprès de celles que résume ce mot magique : Paris? Avec sa vie facile, ses traditions hospitalières, ses larges et accueillantes façons de cité cosmopolite, ce fumet de légende qui grise toutes les imaginations, Paris sera, d'avril en octobre, la Mecque des fanatiques du plaisir.

L'absence de tout appareil officiel étranger, ajoutera je ne sais quel attrait mystérieux à ces pèlerinages; elle leur donnera comme un ragoût d'école buissonnière, comme une saveur de fruit défendu. Et ce sera là une des originalités de l'Exposition de 1889 que n'auront pas eue les Expositions précédentes.

Ce ne sera pas la seule, au surplus.

L'Exposition de 1855, la première, tenait à l'aise dans cette cage de verre du Palais de l'Industrie, à peine suffisante aujourd'hui pour les exhibitions spéciales.

Celle de 1867 n'excédait pas les étroites limites du Champ de Mars.

Il fallut, pour loger celle de 1878, y joindre l'annexe du Trocadéro.

Et la quatrième, étouffant sur les territoires de ses trois aînées, a fait jaillir du sol la formidable Tour Eiffel pour pousser une pointe vers l'infini!

L'a-t-on assez honnie, décriée, vilipendée, cette pauvre Tour Eiffel! Les poètes et les artistes se sont voilé la face devant le colosse de fer, comme les croyants devant une idole. Elle a pourtant bien sa poésie, cette conquête de l'inaccessible par la matière, qui rappelle les mythes des géants rués à l'assaut de l'Olympe... moins le désastre final! Et jamais artiste s'est-il élevé, avec cette harmonie de la force et de la grâce, à cette hauteur d'idéal dans les mystérieuses régions du rêve! Babel! a-t-on dit. Oui, certes. Mais Babel insultait à la toute-puissance divine, tandis que la Tour Eiffel lui rend témoignage en bornant son effort au *nec plus ultra* du génie humain. Babel était une œuvre de révolte et de haine, tandis que la Tour Eiffel est une œuvre d'apaisement et de concorde.

Et, à mesure que, parmi les orages déchaînés autour d'elle, ils la voyaient poursuivre sa montée sereine vers l'azur, les Sages se disaient :

« C'est la paix qui monte sur le Monde! La Tour de Babel fut la confusion des langues; la Tour Eiffel en sera l'harmonie! »

*
* *

Ce n'est pas seulement au point de vue du développement matériel qu'il est curieux de comparer entre elles les diverses Expositions. L'article « femmes » devant jouer un rôle considérable pendant le prochain semestre — de tous les articles Paris, c'est celui que prisent le plus les étrangers, et la nature a tiré le baron de Gondremark à des milliers d'exemplaires — un parallèle s'impose, celui de la mode féminine à chacune de ces étapes du progrès national.

En 1855, on en est encore aux traditions du règne de Louis Philippe. « Le luxe effréné », la bête noire du président Dupin, n'a pas encore perverti, chez nos élégantes, les habitudes héréditaires d'ordre et d'économie. C'est le règne de la crinoline, la joie des maris et la tranquillité des budgets, de la crinoline, grâce à laquelle les femmes de France, les plus élancées, les plus sveltes, ont des airs plantureux de mères Gigogne.

En ce temps-là, j'étais encore sur les bancs, et je fis partie du groupe que les lycées parisiens déléguèrent à la distribution des récompenses, le 15 novembre, au Palais de l'Industrie.

Il y avait, je crois bien, quelque préméditation dans cette coïncidence de la fête de l'Impératrice avec la fête nationale. On avait voulu montrer au peuple, par une preuve visible, que l'avenir dynastique était assuré. La souveraine, en effet, était alors enceinte de six mois, et sa grossesse, si dissimulée qu'elle fût sous l'énorme cage d'acier, était déjà très apparente. Qui pouvait prévoir, en cette journée d'ivresse, que cet enfant, l'espoir de tout un grand pays, dont Théophile Gautier devait célébrer la naissance, irait périr misérablement sous la sagaie des Zoulous?

En 1867, la crinoline est démodée, sans que le vêtement féminin ait rien perdu de son ampleur ni de son envergure. Plus de cage d'acier, mais un formidable et ruineux déploiement de jupons. Le luxe des « dessous », s'il n'a pas encore atteint le raffinement actuel, tend à devenir le critérium de l'élégance.

Le document le plus curieux et le plus typique à cet égard, c'est la *Famille Benoiton*, de Victorien Sardou. Et c'est peut-être pour cela que, de toutes les pièces de l'ingénieux et fécond auteur, elle a le plus de chance de survivre.

En 1878, les jupes ont vécu. La mode commence à s'inspirer de la statuaire. Elle prend un caractère délicieusement païen. Le vêtement moule le corps et en sculpte toutes les grâces cachées. On peut dire que les étoffes se font chair et qu'elles tournent à l'apothéose de la forme. Jamais la femme française n'apparut ornée de plus de séductions. Car jamais l'art du costume ne se rapprocha davantage de l'art plastique.

Il se fait en 1889, un retour marqué, mais que, pour mon goût personnel, je ne trouve pas très heureux, vers la mode du Directoire.

C'est le triomphe des tailles courtes et des manches à gigot dont Mesdemoiselles Magnier et Darlaud, dans *Belle-maman*, nous ont donné de bien bizarres spécimens. Le dix-neuvième siècle retomberait-il en enfance?

Non, grâce à Dieu! Ce n'est là qu'une fantaisie passagère. Fantaisie dont notre dessinateur, M. Marchetti, à prévu le terme, en vous esquissant, d'un crayon prophétique, la Mode de demain.

Elle est exquise de tous points cette Parisienne « avant la lettre » que Marchetti vous présente, le binocle à l'œil, appuyée sur sa canne-ombrelle. Et ne vous semble-t-il pas qu'en cet ajustement d'un goût suprême elle n'a rien à craindre du voisinage de ses aînées dont le même artiste évoque les silhouettes disparues?

Parisiennes du temps de Louis XVI, paradant sous les arbres du Palais-Royal, aux abords du café de la Rotonde;



La Parisienne en 1810.

Parisiennes du premier empire, en représentation sur la terrasse des Feuillants;

Parisiennes de 1830, échappées d'un carton de Gavarni;

Parisiennes du second empire, alors que la chrysalide n'était pas encore devenue papillon.

C'est tout un siècle d'élégance qui revit dans ces pages aussi spirituelles que documentaires.



La Parisienne en 1830.

Un autre parallèle s'impose, celui des diverses Expositions au point de vue économique.

Chaque fois que se sont ouvertes ces grandes assises internationales, elles ont introduit dans la vie parisienne de profondes modifications. En donnant à Paris ce caractère cosmopolite, dont il ne devait plus s'affranchir, elles en faisaient une sorte de ville d'eaux où tous les objets de consommation étaient frappés d'une sensible surenchère. Ce phenomène n'aurait eu rien d'inquiétant, si les hôtes de passage en avaient seuls pâti. Mais le fléau n'épargnait pas les indigènes. Ils se consolaient en se disant que, de tant d'or prodigué, quelque parcelle leur resterait au bout des doigts, et avec l'espoir que, la fête finie, on reviendrait aux anciens errements. Hélas! il n'y a rien en France, qui ressemble plus au definitif que le provisoire. Il en fut des tarifs, dont on subissait la surélévation comme une nécessité transitoire, comme de ces lois d'exception qui finissent par s'implanter dans le Code et prendre racine dans les mœurs. Et la « cote de la vie », ainsi aggravée pour l'Exposition seulement — ô chimère! — devint, après l'Exposition, la cote normale!

Je n'ai jamais tant regretté qu'aujourd'hui de n'avoir pas, depuis ma prime jeunesse, collectionné les menus, à l'exemple de mon ami Xavier de Montépin. Il y aurait un parallèle édifiant à faire entre une addition de la Maison d'Or en 1855 et une addition



La Parisienne en 1860.

du même cabaret en 1867 et 1878. Mais, à défaut de ces témoignages convaincants, j'ai ma mémoire. Et ma mémoire me permet de dresser, avec le contrôle de mes différents budgets, le petit compte ci-dessous :

Ce qui valait cinq francs en 1855 en valait dix en 1856;

Ce qui valait dix francs en 1867 en valait vingt en 1868;

Ce qui valait vingt francs en 1878 en valait quarante en 1879;

D'où l'on peut conclure que ce qui vaut quarante francs en 1889 en vaudra quatre-vingts en 1890.

On frémit en songeant à ce qu'il fera cher vivre au lendemain de l'Exposition universelle de l'an 2000!

***

Et maintenant, ami lecteur, assez de Prologue. Au rideau!

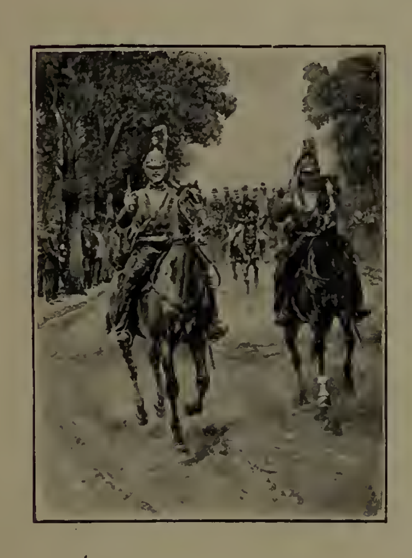
Émile Blavet.





ÉDOUARD DETAILLE. — Bivouac du bataillon des Tirailleurs de la Famille impériale.
Souvenir des grandes manœuvres de l'armée russe.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS



Éd. Detaille. — L'Escorte.

L'idée d'une Exposition internationale des Beaux-Arts appartient à la France. La première eut lieu en 1855; celle de 1889 est la quatrième. Un intérêt croissant s'attache à ces manifestations collectives du génie des peuples. Le dix-neuvième siècle est avide de connaissances, de comparaisons, de généralisations en tout genre. Le goût des arts, aujourd'hui, n'est plus qu'une fonction spéciale de la curiosité universelle. La figure, le tableau, le groupe, la statue, ont vu diminuer, aux yeux de la foule pensante, leur valeur subjective, qui s'est subordonnée à leur signification comme document ethnologique ou historique; le paysage, français, anglais, allemand, slave, africain ou asiatique, tient lieu de géographie descriptive; le tableau de genre, empruntant ses sujets aux contrées les plus diverses, raconte avec le prestige du relief et de la couleur, les mœurs et les coutumes des races humaines.

Cependant, on ne tarde pas à s'apercevoir, lorsque l'on confronte les représentations plastiques créées sous les diverses latitudes, que chaque peuple, considéré dans la spécialité de sa production, prend pour modèle son propre type. Une Exposition Universelle équivaut ainsi à une exposition anthropologique de ces races elles-mêmes.

Ainsi se vérifie, par une série indéfinie d'exemples, cette vérité, entrevue par la philosophie et l'esthétique, que la création des Beaux-Arts est pour l'homme un besoin inné de se copier pour se connaître, et de se connaître pour s'admirer dans sa propre image. D'où cette conclusion d'une logique irréfragable que chaque homme, pris isolément, ne se saisit et ne se satisfait que dans le type particulier qui constitue pour lui l'idéal de sa race.

La multiplicité des Expositions Universelles des Beaux-Arts concorde précisément avec l'immense développement des voies et moyens de communication, qui lui-même engendre la facilité et le goût des voyages. On ne compte plus les Français ni même les Parisiens qui étendent leur villégiature des bords du Nil aux bords du Gange; l'Amou-Daria, au cœur jadis inexploré de l'Asie, comme le lac Albert Nyanza dans l'Afrique centrale, ont été vus par de plus nombreux voyageurs que le Tyrol il y a cent ans.



SMITH HALD. — Soir d'hiver.

DAGNAN-BOUVERET. — La Vaccination.



J. MARIS. — Amsterdam.

Avec les voyages, qui équivalent pour l'observateur à des expositions ambulantes, correspond aussi une modification considérable dans le critérium des œuvres d'art. La critique européenne, à tout le moins occidentale, a vu fléchir une des règles essentielles du beau, au sens classique, du beau tel qu'elle l'acceptait de la tradition grecque et romaine, résumé dans la supériorité de la race caucasique. Et, de ce côté, le dilettantisme des nations très civilisées les entraîne peut-être trop loin dans une voie où elles ne rencontrent pas de réciprocité. Les peuples noirs et jaunes ne rendent pas aux races blanches autant d'hommages que celles-ci en accordent aux types étranges des races colorées. A tout le moins, l'exclusivisme qui rangeait celle-ci parmi les monstres de l'art a singulièrement diminué. Le goût des amateurs a fait bien du chemin depuis la *Noce juive* d'Eugène Delacroix jusqu'à la *Salomé* d'Henri Regnault, et le jury lui-même a cédé à la contagion de l'anthropomorphisme en couronnant à peu d'années de distance un génie éthiopien et un gorille, chefs-d'œuvre de sculpture.

L'art de la coloration n'a pas subi moins de vicissitudes avant d'atteindre son but définitif : la vérité. Par quels degrés, par quels tâtonnements, par quels systèmes artificiels, par quelles subtiles, décevantes et ravissantes magies les peintres se sont-ils dérobés pendant des siècles à la lumière du ciel, à l'apothéose du plein air? Ce furent d'abord les tonalités indécises, approximatives et ternes de la peinture antique, conservées par les peintres primitifs de l'ère chrétienne, jusqu'au moment où l'art du vitrail, qui fait passer la clarté du jour à travers les tons mats du verre, leur révéla le secret de l'intensité transparente des tons colorés. Du coloris intense à peine cerné d'ombres légères, l'imagination picturale déduisit rapidement les prestiges du clair obscur, qui enfanta des merveilles sous le pinceau des Titien, des Tintoret, des Rembrandt, mais qui, avec des maîtres à l'imagination plus sombre, renferma l'art dans les caves, les prisons et les sépulcres. Cependant que le soleil s'était levé dans le paysage avec les



CABANEL. — Portrait de M. Armand.

lointains lumineux de Claude Lorrain, la peinture d'histoire au dernier siècle s'en tenait encore au jour septentrional, clair, froid et jaune que déversent les châssis d'atelier sur les toiles de David. Après lui, commença la renaissance de la chaleur et de la vie avec Gros et Géricault, qui nous conduisent vers Eugène Delacroix, Decamps, et leur postérité moderne, tandis que le paysage abordait la nature avec Théodore Rousseau, Troyon, Daubigny, Chintreuil, et cent autres dignes d'être nommés.

Mais la nature elle-même, qui se flatterait de la définir, de l'enfermer dans une formule de dessin et de couleur? Courbet, le réaliste, si contesté lorsqu'il s'en prenait aux « Demoiselles de la Seine », trouva la vérité sereine devant les rochers du Jura ou les vagues de l'Océan troublé. Corot, l'idéaliste, promène à travers les bois et les vallées des nymphes et des faunes, rêvés par son imagination; il n'en excelle pas moins à traduire, dans la lumière naissante ou affaiblie des aurores ou des crépuscules, l'intimité des futaies ombreuses, des prairies émaillées de marguerites, et des étangs à la surface tachée de blancs nénuphars.

Un élément nouveau s'introduisit dans les moyens d'expression il y aura trente ans tout à l'heure. A la suite de l'expédition de Chine, les débouchés se sont ouverts à l'extrême Orient; le Niphon a versé sur l'Europe continentale, et principalement sur la France, le prodigieux courant d'un art nouveau, armes, instruments, figurines, peintures et caricatures, où les hommes et les choses se présentaient, sans nul souci de perspective, de gradations ni de jeux de lumières, toutefois avec une réalité à la fois barbare et saisissante. Le japonisme s'implanta parmi nous.

Cependant, à travers ces doctrines diverses, ces extensions cosmopolites, ces croisements de nationalités, cet échange d'influences réflexes, l'École française va se retrouver, nous en avons dès aujourd'hui la certitude, avec sa personnalité immodifiable, avec ses qualités indéfectibles, qui sont l'esprit, la justesse, la séduction, la grâce, avec la couleur légère de son ciel et l'héroïque gaîté de son tempérament national.

Elle n'a pas renoncé aux grandes traditions de l'art classique et monumental dont l'Institut, l'École des Beaux-Arts et l'École de Rome sont les gardiens fidèles. Cabanel et Gustave Boulanger sont morts prématurément, se suivant à peu de distance dans la tombe; mais ils seront représentés au Champ de Mars par quelques-unes de leurs pages maîtresses. D'autres survivent, portant haut le drapeau de la grande peinture, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Jean-Paul Laurens, et les admirateurs convaincus et convaincants de la pure forme humaine, les Bouguereau, les Jules Lefebvre, les Henner, qui estiment, avec Michel-Ange, que le pied nu de l'homme ou de la femme, fût-ce le pied d'un mendiant ou d'une pauvresse, sera toujours aux yeux de l'artiste plus beau que la plus somptueuse chaussure.

Mais l'éclectisme contemporain, qui laisse à chaque créateur la responsabilité et l'indépendance de sa pensée, fait la place très large non seulement aux scènes de genre, comme on les entendait autrefois, c'est-à-dire à l'histoire anecdotique et à la représentation intime des mœurs et des coutumes, mais aussi à l'illustration de la vie populaire. L'école



JULES LEFEBVRE. — Psyché.

réaliste, pour employer un mot généralement accepté, n'est pas née d'hier, comme se le persuadent quelques illusionnés, et ne commence pas avec le *Casseur de pierres* de Courbet. Contemporaine des premiers essais de la peinture, elle constituait à elle seule presque tout l'art national des Hollandais; elle préexistait au dix-septième siècle en Italie avec Giovanni di San Giovanni, en Espagne avec Murillo, et en France avec les frères Le Nain, qui, les premiers, donnèrent, comme l'a si judicieusement remarqué M. Frédéric Villot, une expression sérieuse et triste à leurs personnages rustiques, et semblent être, à cet égard, les précurseurs de Millet. Au développement indéfini de la démocratie devait correspondre un mouvement d'art qui ferait leur part aux pionniers de la civilisation comme aux déshérités de la vie, aux laboureurs, aux ouvriers, aux pauvres et aux misérables, dont les annales ont été élevées de



BENJAMIN CONSTANT — PASSE-TEMPS D'UN CALIFE (Séville, XIIIe siècle).

nos jours, par quelques peintres et sculpteurs, à la dimension sinon à la dignité de pages historiques.

Cet entraînement vers la réalité fidèlement saisie dans ses détails, alors même qu'ils s'éloignent de plus en plus de la conception ancienne du beau idéal, n'a pas été sans réagir sur toutes les parties et sur la physionomie générale de l'art. La science est venue au secours des tendances nouvelles de la peinture. A peine la photographie était-elle née qu'on se prémunissait contre elle et qu'on lui criait : « Tu n'iras pas plus loin! » lui défendant de jamais prétendre à remplacer la libre inspiration de l'artiste, son coup d'œil et son pinceau. On avait raison en un sens, mais il n'en est pas moins vrai que l'application nouvelle de la photographie aux reproductions de la forme humaine d'abord, puis des grandes lignes d'horizon, des vues panoramiques et même des espaces célestes, a familiarisé le public avec les formes réelles, avec les justes attitudes des corps se profilant sur l'espace infini, se modelant dans la lumière. A plus forte raison l'artiste a-t-il accru ses connaissances techniques, et serré de plus près la nature, non pas peut-être dans sa beauté intégrale, qui ne saurait être perçue que par l'intuition supérieure du génie, mais dans sa vérité plastique, sans avoir aucune de ces conventions ou de ces tricheries, qu'on apprenait dans les ateliers.

Cette exactitude rigoureuse, qui n'est inconciliable ni avec l'inspiration, ni avec l'imagination du peintre, a trouvé son emploi spécial pour le renouvellement d'une catégorie d'œuvres qui tinrent toujours une large place dans l'École française, nous voulons parler de la peinture militaire. Il ne faudrait méconnaître ni l'impétuosité des charges de cavalerie qui se choquent l'une contre l'autre, ni la verve enfiévrée de Bourguignon, ni la valeur stratégique des toiles laissées par deux peintres étrangers qui ont tant fait pour la gloire des armes françaises, Van der Meulen et Casanova; le présent siècle compte parmi ses meilleurs peintres militaires Isabey, Carle Vernet, Robert Lefebvre, Géricault, Charlet, Raffet, Horace Vernet, Bellanger, bientôt suivis par la phalange des jeunes peintres du second Empire. Entre tous, Horace Vernet aimait à croire qu'il ne manquait pas un bouton de tunique ni de guêtre à ses combattants attristés de la barrière Clichy, non plus qu'aux escadrons joyeux enlevant la Smala d'Abd-el-Kader. Saluons ces vétérans! Nul Français, né sensible et chauvin, n'oubliera jamais le Cheval du trompette, ni le Chien du régiment, ces deux chapitres d'un voyage sentimental à travers les guerres du passé.

Mais regardons autour de nous, et saluons à son tour la phalange de nos jeunes maîtres, nés, au lendemain de nos désastres, avec la jeune armée qui désormais ne se distingue plus de la nation. Nommons d'abord Alphonse de Neuville, le premier de tous, puisqu'il est mort à la fleur de l'âge, laissant derrière lui ces pages immortelles, *la Prise du Bourget*, *l'Espion*, *le Cimetière de Gravelotte*, où vibre l'âme de la patrie en pleurs; et après lui Édouard Detaille, qui tout jeune encore compte plus de chefs-d'œuvre que d'années. C'est bien chez l'auteur du *Rêve*, page admirable qui enleva d'assaut la médaille d'honneur au Salon de 1888, que nous trouverons le type accompli de l'artiste chez qui le souci du réel absolu se marie dans le plus parfait équilibre avec la fougue de l'inspiration et la profondeur du sentiment, sans nulle trace d'affectation ni de sensiblerie.

PHILIPPE GILLE.



W. MARIS. — LES CANARDS.



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

OFFICIER DE HUSSARDS

5e régiment (cie d'elite).

1806



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

LE CHARLATAN



Le village lacustre.

A TRAVERS L'EXPOSITION



L'Habitation préhistorique.

Si l'on tient à bien se rendre compte de l'ensemble de l'Exposition Universelle, le meilleur moyen est de se placer au point central du palais du Trocadéro, au milieu de la galerie circulaire qui domine les statues dorées des cinq Parties du monde.

De là, le panorama est magnifique. En bas, les jardins remplis de fleurs et d'arbustes dont les senteurs montent jusqu'à vous. Ils ont été utilisés pour l'exposition d'horticulture, qui ne pouvait être mieux placée. Au pied des jardins, la Seine et le pont d'Iéna sur lequel circule la foule; au bord de l'eau, l'exposition fluviale et maritime et le panorama de la Compagnie transatlantique; plus loin, a droite et a gauche, les deux grands palais des Beaux-Arts et des Arts liberaux — deux veritables decors, dont la vivacité de coloris sera certainement l'objet d'ardentes discussions. — Ces deux longs palais sont recoupes en leur milieu par deux dômes, toujours aux vives couleurs, encadres dans deux torches d'un grand caractère, et dont la construction metallique à été très heureusement realisee par la Société des ponts et travaux en fer.

Au milieu, la tour Eiffel dominant tout et qui, sous les quatre pieds de sa colossale arcade, laisse apercevoir le dôme central et une multitude de petites constructions qui semblent les enfants de cette mere Gigogne.

Comme encadrement les coteaux verdoyants de Sèvres et de Saint-Cloud, sur lesquels le soleil jette des nappes de lumière.

Descendons maintenant en donnant un coup d'œil au pavillon des Travaux publics et des Forêts, construction en bois qui n'est la qu'au point de vue utile et qui n'a aucune prétention à la magnificence.

Toujours en passant, et après avoir traversé le pont, nous apercevons au-dessous, sur la berge, l'exposition maritime et fluviale, qui mérite une visite spéciale trop longue pour que nous puissions la faire aujourd'hui.

*
* *

Devant nous, voici la série de l'habitation humaine installée à droite et à gauche sur le quai d'Orsay et sur le quai de Grenelle. M. Charles Garnier a créé là une des plus curieuses leçons d'histoire qu'on puisse imaginer. Une visite d'une heure à cette exposition en apprend plus que tout un livre.

Tenez, cette espèce de hutte placée au-dessus d'une pièce d'eau et qu'au premier abord vous croiriez destinée à abriter des cygnes ou des canards, c'est la cité lacustre qui date des temps reculés où les hommes, abandonnant les cavernes, construisaient leur habitation sur pilotis au-dessus des eaux des lacs, afin de se garantir des bêtes féroces.

D'autres habitations sont faites simplement au moyen d'énormes rochers relevés verticalement et formant muraille, c'est déjà un progrès. Nous en trouverons un plus grand avec l'habitation Gallo-Romaine, l'habitation Persane, le palais Hindou haut de dix-huit mètres, figurant deux tours formant ailes, presque sans construction centrale; la maison Étrusque, assise sur trois colonnes; l'habitation Pélasge, celle des Hébreux, avec sa porte en triangle tronqué, souvenir de la captivité égyptienne; la tour Phénicienne, l'habitation Syrienne, enfin l'habitation Égyptienne reconstitution aussi exacte que possible de l'ancienne architecture du temps des Pharaons.

Comme contraste à tout cela, l'habitation des Huns : une voiture avec des toiles autour... la « roulante » primitive.

Cette première série est celle de l'habitation ancienne. Elle se trouve à gauche du pont, du côté de Paris. A droite, sur le quai de Grenelle, est l'habitation, non pas moderne, mais, du moins, plus récente. La Scandinave, composée de poutres superposées; la maison Romane, avec ses arceaux en plein cintre au rez-de-chaussée et ses étroites fenêtres; la maison Moyen Age, avec pignon en bois découpé, le « pignon sur rue » dont les bour-

geois étaient si fiers, et qu'on retrouve encore dans quelques villes d'Alsace ; l'habitation de la Renaissance, avec son élégante tourelle surplombant un coin de rue; la Byzantine avec sa terrasse ; la Russe, avec sa coupole en pointe ; la Slave, toute en bois ; l'Arabe, une tour carrée avec des vérandas ; la Soudanienne, aux arêtes inclinées; enfin les huttes des sauvages d'Afrique, des Peaux-Rouges, des Lapons ; celles des Esquimaux, qui juchées sur des pilotis, ne sont pas sans analogie avec les cités lacustres ; les habitations des Aztèques et des Incas qui, par une coïncidence dont l'origine serait intéressante à rechercher, possèdent les lignes principales de l'architecture égyptienne.

voir successivement et examiner plus ou moins longtemps, selon notre fantaisie et l'attraction qu'ils nous offriront, les pavillons du Brésil, de la République Argentine, du Guatémala, du Paraguay, de l'Uruguay, du Chili, du Vénézuela, du Nicaragua, de la Bolivie, de Saint-Domingue, de l'Équateur, d'Haïti, de Salvador, etc. ; celui de Monaco ; les expositions des forges du Nord, des forges de l'Horme, des marbres d'Ossau, celle des aquarellistes, le chalet rustique Simard — déjà nommé — et l'exposition de céramique de M. Perrusson, l'auteur de cette reconstruction de la Nouvelle Bastille et de l'ancienne rue Saint-Antoine qui a fait courir tout Paris au Champ de Mars depuis un an et que tous les visiteurs de l'Exposition voudront aller voir.



La maison chinoise.

Dans cette reconstitution qui certainement est appelée à un grand succès, — non seulement auprès des savants et des gens spéciaux, mais encore auprès des simples curieux qui seront bien aises de savoir comment a débuté l'art aujourd'hui si coûteux des architectes, — M. Charles Garnier a eu nécessairement des collaborateurs.

Au nombre de ces aides intelligents et dévoués, je crois devoir citer M. Simard de Bellevue, que nous retrouverons d'ailleurs souvent sur notre route. M. Simard est, en effet, le fournisseur attitré des chalets rustiques de la ville de Paris et c'est à lui que nous devons ceux du bois de Boulogne, ainsi que la plupart de ceux que nous avons aperçus en passant à l'exposition d'horticulture du Trocadéro. C'est encore M. Simard qui a construit, sur les indications de M. Charles Garnier, la *paillote* et les cabanes lacustres dont j'ai parlé tout à l'heure, la cabane des Albanos, celles des Peaux-Rouges, des Lapons et des Esquimaux, etc.

Nous retrouvons plus loin le chalet type, qu'il a installé comme son exposition particulière.

MM. Rubé et Chapron, les peintres décorateurs bien connus, ont prêté également leur beau talent et leurs connaissances spéciales à l'œuvre de M. Charles Garnier.

*
* *

Après l'exposition de l'habitation humaine, nous avons, « tout autour de la tour », une autre série à examiner. Ce sont les pavillons destinés à des expositions spéciales. Nous pourrons

Le pavillon Perrusson est en terre cuite à deux tons avec applications de briques de couleurs variées et revêtements de carreaux mosaïque. Sur les côtés du promenoir deux vasques en terre émaillée de $8^m,40$ de diamètre reçoivent les eaux lancées par des chimères. C'est d'un effet charmant.

Une petite visite aussi au pavillon Coignet, qui résume tout un nouveau mode de construction : le béton aggloméré. Les pierres moulées en bétons Coignet remplacent aujourd'hui, avec mille avantages de commodité, de solidité et de durée, la pierre ordinaire. La maison François Coignet et Cie a déjà construit, suivant son système, plus de 300 kilomètres d'égouts à Paris, Lyon, Bordeaux, Dieppe, Mulhouse, Odessa, etc., près de 60 kilomètres de l'aqueduc d'amenée d'eau de la Vanne, le phare de Port-Saïd, l'église du Vésinet et cent autres édifices. A l'Exposition universelle, les bétons agglomérés Coignet et Cie sont largement représentés par le soubassement et le socle de la fontaine Formigé et Coutant, les balustrades qui entourent le jardin anglais, les perrons du palais du Mexique, de l'Annam, du Tonkin, du Cambodge, des colonies, de l'hygiène et des manufactures de l'État, etc., etc.

Le pavillon Coignet résume les progrès réalisés dans cette construction en pierre artificielle qui se moule, se prête à toutes les formes auxquelles vient se joindre la couleur que l'on peut faire varier de toutes façons. Enfin la maison Coignet y expose les produits de sa nouvelle industrie de mosaïque, de marbres et d'émaux, carrelages et dallages, revêtements, mosaïques artistiques, etc., etc.

Enfin nous pourrons, si nous avons encore quelques minutes, assister à une des representations du théâtre des Folies-Parisiennes dont la direction, comme on le sait, a été accordée à MM. Daubray, Scipion et Georges Richard; ou bien encore, au besoin et pour prendre des forces, pousser jusqu'aux Bouillons Duval, qui ont, à deux pas d'ici, à droite, un des trois établissements dont ils sont concessionnaires à l'Exposition.



La maison hindoue.

Je n'ai point à vous faire l'historique ni l'éloge des Bouillons Duval. Leur renommée est universelle. A l'étranger, comme en France, leur nom est connu et résume cette devise : *confortable, bon et bon marché*. Le restaurant du quai d'Orsay, comme son similaire placé près de la Galerie des machines, est installé sur le modèle des établissements de Paris. Celui de l'avenue de Suffren est plus spécialement populaire.

*
* *

Mais ne nous y attardons pas, car nous avons là la Tour Eiffel qu'il nous faut absolument visiter.

Vous savez quelles objections ont été faites à la création de ce monument, le plus haut du monde. D'abord, des ingénieurs prétendaient que c'était impossible, que la tour ne pourrait pas tenir; qu'elle s'effondrerait comme la tour de Babel de biblique mémoire, ou bien encore que si, dans ses calculs, l'ingénieur ne s'était pas trompé, que si la résistance du fer et celle des fondations étaient suffisantes, celle du sol ne le serait pas.

De là, des protestations, des menaces, et même un procès intenté par les propriétaires riverains qui demandaient d'énormes dommages-intérêts pour le préjudice que leur causait la tour en empêchant, vu le danger, la location de leurs maisons.

Enfin, il y eut la fameuse protestation des peintres, des poetes et des auteurs dramatiques qui, déclarant la Tour Eiffel « le deshonneur de Paris », demandaient au Ministre de s'opposer a son érection.

La reponse de M. Lockroy fut très spirituelle. Il déclara qu'il regrettait que les traités fussent passés et signés, de sorte qu'il n'avait plus le temps de sauver d'une profanation « cet incomparable carré de sable qu'on appelle le Champ de Mars, si digne d'inspirer les poètes et de seduire les paysagistes. »

Il n'y eut pas jusqu'à l'académicien Coppée qui, en petits vers, crut devoir « blaguer » la Tour Eiffel :

Le flâneur, quand il considère
Les cent étages à gravir
Du démesuré belvédère,
Demande : « A quoi peut-il servir?

« A ces hauteurs vertigineuses
« Le savant voit-il mieux les chocs
« Des mondes et des nébuleuses ?
« — Non pas; on y prendra des bocks. »

. . . .

Le mont Blanc hausse les épaules
En songeant à la tour Eiffel.

Faire lever les épaules au mont Blanc est un joli résultat. En dépit de toutes ces craintes et de toutes ces critiques, la tour est maintenant achevée; grâce au talent déployé par les ingénieurs, on peut dire que sa solidité est à toute épreuve. Elle repose sur des massifs colossaux de maçonnerie par l'intermédiaire de seize énormes pieds en acier, chaussés de sabots en fonte, qui offrent la plus grande sécurité, toutes ces pièces ayant été fondues dans les usines si renommées de la Société de Commentry-Fourchambault.

La tour offre aux savants d'intéressantes observations pour l'astronomie, la chimie végétale, la météorologie et la physique. Elle pourrait servir, en cas de guerre, à tenir Paris constamment en communication avec la province et, enfin, avant tout, elle est la manifestation d'une des plus grandes choses que puisse créer l'homme. Les étrangers l'ont bien senti, quand ils ont cherché, eux aussi, à la dénigrer. Le *Times*, principalement, demandait à quoi pourrait servir cette « carcasse de fils de fer ».

« A faire monter les Anglais dessus, » répondit spirituellement M. de Foville dans une conférence des Arts et Métiers.

Montons donc dessus comme si nous étions de simples Anglais.

Le prix dépendra de la longueur de l'ascension que nous voudrons faire et du jour où nous la ferons. La Tour, en effet, comprend trois étages et l'on paie plus ou moins cher selon qu'on



La maison assyrienne.

veut atteindre le premier, le second ou le troisième. En semaine, l'ascension à la première plate-forme coûte deux francs; à la seconde, trois francs, et cinq francs au sommet. Le dimanche, les prix sont réduits à un franc cinquante, deux francs et deux francs cinquante.



La maison arabe.

Pour nous rendre au premier étage, nous avons deux moyens :

D'abord les deux grands escaliers installés. l'un, dans la pile ouest, l'autre, dans la pile est. Pour expliquer ces deux dénominations, nous devons dire que, par une coïncidence assez curieuse, le Champ de Mars se trouvant à quarante-cinq degrés de la méridienne, les quatre pieds de la Tour Eiffel correspondent exactement aux quatre points cardinaux.

C'est par la pile ouest — celle qui se trouve près de la station du chemin de fer Decauville — que nous allons monter ; pour la facilité de la circulation, l'autre sera réservée à la descente.

L'ascension n'est pas difficile, ni même trop fatigante. L'escalier qui suit la courbe de la pile est coupé, de distance en distance, par des paliers qui reposent. On arrive à franchir les trois cent cinquante marches sans trop s'en apercevoir.

Cependant si la fatigue vous épouvante, vous pouvez prendre les ascenseurs. Il y en a quatre : deux dans les piles est et ouest et deux dans les piles nord et sud.

Les ascenseurs des piles est et ouest sont du système Roux et Combaluzier; chacun d'eux élèvera cent personnes à la fois avec une vitesse de un mètre par seconde.

Ces ascenseurs absolument nouveaux et étudiés spécialement pour la tour Eiffel offrent un aspect très curieux. Les cabines contenant les voyageurs montent et descendent suivant les poutres de la Tour, sans qu'un organe apparent laisse deviner d'où leur vient le mouvement. Nous allons donner une description très sommaire de ce mécanisme original et ingénieux.

La course des ascenseurs devant se faire suivant l'inclinaison et la courbure variable des pieds de la tour, les inventeurs, devant ce cas nouveau, ont imaginé de fractionner le piston rectiligne et rigide des ascenseurs ordinaires en une série de tiges en fer forgé de un mètre de longueur qui, reliées entre elles par des demi-genouillères, ont formé un piston articulé.

Cet organe roule dans une gaîne en fer, dont la construction a été confiée aux ateliers de Fourchambault (Nièvre) et qui fait corps avec la Tour. Rendu ainsi absolument indéformable, il agit en compression comme un piston ordinaire.

C'est sur deux pistons articulés, un de chaque côté, que la cabine contenant les voyageurs reposera en toute sécurité pendant sa course. Ces deux pistons s'enroulent en bas sur deux grandes roues à empreintes, parfaitement entourées, à la façon des chaînes de dragues; remontent passer sur deux poulies situées à la partie supérieure pour former deux circuits sans fin avec la cabine et équilibrer le mouvement.

Les roues à empreintes du bas reçoivent le mouvement de deux grands moteurs hydrauliques alimentés par des réservoirs dissimulés dans le plancher de la deuxième plate-forme.

Telle est, dans son ensemble, la solution élégante et ingénieuse que MM. Roux et Combaluzier ont donnée à ce problème difficultueux et embarrassant par sa nouveauté.

Nous croyons que ce système d'ascenseur, déjà appliqué aux maisons particulières, est destiné à prendre une grande extension, grâce à l'appui qu'ont trouvé les inventeurs en M. Morane jeune, l'ingénieur-constructeur bien connu de la rue Jenner dont nous aurons du reste à reparler à propos des outils hydrauliques.

Ajoutons que la course se fait sans la moindre oscillation et que la sécurité est absolue. En cas d'accident, si par hasard une rupture se produisait, on resterait tout simplement « en plan » jusqu'à ce que le mal fût réparé ou que, par un appareil de secours disposé à cet effet, on vînt vous faire sortir de la cabine.



La maison lapone.

Dans les deux piles nord et sud seront les ascenseurs Otis. Ce sont ceux le plus généralement employés en Amérique. Leur principe est la grue hydraulique Armstrong. Dans un cylindre perpendiculaire aux arbalétriers se meut un piston, actionné par de l'eau prise dans un des réservoirs installés au second étage. Ce piston agit sur un chariot portant six poulies mobiles de $1^m,40$ de diamètre. Chacune de ces poulies correspond à une

poulie fixe de même grosseur. Cela constitue un colossal palan, grâce auquel chaque mouvement d'un mètre du piston imprime à l'appareil élevatoire un déplacement de douze mètres. Là aussi les précautions sont prises pour éviter tout accident. Le wagon-cabine se meut, non pas en droite ligne, comme nos ascenseurs de maison, mais sur des rails le long d'un plan incliné. Il est muni de freins à mâchoire, qui l'arrêteraient instantanément, et, de plus, soutenu par six câbles en fil d'acier dont un seul pourrait supporter sans se rompre le poids de la cabine et des voyageurs.

D'une façon ou d'une autre, nous voici à la première plate-forme; nous pouvons nous y arrêter. Il y a de la place, car elle

ceux des restaurants de l'Exposition, sans que la qualité des consommations en souffre.

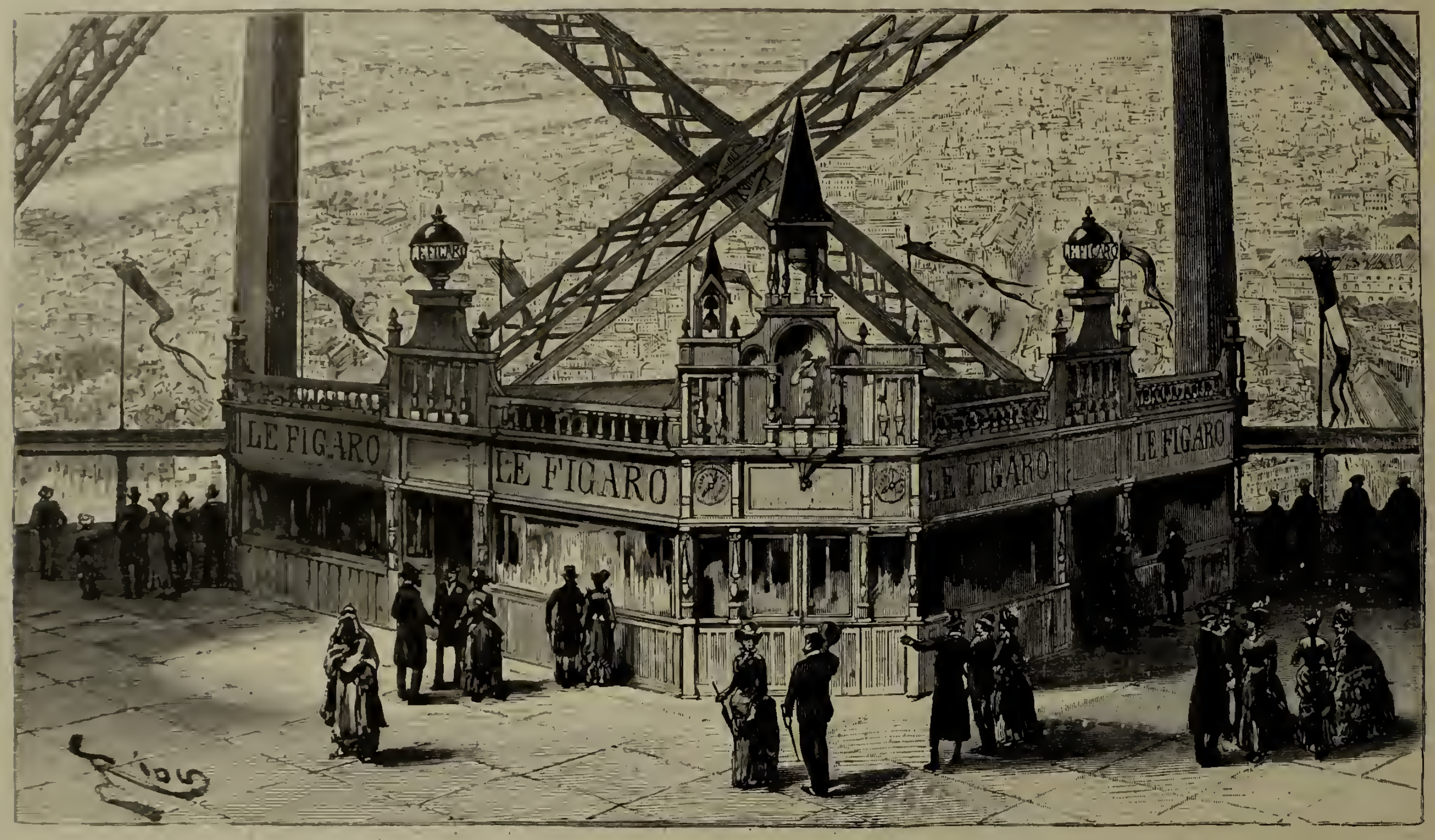
Du côté du Trocadéro, est une brasserie flamande.

Du côté de Paris, un restaurant russe.

Enfin, dominant l'Exposition, le restaurant français Louis XIV, qui sera le plus aristocratique des quatre.

Chacun de ces restaurants occupe une salle de vingt-cinq mètres de long sur quinze mètres de large. On voit qu'il y a de quoi se remuer et qu'on ne court pas risque d'être les uns sur les autres, comme dans nos minuscules restaurants du boulevard.

A la Tour Eiffel tout est grand.



Le pavillon du Figaro sur la deuxième plate-forme de la Tour Eiffel.

occupe une surface de 4200 mètres carrés et cinq mille personnes peuvent y tenir à l'aise. Faisons une promenade dans les galeries couvertes qui entourent la plate-forme. De là, la vue est déjà magnifique. Nous apercevons, d'un côté, le Trocadéro, de l'autre, l'ensemble de l'Exposition comme dans un plan en relief et mouvementé, enfin Paris et les coteaux de la Seine.

De là aussi nous pouvons d'un coup d'œil nous rendre compte des gigantesques travaux de vitrerie des galeries des expositions diverses. Nous disons gigantesques, et l'on ne trouvera pas le mot trop risqué quand nous aurons dit que ces vitrages, en verre strié coulé, de six millimètres d'épaisseur, s'étendent sur une surface de près de sept hectares (70,000 mètres).

Leur transport et leur arrivée sur les chantiers ont été faits à la gare du Champ de Mars par cent quarante et un wagons de la Compagnie de l'Ouest; leur poids représente 931,810 kilogrammes.

Ces soixante-dix mille mètres de verre ne seront du reste pas sacrifiés, on se propose de les vendre une fois l'exposition terminée. Il a été employé pour la pose deux cent mille kilogrammes de mastic contenus dans cinq cent vingt-neuf fûts.

Ce travail colossal a été accompli en deux cent quarante journées avec une moyenne de quatre-vingts ouvriers vitriers, tous Français. La maison Murat, boulevard Malesherbes, la seule qui pouvait entreprendre cette gigantesque tâche, tient à honneur de n'employer aucun étranger.

Disons, en passant, que M. Murat est l'inventeur d'un système pour la buée, système accepté par la Commission de l'Exposition. Son application aux vitrages des toitures a donné un résultat inespéré.

Au milieu de la plate-forme, sont quatre restaurants de genres divers et de prix gradués.

Du côté de Grenelle, un bar anglo-américain dans lequel on pourra manger à très bon marché. D'après le contrat passé avec l'adjudicataire, les prix devront être sensiblement inférieurs à

En déjeunant ou en dînant, vous pouvez continuer à jouir du panorama. Les restaurants dominent la galerie, et l'on voit par dessus le velum qui la recouvre.

Vous me demanderez où sont les cuisines et les caves. Oh! dans cette tour, tout à jour, la place ne manque pas. Cuisines et caves sont au-dessous des restaurants, dans la carcasse. Ce sont des caves aériennes. Encore une curiosité.

Avez-vous assez vu le premier étage? Nous allons monter au deuxième.

Pour cela, nous avons encore le choix entre l'escalier et l'ascenseur.

Seulement nous n'aurons qu'un seul système d'ascenseur. Les Combaluzier s'arrêtent au premier. Ce sont les Otis qui continuent du premier au deuxième.

En passant, remarquons la différence de vitesse. Les ascenseurs Combaluzier ont des cages qui peuvent contenir cent personnes et la vitesse est d'un mètre par seconde. Ils mettent donc moins d'une minute pour aller à la première plate-forme élevée à cinquante-sept mètres du sol.

Les ascenseurs Otis, eux, n'emportent que cinquante personnes à la fois, mais ils marchent à deux mètres par seconde. Ils montent donc au premier en une demi-minute, et, du premier au second, en une autre demi-minute; une minute, en tout, pour aller d'en bas au second. C'est le *train express* de la Tour Eiffel.

Inutile de dire que si cette vitesse vous épouvante, nous avons toujours à notre disposition un escalier. Du premier au second, les escaliers sont en hélice, mais toujours avec des paliers, de distance en distance.

La deuxième plate-forme, située à cent dix-huit mètres du sol, a mille quatre cents mètres carrés. Elle est entourée d'une galerie analogue à celle du premier étage, mais la vue est beaucoup plus belle, car elle s'étend sur un plus vaste panorama.

C'est là que se trouve le Pavillon du *Figaro*, qui occupe le quart de la superficie et dont la façade regarde la Concorde.



LE PHARE ET LES PROJECTEURS DE LA TOUR EIFFEL.

Ce pavillon, qui a été construit par M. Sauffroy, architecte du *Figaro*, contient une imprimerie rotative système Marinoni, — imprimerie miniature, mais pourvue de tous ses accessoires et d'un personnel complet. On y tire un petit journal quotidien, annexe de son grand frère, le *Figaro*, et qui sera, pour ainsi dire, le journal officiel de la Tour Eiffel et de la vie à l'Exposition universelle.

Les visiteurs trouveront d'ailleurs à ce pavillon plus d'une surprise que je ne veux pas déflorer d'avance.

A côté du pavillon du *Figaro*, les voyageurs de la Tour pourront se reconforter au buffet installé par la Boulangerie Viennoise Zang et Luncher à l'americaine, à dix mètres au-dessus du paratonnerre du Trocadéro.

Nous avons là, enfin, la gare de départ pour les ascenseurs qui nous conduiront à la dernière plate-forme.

Ceux-là ne sont plus en plan incliné comme les autres. Ils sont absolument verticaux et franchissent perpendiculairement les cent soixante mètres qui séparent le second étage du troisième, — une jolie distance, comme on voit, et qui serait de nature à nous épouvanter, si M. Eiffel ne nous assurait qu'il a particulièrement surveillé leur installation et qu'aucun accident n'est possible. Le voyage, du reste, ne se fait pas d'une seule traite. Les 160 mètres ont été divisés en deux relais par un plancher intermédiaire où l'on change de cabine.

L'ascenseur vertical marche comme ceux de Combaluzier à raison de un mètre par seconde. En tenant compte du temps nécessaire au changement de cabine, nous mettrons trois minutes pour aller tout à fait en haut.

Nous ne trouverons plus à la troisième plate-forme de galerie extérieure, elle pourrait être dangereuse. Nous sommes dans une grande salle de trois cent cinquante mètres carrés et de deux mètres cinquante de hauteur. Elle représente assez bien une salle à manger de paquebot. Elle est fermée tout autour, à l'aide de glaces mobiles pouvant se lever et s'abaisser comme celles des wagons. De cette façon, on ferme du côté d'où vient le vent et on ouvre de l'autre.

Ici, la vue est incomparable. Passant au-dessus des collines qui environnent Paris, elle s'étend sur un panorama de cent quarante kilomètres. On est également au-dessus des brumes terrestres. On a sur sa tête le ciel bleu, et à ses pieds une mer de nuages sur laquelle, par certains temps, la tour se reflète avec un effet des plus pittoresques.

Nous n'avons plus là qu'un petit buffet pour les voyageurs. Mais sur une table circulaire, seront installés à postes fixes, comme à Fourvières, des lunettes, des télescopes, avec une carte indiquant les endroits sur lesquels ils sont braqués.

C'est surtout le soir que de cette salle on aura un spectacle absolument extraordinaire et dont jusqu'à présent les aéronautes seuls ont eu le privilège : *Paris la nuit*. De grands projecteurs électriques placés à la partie supérieure enverront des faisceaux lumineux, qui fouilleront au loin dans l'obscurité. Ce sera une exploration d'une nature tout à fait nouvelle. Que de découvertes on pourra faire! Nous n'osons insister.

Nous avons fini notre ascension, car le campanile supérieur nous est interdit. Il est réservé aux observations scientifiques. Il faut être professeur en Sorbonne ou membre d'une académie quelconque pour avoir le droit de gravir le petit escalier en colimaçon qui y conduit. C'est là également que se trouve le phare électrique.

En redescendant, je vais vous dire quel peut être le nombre des visiteurs.

Les escaliers peuvent donner passage à deux mille personnes à l'heure.

Les ascenseurs, pour la première et deuxième plate-forme, peuvent en monter deux mille quatre cents.

L'ascenseur de la partie supérieure en emportera au troisième sept cent cinquante.

C'est donc environ cinq mille visiteurs qui peuvent faire l'ascension.

On espère, dans les beaux jours, avoir de vingt à vingt-cinq mille visiteurs.

Le soir, il y aura sous les pieds de la tour des attractions diverses, et notamment le théâtre et la fontaine lumineuse de M. de Saint-Vidal.

Cette fontaine mérite une mention tout à fait particulière. D'une hauteur de près de 10 mètres, elle représente la *Nuit essayant d'arrêter l'essor du Génie de la lumière qui s'efforce d'éclairer la Vérité;* autour sont cinq grandes et belles figures puissamment modelées qui représentent les cinq parties du monde.

Ce groupe monumental, dont nous donnons une gravure dans le présent numéro, devait être exécuté en fonte de fer par M. L. Gasne, maître de forges à Tusey (Meuse), usine à laquelle nous devons déjà les deux belles fontaines et les colonnes rostrales de la place de la Concorde, ainsi que nombre d'autres travaux artistiques considérables; malheureusement, la sculpture n'a pu être achevée assez tôt pour l'exécution en métal, et force a été de faire figurer provisoirement à l'emplacement désigné, le modèle en plâtre lui-même de M. de Saint-Vidal. L'usine Gasne n'en a pas moins contribué, d'une façon importante, à l'ornementation de l'Exposition, notamment par les jolies fontes décoratives des pavillons des Beaux-Arts et des Arts Libéraux, les rampes monumentales des dômes de ces palais, les grands candélabres électriques de la galerie centrale, et enfin son importante exposition de la classe des bronzes et fontes d'art, dans laquelle nous verrons en fonte de fer l'*Amérique*, une des « parties du monde » de la fontaine, que nous pourrons mieux examiner à ce moment.



Le chemin des ascenseurs.

Nous nous sommes attardés à la Tour Eiffel. La visite, en effet, demande forcément un certain temps. Néanmoins, nous pouvons encore voir beaucoup à l'Exposition.



Prenons à droite en passant au milieu des jardins et voyons le Palais des Arts Libéraux. Il fait partie de toute une série dont l'auteur est M. Formigé, architecte de nos promenades et l'un des trois premiers lauréats du concours de l'Exposition. Cette série comprend quatre parties distinctes : le Palais des Arts Libéraux que nous avons devant nous et qui est parallèle à l'avenue de Suffren; le Palais des Beaux-Arts, parallèle à l'avenue de Labourdonnais, la galerie Desaix et la galerie Rapp, qui relient ces deux Palais à celui des expositions diverses, placé au centre.

Je vous ferai remarquer la diversité des systèmes de construction et la variété des formes auxquelles l'architecte a eu recours.

Les grandes nefs des deux Palais sont constituées par de grandes fermes de $52^{m},80$ d'ouverture, distantes de 18 mètres l'une de l'autre et reliées entre elles par des pannes à treillis. Les deux coupoles qui occupent le centre de ces nefs reposent hardiment sur quatre piliers indépendants de 30 mètres de hauteur, leur ouverture est de 34 mètres et leur hauteur de 60 mètres.

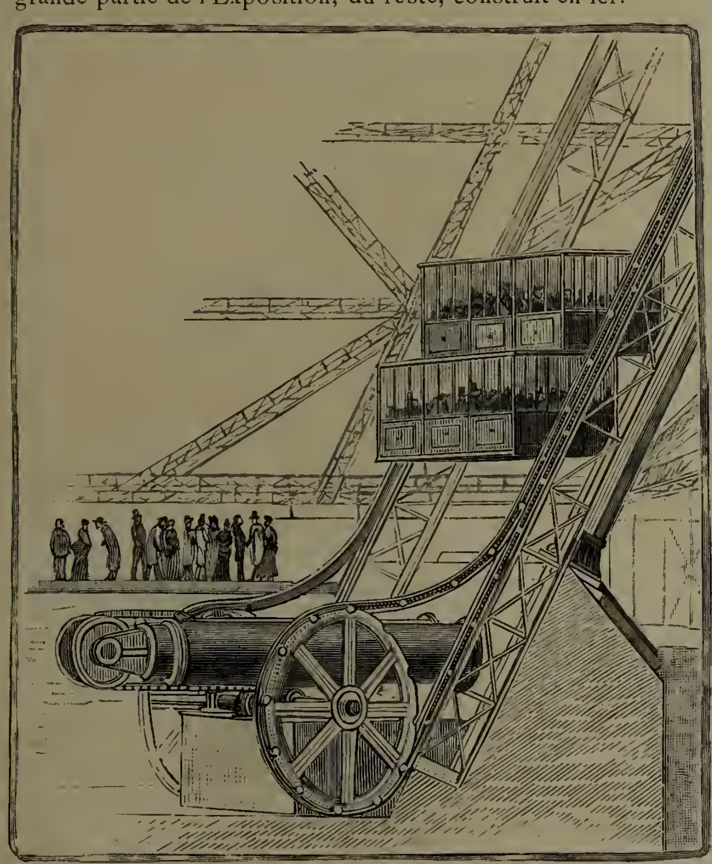
L'architecte a fait preuve d'une grande hardiesse dans la conception de ces coupoles entièrement en porte-à-faux, et la réalisation qu'en a faite la Société des ponts et travaux en fer, en est heureusement comprise. Les galeries latérales se composent de 72 fermes de portée. Enfin, les fermes des galeries Rapp et Desaix ont 30 mètres d'ouverture, et sont supportées par des colonnes de 18 mètres de hauteur. La richesse d'ornementation et les dimensions tout à fait exceptionnelles de ces colonnes en font un travail remarquable qui fait autant d'honneur à l'architecte qui l'a conçu, qu'à la Société de Commentry-Fourchambault qui l'a exécuté.

Ces galeries sont terminées par des porches où les terres cuites décoratives recouvrent l'ingénieuse construction métallique qui a été, au dernier moment, substituée aux arcs en pierre, par la Société des ponts et travaux en fer.

Dans cette partie de l'œuvre de M. Formigé comme dans les deux grands palais, c'est la brique, la faïence et l'émail qui règnent en maîtres.

En faïence, les grandes coupoles que nous avons aperçues du haut du Trocadéro. En faïence aussi, les consoles du mur d'attique. En briques, les assises de ce mur. En terres cuites, les vases qui couronnent chaque console. En terres cuites aussi, les archivoltes des arcades qui composent les entrées d'honneur. En terres cuites toujours, les médaillons, les trophées sur les statues. C'est le triomphe de l'art du faïencier dont la palette s'en est donnée à cœur joie.

Le palais des expositions diverses, qui forme le lien entre ceux des Beaux-Arts, des Arts Libéraux et des Machines, est l'œuvre de M. Bouvard. Il est, comme les deux autres, et comme la plus grande partie de l'Exposition, du reste, construit en fer.



La cage de l'ascenseur Roux-Combaluzier.

Il se compose d'un vaste ensemble de galeries de 105 878 mètres de superficie comprenant, soit des galeries-abris très simples de construction pour les produits exposés, soit des galeries de circulation un peu plus grandement traitées. Au centre, un grand dôme monumental.

Le diamètre de ce dôme est de 30 mètres; sa hauteur intérieure de 55 mètres. Celle extérieure, prise au sommet de la statue qui le couronne et qui représente la France distribuant les récompenses, est de 75 mètres.

Ces chiffres ont l'air de peu de chose à côté de ceux que nous avons donnés tout à l'heure pour la Tour Eiffel. Mais quand il s'agit d'un monument ordinaire et surtout, ne l'oublions pas, simplement provisoire, ils sont déjà assez jolis. Le dôme central est, somme toute, plus haut que les tours Notre-Dame.

Le palais des expositions diverses nous repose un peu de la débauche de terres cuites de ses deux voisins. Si, à l'extérieur, les remplissages sont faits avec de la brique émaillée, à l'intérieur, du moins, nous avons un ensemble de décorations sur toile peinte dont la riche coloration est d'un très agréable effet.

Examinons un peu la coupole, en nous plaçant au centre du palais.

Au premier étage, à 10 mètres du sol, est établi un balcon circulaire auquel on accède par quatre escaliers placés dans les pylônes d'angle. De ce balcon, le visiteur domine le vestibule d'entrée principale, la galerie de 30 mètres qui aboutit au palais des Machines et le jardin intérieur au-dessus duquel, passant entre les arcs de la Tour Eiffel, la vue peut aller jusqu'au Trocadéro.

De la hauteur de la première enrayure, les piliers sont reliés par des frontons avec motifs de sculpture représentant les quatre principaux agents de production : l'eau, l'air, la vapeur et l'électricité.

Au-dessus, une grande frise décorative comprenant douze panneaux de 6 mètres de hauteur peints par MM. Lavastre et Carpezan, représente la France conviant toutes les nations à l'Exposition universelle de 1889.

Les noms des pays qui ont répondu à cet appel sont inscrits sur quatre grands cartouches.

Au-dessus de la frise, quatre sculptures allégoriques représentent l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. L'ensemble de la décoration se complète par des panneaux peints représentant les produits de chacune de ces parties du monde.

C'est au rez-de-chaussée de ce palais que se trouvent les intéressantes expositions françaises des tapisseries des Gobelins et des tapisseries de Beauvais.

La décoration du palais des Machines offre le résumé de tous les progrès accomplis depuis soixante ans dans cette science de la mécanique par la vapeur, science dont les progrès ont été si rapides.



Je commettrais un véritable acte d'ingratitude si je ne disais quelques mots des parcs et des jardins, qui égayent l'ensemble un peu aride de cette masse de constructions métalliques. C'est M. Alphand lui-même qui a pris la haute direction de leur création. L'exécuteur des plans a été M. Laforcade, jardinier en chef de la ville de Paris.

Un parc ne s'improvise pas comme une construction. En travaillant jour et nuit, on peut dresser des fermes, entasser pierres sur pierres, briques sur briques et bâtir un palais aussi rapidement que dans les *Mille et une Nuits*. Mais on a beau posséder la vapeur, le gaz et l'électricité, on ne pourra pas, en quelques mois, faire pousser un arbre.

On s'y est donc pris de longue date. Depuis deux ans déjà, les gros arbres sont plantés, ainsi que les arbustes. Ils ont eu le temps de s'acclimater et ils sont maintenant en pleine vigueur.

Quant aux fleurs, c'est au contraire, au dernier moment qu'on les a apportées, de façon à les présenter dans toute leur fraîcheur aux visiteurs des premiers jours de l'Exposition.

Quand on vient de passer une heure à regarder l'une après l'autre les vitrines remplies de produits qui nous ont émerveillés et éblouis, c'est un véritable plaisir de pouvoir reposer sa vue sur un peu de verdure et de fleurs.

Le soir surtout, on pourra jouir, dans les jardins, d'un spectacle merveilleux et tout nouveau, celui des fontaines lumineuses.

Elles ont été établies sur le modèle de celles qui ont eu un si grand succès à l'Exposition coloniale de Londres en 1886, à Manchester en 1888, à Glascow et enfin à Barcelone.

En s'appuyant sur les curieuses expériences de réflexion totale, on est arrivé à donner l'illusion d'un jet de feu, et en modifiant, au moyen de verres spéciaux, la coloration de la lumière, et en faisant varier en même temps la pression de l'eau, on obtient des effets merveilleux donnant l'illusion d'un feu d'artifice sans fumée, sans odeur et sans danger.

Vous en jugerez, du reste, si vous restez à passer la soirée à l'Exposition, car, il ne faut pas l'oublier, l'Exposition maintenant reste ouverte le soir au public.

La visite de nuit ne sera pas la moins intéressante.

On pourra tout visiter comme en plein jour. Le gaz y flamboiera, la lumière électrique y projettera sa brillante clarté sur



UN COIN DE LA DEUXIÈME PLATE-FORME DE LA TOUR EIFFEL.

tous les édifices. Ce sera véritablement un aspect féerique que celui de tous ces palais resplendissant de mille feux.

Mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous parler des moyens de transport. Car dans une cité aussi importante que celle que constitue l'Exposition, on ne peut pas faire toute la visite à pied. L'Exposition, du reste, n'est pas tout entière au Champ de Mars. Elle comprend aussi les Invalides et toute la partie du quai qui sépare les deux esplanades. Lors donc qu'on sera arrivé, soit par quelqu'une des nombreuses lignes d'omnibus créées à cet effet, soit par la voie spéciale du chemin de fer de l'Ouest, soit enfin par des bateaux, on pourra, pour se rendre au point que l'on désire visiter, se servir du chemin de fer de l'Exposition.

Ce chemin de fer, à voie étroite, est du système Decauville. Son point de départ se trouve à la porte principale de l'esplanade des Invalides; son point terminus à l'extrémité du palais des Machines, à l'angle de l'avenue de La Motte-Piquet et de l'avenue de Suffren. Il a des stations intermédiaires principales au palais des Produits alimentaires, à la tour Eiffel et à la porte Desaix. Mais un certain nombre de haltes établies de distance en distance permettent de le prendre au passage comme un tramway. Il ne coûte, quel que soit le trajet, que vingt-cinq centimes.

Comme vous le voyez, c'est fort commode.

Et, ma foi, puisque nous en parlons, pourquoi ne le prendrions-nous pas pour aller donner un coup d'œil aux Invalides?

L'esplanade des Invalides a été affectée principalement aux expositions spéciales des colonies et de certains départements ministériels : la Guerre, l'Instruction publique, les Postes et Télégraphes. Autour de ces Expositions d'un caractère purement instructif s'élèvent un certain nombre de pavillons destinés à des Expositions particulières ou collectives, mais toutes se rapportant à nos possessions extérieures.

En descendant de la gare et en nous plaçant en face du dôme de l'Hôtel des Invalides, nous avons, à gauche, le palais de l'Algérie et celui de la Tunisie. Ils sont entourés d'annexes formant une véritable ville arabe, avec ses koubas, ses minarets, ses terrasses et ses dômes. Une véritable excursion en Afrique où l'on peut, à volonté, comme avec un billet circulaire, commencer par l'Algérie et finir par Tunis ou faire le voyage contraire.

Pour compléter la couleur locale, un certain nombre d'indigènes ont été amenés et habitent les maisons.

Un peu plus loin est l'Exposition des Colonies. Elle se compose d'un palais principal entouré de pavillons où l'Indo-Chine, l'Annam, Madagascar, la Guyane, la Guadeloupe, le Gabon exposent leurs produits. Nous pouvons, à volonté, nous arrêter dans un village taïtien, sénégalais, cochinchinois, canaque et examiner les indigènes : le tour du monde, non plus en quatre-vingts jours ni en quatre-vingts heures, mais en une heure ou une heure et demie, et sans risquer d'être massacré, ni dévoré, ce qui est bien quelque chose. Bien mieux, nous avons un restaurant annamite, un café annamite, un théâtre annamite, avec une troupe de danseuses venues en droite ligne de Hué. Inutile de vous dire que la chorégraphie de ces jeunes personnes ne ressemble en rien à celle qu'on enseigne à l'Opéra. Mais elle n'en a pas moins son charme pour certains amateurs. D'ailleurs, c'est affaire de goût et, une fois entrés dans leur théâtre, nous sommes si loin de Paris et des pudibonderies de la censure!

Pour nous refroidir, nous visiterons l'école modèle que le Ministère de l'instruction publique a fait établir non loin de là. Ça nous ramènera tout à fait à la France de 1889. Traversons. De l'autre côté de l'allée centrale, en partant de l'Hôtel des Invalides, nous avons une Exposition tout à fait différente. Voici celle de la Société de secours aux blessés militaires; celle du campement; l'Exposition d'économie sociale, avec le cercle ouvrier; les Sociétés coopératives et de participation, les maisons ouvrières; les Sociétés minières; le restaurant populaire; le dispensaire.

Voici maintenant l'exposition d'hygiène, composée d'un pavillon principal et d'annexes importantes dont une des principales est le pavillon de l'Assistance publique. Instructif, ce pavillon, mais pas très gai.

Voici plus amusant : le palais du Ministère de la guerre, précédé d'un château fort du moyen âge, entouré de douves, flanqué de tourelles, avec ponts-levis, mâchicoulis, etc., etc. Tout à l'heure, nous étions dans l'extrême Orient; nous voici maintenant au temps des preux. Une véritable fantasmagorie.

Enfin, nous visitons les pavillons des poudres et salpêtres, des postes et télégraphes, et puis un tas de pavillons ou chalets particuliers, la boulangerie hollandaise, la beurrerie suédoise, la laiterie anglaise, que sais-je? un mélange cosmopolite au milieu duquel il faut se boucher les oreilles pour tâcher de ne pas oublier le peu de français qu'on sait.

Reprenons vite le chemin de fer Decauville et retournons au Champ de Mars pour y dîner soit aux bouillons Duval, soit dans un des multiples restaurants éparpillés un peu partout. Oh! il y en a de toute espèce. Vous verrez cela, quand nous les passerons en revue.

Le dîner fini, nous assisterons à la fête de nuit, et, selon votre fantaisie, nous terminerons la soirée soit au théâtre Daubray, soit à la nouvelle Bastille, soit au Palais des Fées, un grand établissement situé le long de l'avenue Rapp, et où, pour le grand esbaudissement des bébés, tous les contes de Perrault sont passés en revue et mis en action. C'est de la féerie innocente et amusante, mais où, quelque soin qu'on se donne pour nous émerveiller, rien ne peut paraître étonnant? Ne voguons-nous pas en pleine féerie, depuis que nous avons mis le pied dans l'Exposition, et M. Georges Berger, qui en a été le grand organisateur et qui l'a menée avec tant d'habileté et de rapidité, ne peut-il pas passer pour un enchanteur?

GEORGES GRISON.



LA FONTAINE DE M. DE SAINT-VIDAL.

Le gérant : ÉTIENNE BOUSSOD.

Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

TASSE A LA REINE

Monture en bronze ciselé et doré, ornements en pâte d'application exécutés sur porcelaine dure, par M. GÉLY, en l'année 1885.



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

LE QUARTIER ÉGYPTIEN A L'EXPOSITION



CHRONIQUE

Monsieur, Madame et Bébé au Champ de Mars

Dans tous les boudoirs et dans tous les cercles, dans la pénombre des *five o'clock teas* comme sous l'irradiation lumineuse des dîners en ville, — puis le dîner fini, entre hommes au fumoir, quand on a épuisé la question Boulanger, — entre femmes au salon, quand on a cessé de causer layettes, c'est à qui parle de l'Exposition à peine inaugurée. Ira-t-on la visiter souvent ou simplement une bonne fois pour s'en débarrasser? L'aimera-t-on beaucoup, passionnement ou point du tout? Et tout le monde, bien entendu, de risquer son mot sur ce thème, de se couper la parole à coups de vérités ou de paradoxes. C'est la confusion du parlementarisme mondain dans toute sa beauté.

Au milieu de ce brouhaha pourtant se distinguent bien clairement une majorité et une minorité. Cette dernière, presque imperceptible, d'ailleurs, se compose des mécontents qui ne veulent de l'Exposition à aucun prix.

Ces réfractaires sont en général des Parisiens sybarites, d'aucuns diront routiniers. Le Paris, que les trains de plaisir et les paquebots vont leur faire pendant six mois, ne leur dit rien qui vaille, car ils se sentiront perdus dans cette immensité grouillante, déambulante et bruyante où ils ne reconnaîtront plus un visage familier.

Écoutez-les parler : Le diable, diront-ils, emporte tous ces rastaquouères à noms de cigares, tous ces Bessarabiens et Zaporogues qui prendront d'assaut les cafés, les places de théâtre et qui, Dieu nous pardonne! peupleront l'Odéon les jours du classique! Et pendant ce temps-là nous autres Parisiens, nous ne pourrons même plus nous faire servir par les fournisseurs que nous engraissons toute l'année! Bottiers, tailleurs et chemisiers nous prieront plus ou moins poliment de repasser après l'Exposition, en automne, pour essayer nos vêtements, nos chemises et nos bottines de printemps. Tout ce monde hier encore si obséquieux à notre endroit nous rappellera l'excentrique marchand de curiosités espagnol dont parlait Théophile Gautier, qui un beau jour avait collé à la devanture de sa boutique une pancarte ainsi conçue : « M. Pacheco ayant grand mal à la tête aujourd'hui, les acheteurs sont priés de ne pas marchander. »

Et en admettant même que nous ayons l'idée d'aller le visiter, ce grand bazar international, que de fatigues et d'ennuis pour y parvenir! Ceux d'entre nous qui ont des chevaux, — vrais privilégiés de la fortune ceux-là, car Dieu sait ce que coûtera l'avoine — peuvent encore s'en tirer; mais les autres? Amusez-vous donc à parlementer avec des cochers de fiacre qui vous demandent dix francs pour vous mener au Champ de Mars et qui menaceront de se mettre en grève si leur Compagnie, pour faire droit à nos réclamations, leur donne sur les doigts. Allez donc vous fourrer dans ces chars à bancs, dans ces « paulines » où l'on risque de se frotter aux vermines les plus cosmopolites. Allez donc faire le pied de grue sur les quais pendant des heures pour attraper au vol une mouche de la Seine qui file narquoise devant vous, bondée de passagers juchés jusque sur les épaules du capitaine!

Voilà reproduit à peu près fidèlement le langage que tiennent les grincheux mondains. Je reconnais volontiers que quelques-uns d'entre eux sont sincères, mais le plus grand nombre, entre nous, si on les serre de près, vous avouera que cela les divertit surtout d'égayer la galerie par leurs doléances. Or ils ne sont pas, le plus généralement, les bons marchands de leurs plaisanteries. Neuf fois sur dix, leur chapelet à peine terminé, la galerie leur répond d'une voix :

« Eh bien, nous, ça nous amusera d'aller souvent à l'Exposition. »

.˙.

Oui ça l'amusera cette bonne galerie et, dès maintenant même, elle escompte son futur agrément.

Ainsi tenez, prenez ce jeune couple marié depuis six mois ou

un an : il ne s'est pas encore installé chez lui il n'a meublé dans son appartement que le strict nécessaire, les chambres à coucher et la salle à manger. C'est l'Exposition qu'il a attendue avec impatience afin de se décider pour le salon, pour les autres pièces de réception et... pour la chambre des enfants. Monsieur et Madame ont eu beau bibeloter un peu de ci de là chez les marchands de meubles ou de tapisserie et, s'ils ont le goût de la modernité, aller flâner au faubourg Saint-Antoine, leur choix n'est pas encore fait, ils guettent l'ouverture des vitrines étrangères, car on leur a dit que Londres ou Vienne, sans compter Pékin, enverront « des amours de choses ».

Et Monsieur et Madame ont joliment raison de patienter. Pour ne parler que de Londres un récent séjour dans cette ville m'a inspiré le vif regret de n'avoir pas assez joué sur la baisse des *Métaux* pour m'acheter un château aux environs de Paris, rien que pour le meubler suivant le dernier style anglais. Que le jeune couple dont je parle aille voir l'exhibition britannique. Entre autres amours de choses il y trouvera tout exécutée une pièce pour villa qui a déjà franchi le détroit. C'est une chambre lambrissée en bois laqué blanc, toute prête à être plaquée sur les murs. En face de soi une cheminée dont le foyer est tout en carreaux émaillés roses. Au-dessous de la cheminée une glace biseautée. De chaque côté, toujours fixées aux lambris et en bois blanc, des petites armoires, des étagères. Dans un coin à part, la toilette, qui est un vrai bijou. Elle est en bois laqué blanc et, au lieu du marbre traditionnellement banal, elle est revêtue de ces petits carreaux émaillés roses dont je viens de parler pour la cheminée. De ci de là des meubles en harmonie, des petites tables à trois pieds, des escabeaux « amusants », comme disent les peintres, des paravents à deux feuilles, à jour, doublés de taffetas rose. Le lit toujours en cuivre à la façon anglaise sans rideaux.

⁂

Voilà pour un couple. Maintenant prenez isolément Monsieur et Madame, et vous verrez si l'Exposition n'apporte pas à l'un et à l'autre mille et une attractions qu'il leur est déjà doux de savourer d'avance. Quel est le mondain même le plus voyageur qui n'est ravi de trouver réunies sur un même point, côte à côte avec les exhibitions des magasins parisiens, les plus beaux envois de Regent street, du Graben, de la perspective Newski? Quel est, à un point de vue plus élevé, le riche collectionneur d'objets d'art qui ne se transporte avec empressement dans les galeries où les écoles du monde entier sont si dignement représentées? Qu'on se rappelle le succès des Millais et des Herkomer, des Menzel, des Makart, des Cannon, des Pradilla à l'Exposition de 1878! Avec quel intérêt un amateur ne suit-il pas les progrès opérés dans le domaine de l'art par les artistes étrangers! Et avec quelle joie patriotique ensuite ne repasse-t-il pas, et longuement, par les salles consacrées à la peinture française. Aux derniers les bons!

Permettez-lui ensuite un moment d'agréable délassement. Il aura bien gagné le droit d'aller avaler un verre de ce vieux Porto rouge dont parle Desforges dans *Mensonges*, au comptoir de quelque bar anglais élégant. Tout pour l'anglomanie! Et ne le plaignez pas d'y être servi par les filles ou les nièces de ces gentilles *bar-maids* de 1867, qui ont tant ravagé le cœur des gandins d'alors.

Quant à Madame, je me bornerai le moment à répondre à cette objection qu'on rencontre sur bien des lèvres :

« Paris étant le centre même du goût pour tout ce qui touche à l'habillement féminin, quel attrait les vitrines des couturières et des modistes peuvent-elles avoir pour des Parisiennes? Ou c'est leurs fournisseuses qui exposeront, et elles auront eu vingt occasions de voir les modèles à domicile, ou c'est devant les vitrines étrangères qu'on les convie d'aller, et alors quel avantage ont-elles à prendre là des leçons de mauvais goût ou de goût douteux? »

Le dilemme est spécieux, mais il offre, comme la plupart des dilemmes, une porte de sortie. Oui sans doute en fait de robes, de chapeaux, de lingerie, voire même de chaussure féminine, l'Exposition n'aura rien à apprendre aux Parisiennes, mais qui peut prétendre que le chapitre de la toilette féminine ait à se concentrer dans cette quadruple et étroite formule? Oublie-t-on que depuis quelques années les belles fourrures par exemple sont devenues des objets de première nécessité pour les mêmes femmes qui les ont considérées longtemps comme d'inabordables folies? Croyez-vous donc que nos élégantes hésiteront à manquer l'heure de dîner, hypnotisées et clouées le long des devantures où se dérouleront les martres zibelines, les renards bleus, les chèvres du Thibet? Pensez au cri de



joie qu'elles pousseront quand, dans leur voyage à la découverte, elles se trouveront en face de la dépouille de quelque animal à longs poils soyeux, nouveau et hyperboréen, qui ferait un merveilleux effet d'inédit au prochain bal de l'ambassade. Et quel amusement de jouer avec un boa, dernier nouveau modèle, long et sinueux à perte de vue, la tour Eiffel des boas, qu'elles enrouleront, dérouleront et réenrouleront autour du cou et des épaules, quitte même à s'en emmitoufler la frimousse pour juger de l'effet!

Et, pour m'en tenir à l'habillement féminin, pour ne parler encore ni des diamants ni des bijoux — chaque objet viendra à son heure — que de jolies choses encore à contempler pour Madame en dehors des fourrures, quand ce ne serait que les costumes de tous les pays du monde, dont la photographie n'a pu lui donner que d'incomplètes notions! Et ici je ne fais pas seulement allusion aux bals costumés, pour lesquels ces accoutrements inter-

nationaux peuvent inspirer de si ingénieuses pensées d'adaptation, mais bien à telle ou telle pièce de vêtement, à tel ou tel ornement qu'une femme intelligente peut emprunter à une toilette même dont l'ensemble ne lui agrée pas. Question de tact et de doigté. Et sur ce point nous sommes tranquilles avec le goût parisien, dont c'est précisément le caractère distinctif de savoir piquer dans le tas et de s'assimiler heureusement ce qu'il peut y avoir de bon à l'étranger. Même dans vingt toilettes criardes venues de Londres, de Vienne ou de Rome, la Parisienne saura retenir une précieuse idée d'ajustement, d'arrangement, de même que nos fins gourmets, après une longue sélection gastronomique, en sont arrivés à adopter dans toutes les cuisines généralement déplorables des autres peuples certains mets qu'ils ont eu raison de franciser depuis le plum-pudding anglais et le hareng fumé à la russe, jusqu'à la choucroute allemande et aux ravioli italiens.

* * *

Au tour de Bébé maintenant.

Victor Hugo a dit : « Les expositions sont de grands joujoux pour de grands enfants. » C'est peut-être pour cela qu'on a si fort négligé les petits jusqu'ici dans l'organisation de ces grandes assises du travail. En quoi on a eu grand tort en principe et l'on a mal servi en même temps la cause, fort intéressante pourtant, de la recette au guichet. Combien, en effet, pour prendre l'exemple le plus récent, de maris et femmes sont restés chez eux en 1878 pour garder Bébé qu'on ne pouvait pas décemment faire stationner toute une journée devant un mécanisme de presse hydraulique ou une machine à décortiquer la ramie!

Aujourd'hui tout pour l'enfant, j'en fais le serment comme dit la chanson. Bébé n'a qu'à s'être montré bien sage tout ce printemps et il sera récompensé plus pratiquement que le marmot de la légende auquel son papa promettait de le mener voir prendre des glaces devant Tortoni.

Par exemple, il faudra qu'il emprunte au Petit Poucet de ses vieux contes les classiques bottes de sept lieues pour aller de l'une à l'autre des belles choses placées là exprès pour lui. Toutes ces séductions en effet sont réparties un peu partout dans l'immensité du pourtour. Ici, dans cette pittoresque rue du Caire transportée en pleine Exposition, Bébé peut promener « sa vue étonnée et ravie », comme dit Victor Hugo déjà nommé sur ces jolis ânes blancs d'Égypte et, s'il n'a pas eu lui-même un bonnet d'âne à sa pension, maman lui permettra d'y monter. C'est peut-être moins haut que la girafe ou l'éléphant du Jardin d'Acclimatation, mais en revanche cela donne plus l'illusion du cheval, et quel orgueil pour Bébé de ressembler un tant soit peu ainsi à papa quand il monte au bois sur son cob blanc! Le droit de se faire hisser sur un baudet d'Égypte constitue un premier affranchissement pour l'enfance, toujours jalouse de rompre ses lisières. C'est par un âne qu'on commence, c'est par un poney qu'on finit.

Descends maintenant de ta monture, jeune marmouset. Va prendre un bon bol de lait des mains de cette brave Bretonne, trop bonne chrétienne pour baptiser un breuvage, puis remets-toi à trottiner. Tu as le choix des enivrements permis depuis le



Palais des fées où tu trouveras mises en action les légendes de tes premiers livres, *Ali-Baba* ou les *Quarante voleurs*, *Cendrillon* et *Peau d'âne* jusqu'au Palais des enfants, expressément bâti pour toi comme son nom l'indique et où un théâtre également construit pour toi n'aura d'autre souci que de t'amuser. Là tu verras des ballets et des clowns, des animaux savants et des marionnettes. Tu pourras t'écarquiller les yeux devant Guignol, ton Guignol chéri et je te vois d'ici, frémissant, battant des mains aux classiques rossées du commissaire. Heureux bébé, tu trouveras là tous les bonheurs en raccourci, la réalisation de tous les rêves qui flottent devant toi le soir lorsque tu t'endors bercé dans les bras de maman, aux jours où maman ne dîne pas en ville.

GASTON JOLLIVET.





THÉODORE WEBER. — Le remorqueur.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

J'ai dû, dans le précédent article, indiquer d'une façon générale la très grande importance des expositions internationales surtout au point de vue artistique; beaucoup des arguments qui ont servi à ma démonstration, et parmi ceux-ci les meilleurs, j'ai plaisir à le déclarer, m'ont été fournis par un travail dont l'honneur revient à un de nos confrères les plus éclairés en toutes matières, à M. Auguste Vitu. Aujourd'hui que la genèse des Expositions, leur développement, leur utilité ont été expliqués, j'entrerai dans les salles consacrées à l'art et, un peu au caprice de mes pas, je signalerai les œuvres qui me paraîtront le mieux résumer le degré de perfection d'un artiste et les tendances de son art national. Préoccupé surtout de l'impression du public devant ses œuvres, je m'efforcerai de la transmettre fidèlement et de faire dans ces pages non de la critique, mais de simples procès-verbaux.

C'est devant un magnifique portrait d'homme signé A. Cabanel, que le hasard me conduit dans la partie de l'École française consacrée à l'Exposition centennale organisée avec tant de soins par M. Antonin Proust. Entouré de l'élite des collectionneurs français réunis en une grande commission, puis divisés en sous-commissions, l'éminent commissaire spécial des Beaux-Arts a su faire venir à lui les trésors des plus belles galeries, des collections, des musées, des églises, de toutes parts enfin. La grande difficulté était surtout de trouver dans les premières années de la période de 1789 à 1878 des éléments vraiment intéressants; en effet on découvrait bien des œuvres de quelques merveilleux peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, architectes du siècle dernier, mais ce n'étaient guère que des élucubrations de leur vieillesse; on devait craindre de ne trouver que des Greuze, des Fragonard, des Houdon, des Clodion, des Moreau le Jeune, etc., de la dernière manière, c'est-à-dire de la décadence de ces maîtres. Heureusement il n'en a pas été ainsi et on en pourra juger par les magnifiques spécimens qui sont exposés. L'honneur de cette grande réussite en revient toute à M. Antonin Proust.

Revenons aux modernes et à ce beau *portrait de M. Armand* dont nous avons donné une reproduction dans notre premier fascicule. Œuvre magistrale et qui suffirait à faire sentir la grande perte faite par l'art français en la personne de ce maître, de ce grand professeur qui restera comme une des plus belles illustrations de notre école. Le temps des critiques passionnées, des jugements intéressés et de mauvaise foi, il faut le dire, est passé; la postérité a commencé pour Cabanel et la présente exposition prouvera assez la valeur du peintre que nous avons perdu.

La conscience de l'artiste éclate dans toutes les œuvres de Cabanel; cette conscience s'est éveillée



Mme DIETERLE. — Les saules.



O. DE PENNE. — Chevreuil forcé.

en lui dès le jour où il a tenu un crayon, un pinceau pour la première fois. Je n'en veux pour preuve que ces merveilleux dessins des douze Mois dont cinq seulement ont été exposés; c'est la première œuvre décorative de Cabanel, et ceux qui ont vu les peintures faites d'après ces cartons, à l'Hôtel de Ville, brûlé par la Commune, diront avec quelle science, quel scrupule, quel sentiment élevé, ces compositions avaient été exécutées. Certes je suis loin de médire du savoir de nos connaisseurs en œuvres d'art, mais je crois que beaucoup d'eux eussent été bien embarrassés pour attribuer une paternité à ces dessins, s'ils eussent été anonymes; il est vraisemblable qu'ils fussent venus augmenter le catalogue de l'œuvre de quelque grand maître florentin parmi les plus célèbres.

L'espace me manquerait pour parler de toutes les œuvres de Cabanel; je ne veux m'occuper que de celles que renferment nos expositions centennale et décennale, convaincu qu'elles suffisent à justifier amplement la gloire de l'artiste.

Les cartons de la grande fresque du Panthéon, la *Vie de saint Louis,* ont toute la saveur de sa peinture et cela, grâce au charme particulier du dessin; entre autres morceaux, je ne veux citer que saint Louis enfant, prenant sa leçon de lecture; quel charme dans ce fin profil, dans le mouvement enfantin du corps, dans ces petites jambes qui pendent du tabouret, trop courtes encore pour s'appuyer à terre; voilà du réalisme et du bon; c'est la nature, la nature vraie, par la silhouette, par le mouvement, par les plis du vêtement, par la simplicité de la composition, c'est aussi précis qu'une photographie, c'est aussi séduisant, aussi élevé dans l'art qu'une figure de Ingres ou de Raphaël; car les limites du beau ne s'atteignent pas à demi; on y arrive tout à fait ou point.

La place qui m'est réservée dans cette revue ne me permet pas de m'étendre davantage sur les mérites de ce grand maître à qui j'ai tenu à rendre aujourd'hui un hommage que les véritables amis de l'art lui ont justement décerné depuis longtemps.



L. DOUCET. — Five o'clock tea.

Je voudrais bien ne pas parler à ce propos, des prétendus « jeunes » qui, pour des raisons qu'on devine aisément, ont déclaré que dessiner, composer et peindre étaient choses devenues inutiles pour un peintre. « — Nous avons changé tout cela! disent-ils à leur tour, il nous faut du nouveau! introduisons la névrose, le maladif dans le dessin, dans la composition, devenons apocalyptiques; produisons des rébus, c'est là qu'est l'avenir! des impressions n'importe sur qui, n'importe sur quoi, mais rien que des impressions! un pied, une main, un torse ne se dessinent plus, ils s'indiquent, ils se supposent, c'est encore un peu trop pour nous; le vrai serait de n'en plus faire du tout. Que les ébauches les plus négligées des artistes d'autrefois deviennent nos œuvres les plus parfaites d'aujourd'hui, voilà le progrès, voilà le vrai signe de la jeunesse! »

Ce que je viens d'écrire, je l'ai entendu dire! mieux, je l'ai vu faire, je le vois faire tous les jours,

et c'est contre cette tendance que je m'élève au nom de la raison, de la logique, qui font aussi bien partie de l'art que la fougue tapageuse qu'il ne faut pas toujours confondre le génie ni avec l'inspiration.

Le malheur veut que ces enragés de jeunesse ne le soient, pour la plupart du temps, que parce que la jeunesse leur échappe ou ne leur est jamais venue; je n'aime pas, pour ma part entendre dire d'un artiste en renom : il s'est rajeuni, il a changé sa manière, il a fait des concessions! cela équivaut pour moi à constater qu'il a dépouillé sa personnalité et qu'avide de tapage autour de son nom, il a cherché par tous les moyens de rappeler à lui une popularité qui s'éloignait. Qu'on trouve un chef-d'œuvre dans ces secondes manières, prodromes de la vieillesse, et j'admettrai les visions dans de nouveaux chemins de Damas; autrement j'aime mieux les défaillances d'un homme de valeur si j'y trouve encore un peu la marque de sa personnalité.



J. STUART. — Le souper.

Dans cette série d'études je ne suivrai aucune classification, allant tantôt devant moi, tantôt revenant sur mes pas, parlant aussi bien d'un sculpteur que d'un graveur à côté d'un peintre.

Marchant, comme je l'ai dit, au hasard, celui-ci m'amène devant un peintre qui, lui, n'a rien d'académique, devant M. Heilbuth dont on trouvera un tableau reproduit dans le présent fascicule. M. Heilbuth est un charmeur parmi les charmeurs; c'est mieux aussi, c'est un artiste consciencieux dont toutes les étapes ont été faites sous les yeux du public, un peintre qui n'a pas évité les expositions dans la crainte de se discréditer par une production plus ou moins bien accueillie une année qu'une autre. C'est là un courage véritable et dont il faut le féliciter hautement. Combien de grands artistes que les besoins de la vie livrent en proie à des industriels se voient sevrés par eux de la joie fructueuse de se présenter chaque année au jugement du public. — « Si, par hasard, disent leurs entrepreneurs de succès, il n'avait pas la médaille ou la croix, que deviendrions-nous, nous qui avons à vendre tant de toiles d'eux! Laissons croire que, se sentant bien au-dessus de pareilles récompenses, ils les dédaignent et vendons, vendons vite! »

Je n'ai pas à rappeler la carrière de M. Heilbuth, puisqu'il a toujours marché, lui, comme je l'ai dit, à ciel découvert. Aussi bien les chefs-d'œuvre qu'il nous montre depuis le salon des aquarellistes, des pastellistes jusqu'à ceux qu'on admire aux Expositions centennale et décennale, suffisent-ils à résumer toute la vie de l'artiste.

Le succès incontesté qu'il obtient à l'Exposition universelle où toutes les écoles de tous les pays se trouvent réunies, lui est bien dû, et peu de peintres se seront présentés avec un bagage aussi complet que le sien : *La Promenade sur l'eau*, *Jour d'été*, *Rencontre*, le *Goûter*, le *Monte-Pincio*, *Rêverie*, *Saint-Jean de Latran*, la *Mignon* moderne et ces magnifiques aquarelles *Les Fouilles*, l'*Enfant sur la terrasse de Saint-Germain*, le *Matin*, le *Jours de*



HEILBUTH. — Le gouter.



PLAN
DE
L'EXPOSITION UNIVERSELLE
avec ses abords
ET MOYENS DE CIRCULATION
BOUSSOD, VALADON & Cie
Editeurs
Dressé et dessiné par Louis Fainquier
Légende
Chemin de Fer spécial de l'Exposition
Gares
Stations
Tramways
Omnibus
Stations
Stations des Petites Voitures
Portes
Bateaux Parisiens
Express
Hirondelles
Escales
1 Grand Théâtre de l'Ex. (Palais des Enfants)
2 Pavillon de la Mer.
3 Les Folies Parisiennes.
4 Mappemonde au millionième.
5 Panorama Cie Transatlantique.
6 Panorama Tout-Paris.
7 Salon de lecture et correspon.
41 Salon de coiffure.
42 Civette des Beaux-Arts.
43 Table Balny.
44 Bureaux de Poste. Télégraphe. Téléphone.
45 Petits Anes d'Égypte.
28 Bouillons Duval.
29 Ducarre et Keller.
30 Grill Room. Spiers and Pond.
31 Restaurant russe Léon.
32 Ducasting.
33 H. Sapin.
34 Rest. Franco-Améri ain Rivière & Trousonnier
35 Gruber et Cie.
36 Maxéville (Nancy).
37 Tourtel. Restaurant français
38 Champion (Xertigny).
39 Marie Brizard.
40 Cacao Van Houten.
École Militaire
Avenue de Lowendal
Avenue Duquesne
Avenue de Tourville
Avenue de la Motte Piquet
Galerie des Machines
Groupes Divers
Ville de Paris
Porte Desaix
Porte Rapp
Beaux Arts
Arts Libéraux
Tour Eiffel
Jardin
Avenue de Suffren
Rue de la Fédération
Rue Desaix
Panorama du Centenaire
Gare du Champ de Mars (Ouest)
Hôtel des Invalides
Musée d'Artillerie
Boulevard des Invalides
Rue de Grenelle
Avenue Latour Maubourg
Rue Saint Dominique
Avenue Bosquet
Avenue Rapp
Rue de l'Université
Rue Cler
Avenue de La Bourdonnais
Pays des Fées
Agriculture
Agriculture Française
Agriculture Étrangère
Station Alimentation
Palais Gastronomique
Quai d'Orsay
Seine
Exposition Maritime et Fluviale
Pont d'Iéna
Pont de l'Alma
Pont des Invalides
Pont de la Concorde
Place de l'Alma
Cours la Reine
Les Champs Élysées
Ministère des Affaires Étrangères
Avenue du Trocadéro
Place d'Iéna
Exposition d'Horticulture
Arboriculture
Place du Trocadéro
Quai de Billy
Rue Fresnel
Boulevard Delessert
Quai de Passy
Station
GARE
Entrée

1
GRAND THÉATRE DE L'EXPOSITION
PALAIS DES ENFANTS
Divertissements. — Jeux. — Attractions. — Spectacles
De 2 heures a 6 heures et de 8 heures à 11 heures
Ballets, Pantomimes anglaises, Chants et Danses, Acrobatie, Excentricités.
ENTRÉE : 50 cent. dans la journée, 1 fr. dans la soirée
Le Vendredi, à 3 heures, représentation par le Théâtre National de l'Opéra-Comique.
L'Opera-Comique pendant la Revolution.

2
PAVILLON DE LA MER
Attractions. — Jeux. — Divertissements.
LES VAGUES DE LA MER. — VOYAGES SUR L'OCEAN
La ville Japonaise avec sa vue, son temple. — La Vie populaire et maritime.
ORCHESTRE DES DAMES VIENNOISES
Prix d'entrée : 25 centimes.

3
FOLIES-PARISIENNES
SPECTACLE-CONCERT
Concession : DAUBRAY, SCIPION, G. RICHARD
Matinee : De 1 h. à 6 h. — Soirée : De 8 h. à 11 h. 1/2.
Orchestre de 50 musiciens. — Chefs : MM. A. FOCK, D. FRÉNAUX.
Ballet, 40 danseuses, dirigé par M. MARIQUITA.
Opérette. — Pantomime. — Intermèdes.
ENTRÉE LIBRE

4
MAPPEMONDE AU MILLIONIÈME
de MM. TH. VILLARD et CH. COTARD
Globe terrestre ayant 12 m. 75 de diamètre, mesurant 40 mètres de circonférence, tournant sur son axe au moyen d'un mécanisme.
Une plate-forme en pente permet d'en faire le tour.

5
PANORAMA DE LA Cie TRANSATLANTIQUE
En rade du Havre, sur le pont de la *Touraine*; au loin la pleine mer, autour, les plus grands paquebots de la Compagnie : *la Normandie, la Gascogne, la Bourgogne* et *la Bretagne.*
Entrée : 1 fr.

6
PANORAMA DU TOUT-PARIS
Peint par CASTELLANI
Vue des boulevards devant l'Opera, la foule circule; on y voit toutes les personnalités de l'Industrie et du Commerce, des Arts, des Lettres, etc

7
SALON INTERNATIONAL DE LECTURE ET DE CORRESPONDANCE
0 fr. 50 la Séance.
ABONNEMENTS : 2 fr. 50 par semaine; 10 fr. par mois.
Vente de Journaux, Catalogues, Guides, Plans, Cartes, Vues, etc., relatifs à l'Exposition.
Service d'express pour le départ des lettres : 50 minutes après la dernière levée.

8
LA BASTILLE ET LA RUE St-ANTOINE
EN 1789
80 bis, avenue de Suffren
CHAMP-DE-MARS

9
PETIT CHATELET
LA CITÉ SOUS HENRI IV
Avenue de Suffren, 80

10
Panorama de la ville et de la baie de Rio-de-Janeiro
80, avenue de Suffren
OUVERT TOUS LES JOURS
On y voit la plus belle rade du monde, la plus vivante résurrection de la nature tropicale.

11
PANORAMA DU CENTENAIRE
Avenue de Suffren

12
LA TOUR DE NESLE
Rue Dupleix

13
PAYS DES FÉES
JARDIN ENCHANTÉ DE LA PORTE RAPP
Tous les jours et tous les soirs
ATTRACTIONS ET DIVERTISSEMENTS DIVERS

14
MUSÉE PATRIOTIQUE DE JEANNE D'ARC
15 et 23, avenue Bosquet

15
PANORAMA
DE LA BAIE DE NAPLES ET DU VÉSUVE
Avenue Bosquet

16
DIORAMA DU MONT BLANC
Avenue de Labourdonnais

17
LES CONGOLAIS
Avenue de Labourdonnais

18
LE VIEUX TEMPLE
RUE LE NOTRE ET BOULEVARD DELESSERT

19
CAFÉ-CONCERT DE L'ALCAZAR D'ÉTÉ
(CHAMPS-ÉLYSÉES)
Tous les soirs, à huit heures

20
CAFÉ-CONCERT DE L'HORLOGE
CHAMPS-ÉLYSÉES
SEUL CONCERT COUVERT EN CAS DE PLUIE
Tous les soirs à huit heures

21
CAFÉ-CONCERT DES AMBASSADEURS
(CHAMPS-ÉLYSÉES)
Tous les soirs, à huit heures

22
HIPPODROME
PLACE DE L'ALMA
Tous les soirs, à huit heures et demie
MATINÉES : DIMANCHES, JEUDIS et FÊTES, à huit heures et demie

23
CIRQUE D'ÉTÉ
(CHAMPS-ÉLYSÉES)
Tous les soirs, à huit heures et demie
MATINÉES : DIMANCHES, JEUDIS et FÊTES, à huit heures et demie

24
NOUVEAU CIRQUE
251, rue Saint-Honoré, 251

25
PANORAMA DE JÉRUSALEM
Champs-Élysées

26
PANORAMA DU SIÈGE DE PARIS
Champs-Élysées

27
PANORAMA DE REZONVILLE
Avenue Kléber

28
BOUILLON DUVAL
Établissement du Quai d'Orsay
GARE DU CHAMP-DE-MARS
CANTINE DUVAL, à l'angle des avenues de la Motte-Picquet et de Suffren.
BOUILLON DUVAL, à l'angle des avenues de Labourdonnais et de la Motte-Picquet.

29
RESTAURANT DES AMBASSADEURS
Tenu par DUCARRE & KELLER
SUCCURSALE DU
CONCERT-RESTAURANT DES AMBASSADEURS
(Champs-Élysées)

30
GRILL-ROOM SPIERS & POND
Bar anglo-américain
GRILL-ROOM SPIERS SUR LA TOUR EIFFEL

31
RESTAURANT RUSSE
LÉON & FABRE
Succursale du Café de Paris, avenue de l'Opéra
ET DU RESTAURANT FRANÇAIS DE NICE

32
BRASSERIE-RESTAURANT DUCASTAING
PALAIS DES BEAUX-ARTS
MAISON PRINCIPALE
Boulevard Bonne-Nouvelle
EN FACE LE GYMNASE

33
CAFÉ-RESTAURANT GLACIER-PATISSIER
H. SAPIN
Palais des Beaux-Arts
Côté des jardins

34
CAFÉ-RESTAURANT FRANCO-AMÉRICAIN
RIVIÈRE ET TINSONNIER
EN FACE LE PAVILLON DE LA PRESSE
Pavillon des Beaux-Arts

35
BRASSERIE-RESTAURANT
GRUBER & Cie
BRASSEURS A MELUN

36
BRASSERIE-RESTAURANT DE MAXÉVILLE
A NANCY
PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX
Grande Brasserie de l'Est à Maxéville

37
RESTAURANT FRANÇAIS
PAVILLON TOURTEL
BIÈRE DE TANTONVILLE

38
BRASSERIE CHAMPION-XERTIGNY
RESTAURANT
Près du dôme central

39
BUFFET MARIE-BRISARD
DE BORDEAUX
Palais des Beaux-Arts
Près de la porte Rapp

40
BUFFET-RESTAURANT
CACAO VAN HOUTEN
Reconstitution de l'Octroi de Wesp en Hollande, en 1828.

41
SALON DE COIFFURE
et
BUREAU DE CHANGE DU CRÉDIT LYONNAIS

42
CIVETTE DES BEAUX-ARTS
CRÉMIEUX
Tabac et Buffet

43
Voir dans la classe 17
LES NOUVELLES ET RAVISSANTES
TABLES BALNY

44
BUREAU DES POSTES
TÉLÉGRAPHE ET TÉLÉPHONE

45
PETITS ANES D'ÉGYPTE
dans la rue du Caire
Promenade : 1 franc, de la section égyptienne à la Tour Eiffel ou le tour du Grand Jardin; l'heure : 2 francs.
REPRODUCTION DU TEMPLE D'EDFOU
par MM. TH. COOK et fils.

pauvres, *Dans l'herbe*, *Causerie*, le *Lavoir*, *Barbizon*, *Fleury*, toutes ces toiles si vivantes, si parfaites ne résument-elles pas une belle vie de labeur, de volonté, d'études consciencieuses, comme elles en expliquent le succès? Il m'est impossible de les prendre une à une pour en souligner le charme pénétrant; mais est-il quelque chose de plus délicieux que cette jeune femme rêveuse, assise au bord de l'eau? Quelle élégance de pose, d'ajustement, quelle délicatesse de tons, quelle justesse dans leur relation! lontairement, la couleur particulière à chaque milieu. De là la grande variété de son œuvre. En regardant ces délicieuses toiles où les séminaristes saluent les cardinaux : « C'est une page de Stendhal! » s'écriait Paul de Saint-Victor, je crois. Et l'observation était juste; même précision, même netteté dans les contours, même justesse de coloris; j'ajouterai : plus de charme d'ensemble et de détails. Stendhal s'attardait moins aux fleurs de la route, et Heilbuth sait trop bien les peindre, leur donner à



GEOFFROY. — En classe.

chacune leur forme, leur grâce différente et spéciale, pour ne pas les copier au passage. Je n'en veux pour preuve que l'*Enfant sur la terrasse de Saint-Germain* et surtout le *Goûter* dont on trouvera ci-joint une très exacte reproduction.

Pour moi, un des plus grands attraits de la peinture de M. Heilbuth, c'est la vérité avec laquelle elle sait rendre le plein air. Ce fameux plein air que tout le monde des peintres de toutes les écoles et de tous les systèmes, va revendiquant aujourd'hui, appartient de plein droit à M. Heilbuth qui en est, je dirai, le véritable inventeur. D'autres, certes, en ont fait après lui, mais c'est quelque chose que de les avoir précédés.

Je ne nie pas sa grande habileté, son profond savoir, je tiens même à les constater, mais ce que je veux constater également, c'est que c'est aussi par la sincérité que M. Heilbuth s'est mis au premier rang de nos grands artistes, qu'il se montre comme peintre ou comme aquarelliste. Vérité d'impressions admirablement rendues par une exécution exceptionnelle, voilà ce qu'il faudrait écrire à propos de chacune de ses œuvres. Pas de formules, pas d'inspirateurs, il procède de lui-même et de son émotion, et qu'il peigne la France, l'Angleterre ou l'Italie, il n'obéit qu'à l'émotion qu'il ressent, donnant comme invo-

C'est son propre jardin que M. Heilbuth a reproduit ici et jamais peinture ne fut plus fidèle; c'est un amas de fleurs de toutes sortes, d'une variété étonnante de coloration; chacune d'elles, la moindre feuille, tout est à son plan, et de par la perspective linéaire, et de par la perspective aérienne et chromatique. Comme conclusion, l'exposition de M. Heilbuth marque en même temps qu'un grand succès puisqu'il a trouvé moyen d'être en progrès sur lui-même, une des plus délicates acceptions de l'art français qui, malgré ses dénigreurs, sera toujours celui qui résume le plus de charme et d'esprit; de là cette force d'attraction indiscutable qu'il exerce et exercera longtemps sur les passionnés de l'art du monde entier.

Philippe Gille.



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie

BON VOYAGE !



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

FABIOLA



Le Trocadéro vu sous la Tour Eiffel.

A TRAVERS L'EXPOSITION



Un aspect du dôme.

Elle a eu lieu, cette ouverture de l'Exposition, que les craintifs et les envieux prétendaient impossible. Elle a eu lieu au jour fixé et a été plus brillante encore qu'on ne pouvait le supposer.

A Versailles, la fête du 5 mai secouant de sa torpeur la vieille ville de Louis XIV, a renouvelé les fastes du grand siècle. Malgré l'incident plus ridicule qu'effrayant du coup de pistolet tiré par Perrin, le voyage de M. Carnot a été, pour ainsi dire, triomphal, le défilé des troupes admirable, la fête de nuit splendide.... et le lendemain, à Paris, les magnificences ont recommencé. La foule était telle à l'Exposition que les vivres ont manqué partout, et que, pendant une heure et demie, on a dû, dans toute l'enceinte du Champ de Mars, se passer de pain.

La vue de Paris illumine, du haut de la Tour Eiffel, était un véritable éblouissement. .. En un mot, malgré un grand nombre de vitrines encore vides, malgré les lacunes inévitables dans un jour d'ouverture, le sentiment général a été que jamais aussi magnifique Exposition n'avait été inaugurée par des fêtes plus magnifiques.

Mais il est inutile de revenir sur le passé. C'est l'avenir qu'il faut regarder, et l'avenir nous prépare d'autres fêtes plus belles encore. Paris tient à honneur d'être plus que jamais la capitale du luxe, de la civilisatio , de la lumière.

* * *

Donc l'Exposition est ouverte et les visiteurs déjà y affluent. Donnons aux Étrangers, aux provinciaux et même aux Parisiens — qui, à ce qu'on prétend, sont ceux qui connaissent le moins Paris — tous les renseignements dont ils ont besoin pour perdre, dans leurs visites, le moins de temps possible.

D'abord les moyens de transport.

Ils sont de quatre sortes : les chemins de fer, les voitures, les omnibus et les bateaux.

L'Exposition ayant une gare spéciale, toute personne habitant à proximité d'une des lignes de l'Ouest, rive droite ou rive gauche, ou de la ceinture, n'a qu'à prendre son ticket direct. Vous êtes, par exemple à Montrouge. Vous prenez le train de Ceinture qui vous conduit à la station du Champ de Mars. Si vous partiez de Versailles, vous n'auriez qu'à changer de voie à Ouest-Ceinture ou à Batignolles, selon la ligne que vous auriez prise. En vous renseignant à l'avance, vous aurez toutes les indications nécessaires pour la direction et pour les heures.

Au Champ de Mars, comme je vous l'ai dit dans ma précédente causerie, le chemin de fer Decauville vous prendra au débotté et vous conduira pour cinq sous, au point que vous voudrez aller visiter.

Des voitures, je ne dirai pas grand'chose. Il y en a de toutes sortes, des bonnes et des mauvaises. Grâce aux progrès de la *Carrosserie industrielle*, Samuel, les voitures de place sont maintenant bien meilleures qu'autrefois. Tâchez de prendre un des jolis milords que la maison Samuel fournit à l'*Urbaine*.

Mais à défaut de cela, n'hésitez pas à accepter ce que vous



Les fontaines lumineuses.

trouverez. Quelque lenteur que mette le « rossinante » qui vous traînera, cela vaudra mieux encore que d'attendre....

D'ailleurs des compagnies nouvelles se créent et l'émulation aidant, nous aurons peut-être pour l'Exposition un service de fiacres moins mauvais que par le passé.

Les bateaux rendent de grands services. Sillonnant la Seine, ils peuvent prendre des voyageurs en nombre à toutes les stations et les déposer, soit aux Invalides, soit au Champ de Mars. Il suffira de se rendre au ponton le moins éloigné de sa demeure.

Le plan, annexé à ce fascicule, donne d'ailleurs tous les renseignements imaginables pour se diriger dans Paris et dans l'enceinte de l'Exposition.

⁂

Il est aussi utile de donner quelques indications sur ce que Gaston Phœbus appelait « le harnois de gueule ».

Les cafés et les restaurants abondent dans l'Exposition. Il y en a même de tous les pays. A côté des cafés et des restaurants de la France parmi lesquels se distinguent en première ligne les établissements Duval, on peut citer le restaurant Ducastaing, à côté de la galerie de sculpture du palais des Beaux-Arts; le restaurant franco-américain de MM. Rivière et Tinsonnier, en face du pavillon de la Presse; le *Restaurant Français* (Tourtel) au pied de la Tour Eiffel; la grande brasserie de l'Est, de Maxeville; le restaurant Kunn, près de la taillerie de diamants; le gril-room anglais, tenu par les *Spiers and Pond* de Londres; le restaurant russe, avec son orgue et ses tziganes traditionnels; le buffet hollandais, avec sa façade originale; une brasserie du même pays où des Frisonnes au casque d'argent servent des chopes; un buffet indien, où l'on peut consommer les boissons des colonies anglaises et le thé des Indes; un restaurant hongrois, une brasserie autrichienne; un bar anglo-américain.....

Je suis un peu embarrassé pour vous recommander tel ou tel de ces établissements. Je crois pourtant, parmi les restaurants français, devoir désigner tout spécialement ceux de la Compagnie Duval.

Comme je l'ai déjà dit dans le premier numéro du *Figaro-Exposition*, les restaurants Duval sont au nombre de trois : le premier, sur le quai d'Orsay, en face de la gare du Champ de Mars, dans la rue de l'Histoire de l'habitation. Le deuxième, à l'angle de l'avenue de la Bourdonnais et de l'avenue de Lamotte-Piquet, à côté de la grande galerie des Machines. Le troisième, de l'autre côté du Champ de Mars, en face de la Nouvelle Bastille.

Les deux premiers établissements sont très luxueux, ce qui ne les empêche pas d'offrir à leurs clients des repas à un prix raisonnable.

Le troisième est surtout un restaurant populaire.

Le restaurant du quai d'Orsay, le plus grand des trois, qui occupe environ 750 mètres, a un aménagement spécial : on y trouve un premier étage disposé en terrasse où les clients peuvent prendre leurs repas le jour et le soir à air libre, abrités par une tente en forme de banne et jouir d'une vue étendue.

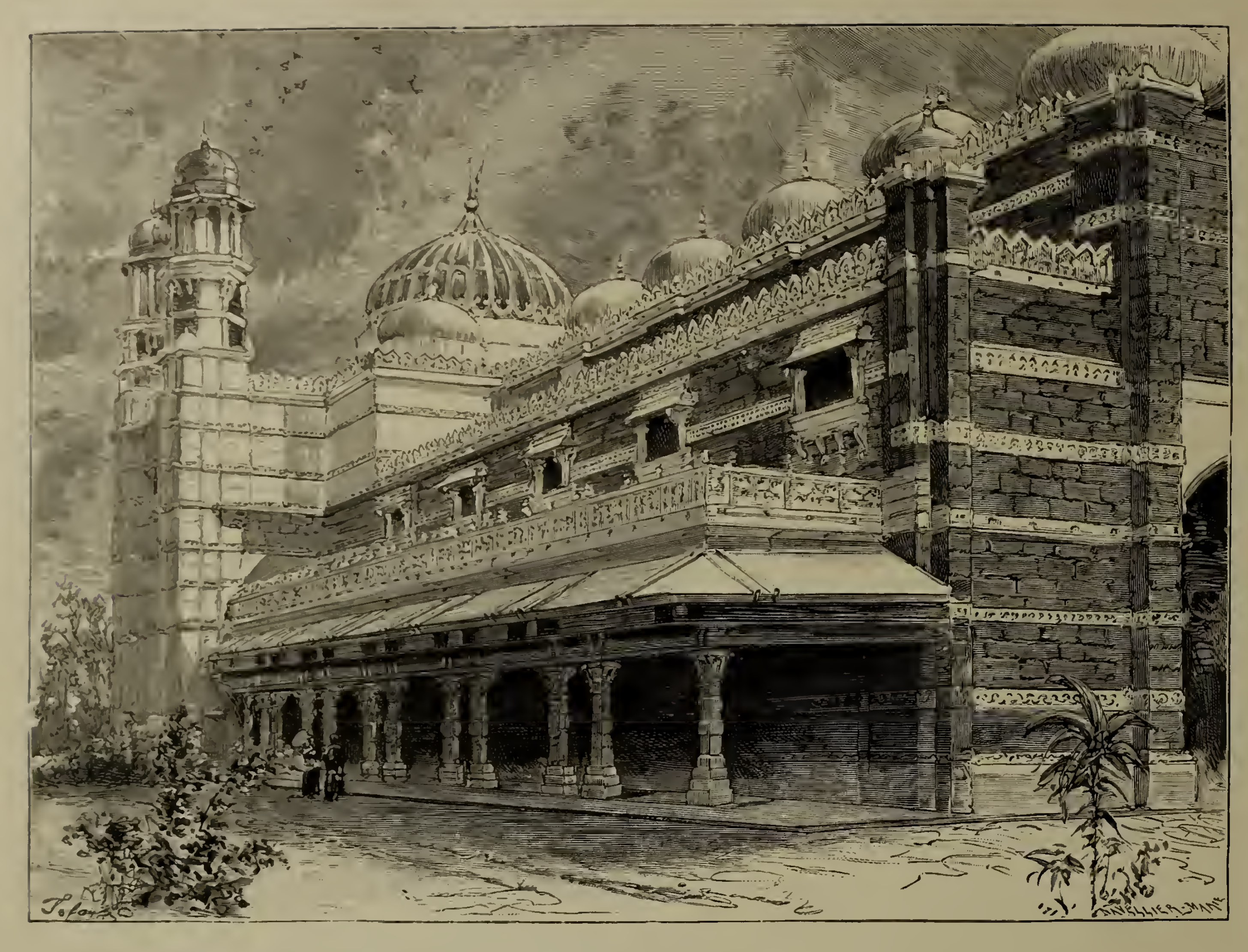
Il y a aussi, au devant de l'établissement, une partie avec terrasse, où l'on fait des déjeuners froids avec « plat du jour » au même prix qu'à l'intérieur.

La construction principale comprenant un sous-sol où se trouvent les services, un rez-de-chaussée installé et destiné aux clients et un premier étage, comporte :

Au rez-de-chaussée : au milieu, une grande salle formant nef centrale; au pourtour, sur les quatre faces, des salles plus petites disposées en bas-côtés de manière, néanmoins, à former avec la nef une seule et belle salle, terminée aux quatre coins par quatre pavillons dont deux servent d'entrée.

La décoration intérieure a été traitée de manière à donner à l'ensemble de la salle un aspect gai et coloré, en harmonie avec l'Exposition.

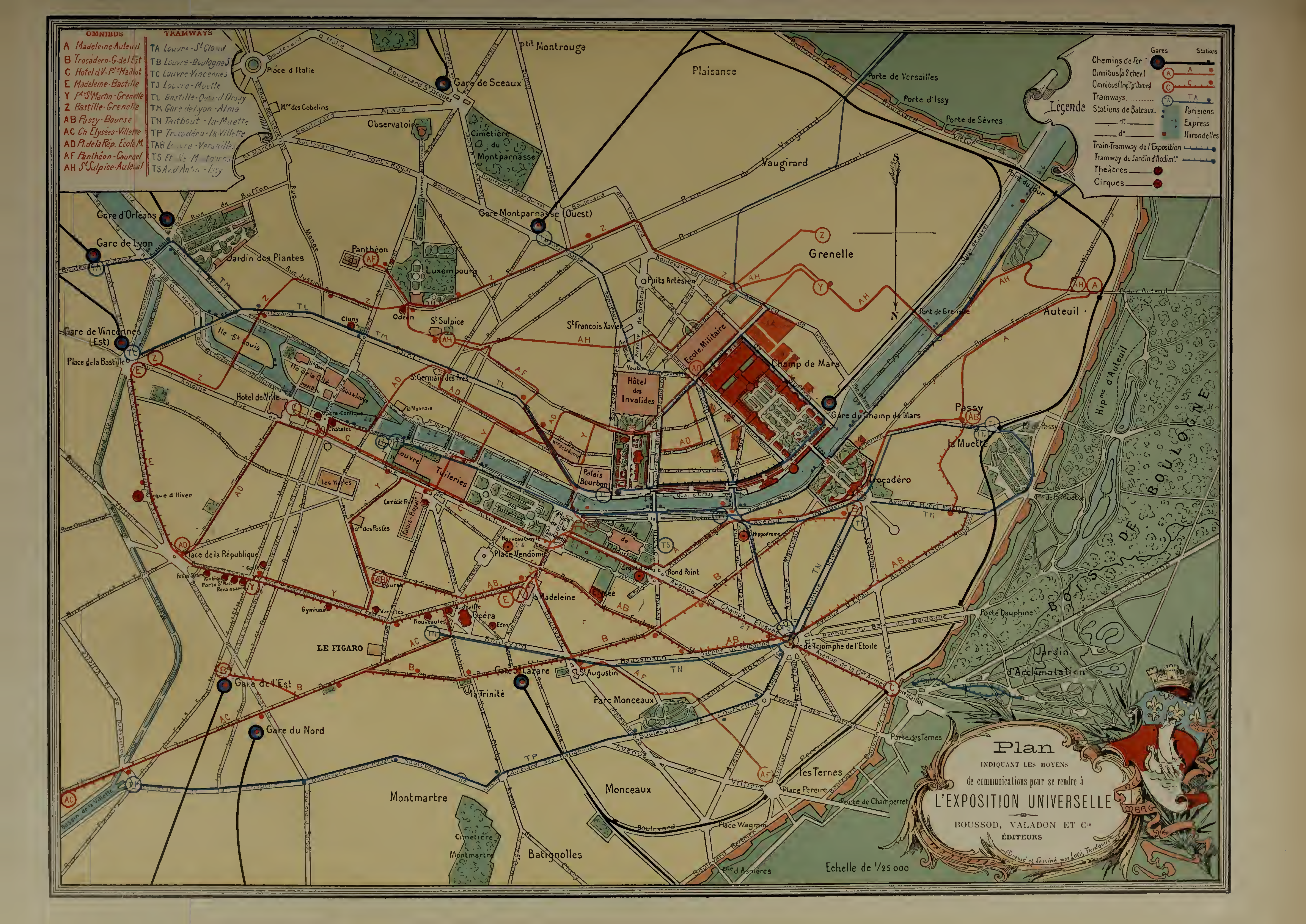
La décoration extérieure a été faite principalement en employant



Palais indien au Champ de Mars.



Pavillon de la Bolivie au Champ de Mars.


Plan
INDIQUANT LES MOYENS
de communications pour se rendre à
L'EXPOSITION UNIVERSELLE
BOUSSOD, VALADON ET Cie
ÉDITEURS
Dressé et dessiné par Louis Tinquier
Echelle de 1/25.000
Légende
Gares
Stations
Chemins de fer
Omnibus (à 2 chev.)
Omnibus (Impᶦᵉ pᵗ Dames)
Tramways
Stations de Bateaux. Parisiens
d° Express
d° Hirondelles
Train-Tramway de l'Exposition
Tramway du Jardin d'Acclimᵒⁿ
Théâtres
Cirques
OMNIBUS
A Madeleine-Auteuil
B Trocadero-G. de l'Est
C Hotel d. V.-Pᵗᵉ Maillot
E Madeleine-Bastille
Y Fᵍ St Martin-Grenelle
Z Bastille-Grenelle
AB Passy-Bourse
AC Ch. Elysées-Villette
AD Pl. de la Rép. Ecole M.
AF Panthéon-Courcel
AH St Sulpice-Auteuil
TRAMWAYS
TA Louvre-St Cloud
TB Louvre-Boulogne
TC Louvre-Vincennes
TJ Louvre-Muette
TL Bastille-Quai d'Orsay
TM Gare de Lyon-Alma
TN Taitbout-la Muette
TP Trocadéro-la Villette
TAB Louvre-Versailles
TS Et. de-Montparnasse
TS Av. d'Antin-Issy
Plaisance
Grenelle
Vaugirard
Auteuil
Passy
la Muette
Trocadéro
Champ de Mars
Gare du Champ de Mars
Ecole Militaire
Hôtel des Invalides
Palais Bourbon
Tuileries
Louvre
Palais Royal
Place Vendôme
la Madeleine
Opéra
Gare St Lazare
St Augustin
Parc Monceaux
Monceaux
Batignolles
Montmartre
Cimetière Montmartre
Gare du Nord
Gare de l'Est
LE FIGARO
Place de la République
Place de la Bastille
Gare de Vincennes (Est)
Gare de Lyon
Gare d'Orléans
Jardin des Plantes
Ile St Louis
Hotel de Ville
Panthéon
Luxembourg
St Sulpice
Odéon
Cluny
St Germain des Prés
Observatoire
Cimetière du Montparnasse
Gare Montparnasse (Ouest)
Gare de Sceaux
Place d'Italie
Mᶦᵉ des Gobelins
ptit Montrouge
Porte de Versailles
Porte d'Issy
Porte de Sèvres
Pont du Jour
Pont de Grenelle
Puits Artésien
St Francois Xavier
Arc de Triomphe de l'Etoile
Avenue des Champs Elysées
Rond Point
Elysée
Palais de l'Industrie
Porte Maillot
Porte Dauphine
Porte des Ternes
Porte de Champerret
les Ternes
Place Pereire
Place Wagram
Jardin d'Acclimatation
Bois de Boulogne
Hipᵐᵉ d'Auteuil
Cirque d'Hiver
les Halles
Comédie Frse
Hippodrome
Bassin de la Villette

la construction apparente de la charpente pittoresque avec remplissages colorés en faïence.

Je dois ajouter que pour éviter le retour de la « famine légendaire du premier jour, » la Compagnie Duval a établi un centre d'approvisionnement pour pouvoir alimenter rapidement suivant les besoins chacun des trois établissements. Ainsi les sous-sols de l'établissement La Bourdonnais sont occupés par une grande boucherie où toutes les viandes sont découpées, préparées et distribuées et par un grand garde-manger avec glacière pour

Cela a une saveur tout à fait particulière qui ne déplait nullement aux estomacs parisiens.

J'ajoute — toujours au point de vue cosmopolite — que le restaurant Russe possède une jeune et jolie caissière qui prouve victorieusement qu'on a beau parcourir le monde, c'est encore à la Parisienne que revient le sceptre de la beauté.

* * *

Et maintenant que nous sommes renseignés sur tout ce qui peut nous être utile, reprenons notre petite promenade.



Le Bouillon Duval du quai de Billy.

conserver et avoir à toute heure des viandes et des aliments froids.

Le sous-sol de l'établissement qui fait pendant au précédent a été réservé à la boulangerie et à la pâtisserie qui fourniront le pain et les gâteaux à toutes les maisons.

Nous donnons, du reste, une grande planche représentant un de ces établissements.

J'ajouterai que des voitures parfaitement attelées partiront des principaux établissements de Paris pour l'Exposition. Les départs seront annoncés dans les salles des restaurants où l'on pourra se procurer pour un franc, un droit de place dans le véhicule. Pour le retour on retrouvera des voitures aux trois établissements.

Parmi les restaurants étrangers, je citerai le Restaurant Russe, l'un des plus élégants et surtout des plus confortables. Il est situé à gauche du grand Dôme central et tenu par MM. Léon du *Cafe de Paris* et Favre du *Restaurant Français* de Nice.

Nous en donnons aussi une gravure.

Au point de vue du pittoresque, rien n'est intéressant comme d'aller déjeuner ou dîner à l'une des tables de cette maison d'élite où le service est fait par des *moujicks* en costume national tandis qu'une musique de tziganes exécute les airs les plus populaires de la Grande et de la Petite-Russie. On se croirait à Moscou.

Comme il faut cependant satisfaire tous les goûts, le menu, bien que conservant le caractère de la nationalité, est aussi un peu cosmopolite et surtout parisien.

Pour le dîner, comme mets curieux, vous pourrez prendre le potage Sthi (chou et viande) ou le Borche, à base de betterave

Un coup d'œil d'abord sur le magnifique Dôme Central dont notre grande gravure peut à peine donner idée. L'œuvre conçue par l'architecte Bouvard a été construite par la maison Moisant-Laurent Savey et Cie, 20, boulevard de Vaugirard, à qui l'on doit une grande partie des principaux travaux de l'Exposition. Cette maison est en train d'édifier les Arènes de la rue Pergolèse où doivent se donner les courses de taureaux.

Une mention toute particulière à la magnifique statue qui couronne ce Dôme et qui, bien qu'un peu tardivement installée, n'en est pas moins une des très belles choses qu'on puisse admirer à l'Exposition. Elle représente, on le sait, *la France distribuant des couronnes* Elle est l'œuvre de M. Delaplanche, statuaire, qui l'a exécutée sous les ordres de M. Bouvard, architecte. Cette statue est colossale. Elle mesure 9 mètres du talon à la tête. Elle a été commencée au mois de janvier et finie en atelier le 14 avril. Elle a été d'abord exécutée en plâtre à une grandeur de 1m,10, puis mise au point à sa grandeur d'exécution. Au fur et à mesure chaque pièce était moulée et exécutée en zinc à la maison Coutelier, 52, boulevard Richard-Lenoir. Une fois toutes les pièces terminées, on les a assemblées au moyen de puissantes armatures intérieures. Son poids total actuel est de 12 000 kilogrammes.

Telle qu'elle est, elle constitue un des plus beaux travaux « au marteau » que fournisse l'industrie française.

Inutile de dire que le zinc a disparu sous le bronze et la dorure, et que rien n'égale la richesse de cette pièce gigantesque.

M. Coutelier a également exécuté à l'Exposition la frise de la toiture de la galerie des machines, une des portes de la classe 41

(celle qui donne sur la classe 27), et enfin il a, dans la classe 25, son exposition particulière.

*
* *

J'ai négligé à dessein de parler de la rue du Caire. Je voulais la voir complètement terminée, afin d'en pouvoir faire une description spéciale. Elle est, en effet, excessivement intéressante, car elle nous transporte tout à fait au centre de la vieille cité égyptienne.

Elle est située à droite, en entrant par le pont d'Iéna, entre le palais des Arts libéraux et la galerie des Machines, parallèlement à l'avenue de Suffren.

pierres précieuses, de soieries des Indes, que les maisons Liberty et J. P. Watson, de Bombay et de Londres, y ont installées.

Nous arrivons enfin à la rue du Caire dont l'histoire est d'abord amusante à raconter. L'Égypte ne voulait pas exposer crainte de dépenses. Un comité fut formé d'office par le ministre de France et composé de riches indigènes, de députés, de chefs de services.... Tous étaient enthousiasmés, mais aussitôt qu'on leur demanda soit de l'argent, soit des démarches, leur beau zèle tomba comme par enchantement et chacun d'eux trouva d'excellentes raisons pour s'abstenir.

C'est alors que M. Delort de Gléon, premier député de la nation française au Caire, résolut de faire l'Exposition à lui tout seul.



Le Restaurant Russe au palais des Beaux-Arts.

Pour nous y rendre, nous aurons à parcourir :

Le bâtiment de la compagnie de Suez;

Le chalet rustique Simard qui fait l'objet d'un de nos dessins.

Le pavillon du Brésil auquel est annexée une magnifique serre pour l'exposition des plantes de l'Amérique du Sud;

Le pavillon du Chili, construit par MM. Moisant-Laurent, Savey et Cie;

Le bâtiment mexicain sorti des fameuses usines Cail et dont toute la construction après l'Exposition sera transportée au Mexique pour servir à un musée archéologique;

Les pavillons du Vénézuela, de la République de l'Equateur et de la République Argentine.

L'exposition de la Bolivie, importante construction comportant un dôme de 12 mètres de diamètre; on y verra une magnifique collection d'échantillons des minerais dont abonde le sol de la Bolivie, la reproduction d'une galerie en exploitation de plomb argentifère; une volière peuplée de ces milliers d'oiseaux aux couleurs si vives qui habitent les forêts du haut Pérou;

Le pavillon du Guatémala dont les panneaux de façade, qui semblent de la faïence, sont en réalité en Lincrusta-Walton. Voir du reste pour la diversité d'aspect l'Exposition, classe 21, près de la rue du Caire.

Le pavillon Indien qui contient des merveilles d'objets d'art de

Il s'adressa à M. Charles de Lesseps qui l'aida à trouver le capital.

Son idée était de créer une rue arabe — un type. Non pas une rue, telle qu'il y en a de nos jours, avec les modifications qu'ont apportées le temps, les constructions nouvelles, les sacrilèges de la civilisation, mais une rue pure, exacte, telle qu'elle était jadis, avec le véritable caractère de l'architecture arabe.

Car c'était un art véritable que l'art arabe; aucun n'a poussé à un semblable degré de perfection l'élégance et la grâce des lignes; il semble que l'idéal de la vie heureuse a consisté pour lui à paresser dans un endroit frais avec des formes exquises et légères autour de soi; il vous pénètre de je ne sais quelle douce langueur. Il est sans rival encore dans ce qu'on a appelé de son nom l'arabesque, dans les subtiles combinaisons géométriques; c'est proprement le don de cette race, au génie abstrait qui n'a jamais connu nos cultes de la nature. Or, cette rue du Caire est la réunion charmante de quelques parties de mosquées et de vingt-cinq maisons de cette ville prises parmi les plus caractéristiques depuis l'époque lointaine de Touloun jusqu'au siècle dernier. Le principe n'en a guère changé à travers les temps : c'est toujours un rez-de-chaussée à porte basse, un étage en encorbellement, dont les fenêtres sont masquées par des moucharabis et une terrasse avec des crêtes se découpant sur le ciel. Tantôt la saillie de l'étage

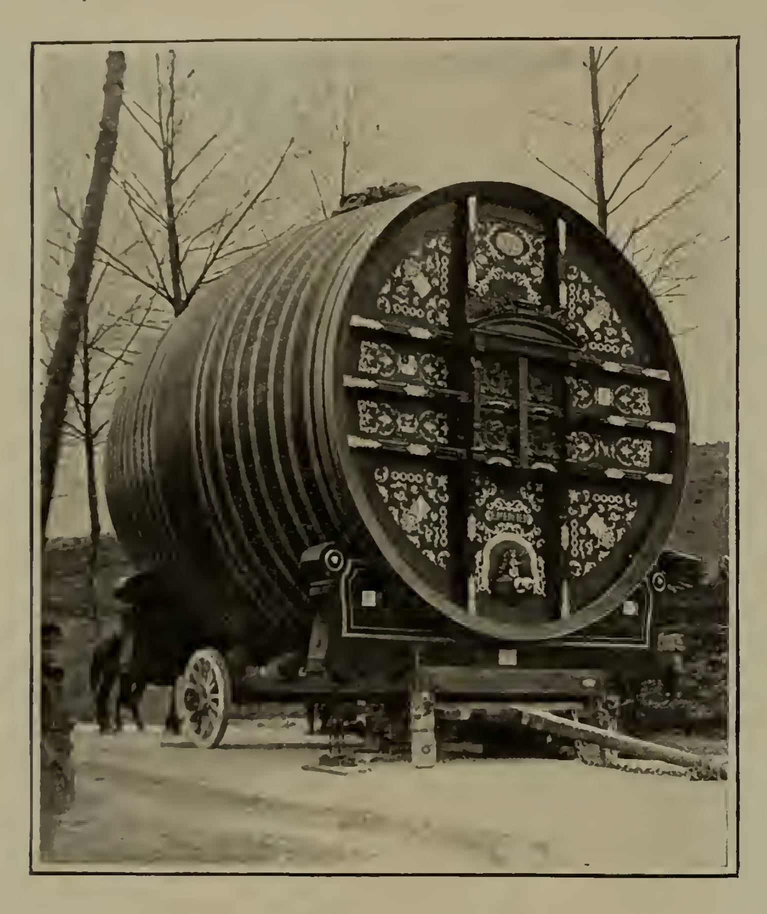


La section métallurgique.

repose tout bonnement sur les poutres dépassant le mur du rez-de-chaussée, tantôt ces bouts de poutre grossiers sont transformés en corbeaux plus ou moins historiés.

Tous les ornements plaqués sur les murailles, les crocodiles, les sphinx, les enseignes, ont été apportés d'Égypte, de même que les faïences anciennes.

L'une des maisons contient une collection unique de tapis orientaux de tous styles dont les dessins d'une grande richesse de tons et d'une variété infinie rappellent surtout les principaux chefs-d'œuvre de l'art ancien. Comparaison très intéressante à faire avec nos produits français des Gobelins et de Beauvais dont les meilleurs



Le tonneau Mercier.

échantillons ne sont que des inspirations puisées à ces sources.

Comme population, on a fait venir de véritables arabes, des âniers, car les ânes étant le seul moyen de transport qu'on connaisse au Caire, M. Delort a pris cent petits ânes blancs pour promener les visiteurs dans son quartier exotique — et même au dehors. Les prix sont raisonnables : *un franc* pour une promenade partant de la section égyptienne jusqu'à la Tour Eiffel et la rue de l'Habitation, même prix pour le Tour du grand jardin. Si l'on préfère, deux francs l'heure.

Il y a ensuite des ouvriers orfèvres, potiers, tisserands, tourneurs, incrusteurs, ciseleurs, sculpteurs, etc.... qui travaillent d'une façon fort originale. Les progrès de la civilisation et de la mécanique sont tenus par eux dans le plus profond mépris. Leurs mains et leurs pieds — leurs pieds surtout — sont le meilleur appareil. Enfin, il y a des marchands de bibelots, de soieries, de vieilles broderies, des cafetiers, des marchands de nougat, des musiciens, des débitants de confitures, tout ce qu'on trouverait au Caire, jusqu'à un Muezzin qui, du haut du Minaret, vous convie à la prière. Quand on sort de la rue du Caire, on se figure qu'il faut prendre le paquebot pour retourner en France.

Avant d'y retourner pourtant nous visiterons le temple d'Edfou reconstitué par MM. Th. Cook et fils.

C'est une des plus curieuses exhumations de l'époque des Ptolémées.

Le temple « Ptolémaïque » d'EDFOU, — fait partie de la troisième période architecturale d'Égypte, et c'est certainement un des meilleurs spécimens de cette époque. Tout, hormis cependant quelques colonnes et chapiteaux qui ont eu à souffrir d'un incendie, y est dans un parfait état de conservation. A l'intérieur, comme à l'extérieur, ce temple est dans le même état et aussi solide que, lorsqu'il y a deux mille ans, les longues théories des habitants de la grande cité d'Apollon défilaient sous les admirables portiques, parmi les *Stèles*, allant sacrifier à Vénus égyptienne « la Reine du genre humain ».

Ainsi que les autres édifices de ce genre, le Temple d'Edfou servait de citadelle au royaume, en même temps que de temple aux prêtres. La hauteur et la massive épaisseur des murs d'enceinte, où aucune porte n'a été ménagée, en faisait un lieu inexpugnable.

Cette reproduction — propriété personnelle de M. John et M. Cook, le directeur actuel de l'Agence universelle Th. Cook et fils — a coûté, avec des sommes très considérables, un incroyable travail d'art. Deux artistes se sont rendus à Edfou même, et y prenant les mesures minutieusement, copiant avec la plus scrupuleuse exactitude les colonnes, les chapiteaux, les hiéroglyphes, etc., ont reconstitué cette merveilleuse réduction à laquelle travaillèrent d'autres artistes encore. Cette œuvre n'exigea pas moins de deux années.

C'est, en ce genre, la plus parfaite réduction qui ait jamais été offerte à la curiosité publique, et M. J. M. Cook est tout disposé à permettre la reproduction de cet unique spécimen de l'Art égyptien à la période Ptolémaïque. L'on devra s'adresser pour cela au bureau de l'Agence Th. Cook et fils à Paris, 9, rue Scribe, ou à la direction générale de l'Agence à Londres, Ludgate Circus.

Nous reproduisons un modèle de bateaux qui datent de quatre mille ans et dont MM. Cook se sont rendus propriétaires. Sommes-nous loin des vapeurs que cette Compagnie possède sur le Nil où ils transportent les touristes, par concession spéciale du Khédive jusqu'à la première cataracte, Philœ, Louqsor, Thébes, Assouan, etc., etc.

***

Pour revenir tout à fait en France, je vous recommanderai d'aller regarder aussi, dans le pavillon des produits alimentaires, le fameux tonneau gigantesque de la maison Eug. Mercier et Cie.

On a eu un mal énorme à l'apporter. Il a fallu douze bœufs pour le traîner et encore à deux ou trois reprises, est-on resté en plan au milieu des routes défoncées. Pour le faire entrer dans Paris, on a dû démolir les grilles de l'octroi.

Aujourd'hui, il est posé sur une colossale charpente en fer dans le vestibule d'entrée du palais des Produits alimentaires, faisant face au buffet établi au fond de la galerie d'honneur, et où sont dégustés tous les produits exposés.

Les deux fonds du tonneau, qui constituent les façades de cette exhibition particulière, sont décorés avec goût et présentent, le premier, du côté de la porte du Palais, deux figures allégoriques montrant « la Champagne offrant un raisin à l'Angleterre »; le second, faisant face au buffet, est orné des sculptures armoriales des principaux vignobles de la Marne.

Ce tonneau, qui est le plus grand qu'on ait construit jusqu'à



Le chalet Simard.

nos jours, et qui dépasse de bien loin les fameuses tonnes allemandes, sera une des principales attractions de l'Exposition alimentaire.

La maison Mercier est d'ailleurs universellement connue et chacun sait qu'elle occupe en Champagne l'une des premières places, sinon la première, par l'importance de sa fabrication.

Il n'est personne qui n'aille en Champagne, sans visiter ce magnifique établissement, qui porte le nom de Château de Pékin et qui est situé au pied du plus riche coteau de la Marne et au centre même des principaux vignobles de la région. Les caves sont taillées dans la craie, sans aucune maçonnerie et s'enfoncent dans la montagne sous une longueur de *quinze* kilomètres, en se divisant en une multitude de galeries souterraines traversées et réunies par des artères principales munies de voies ferrées, qui permettent aux wagons de la Compagnie des chemins de fer de l'Est de pénétrer dans ce vaste labyrinthe pour y charger les millions de bouteilles qui y sont emmagasinées.

Qu'il nous suffise de dire que ces caves représentent une surface de plus de vingt hectares, pour donner une idée de leur immensité.

Il y aurait tout un chapitre, et un chapitre bien intéressant, à écrire sur l'installation de ce vaste établissement. Nous venons de parler des caves; les ateliers de travail ne sont pas moins intéressants : on y voit une quantité d'ouvriers aussi habiles les uns que les autres, travaillant sans cesse au rinçage des bouteilles, au tirage des vins, au bouchage, etc., qui comprennent un ensemble quotidien de 80 000 bouteilles! D'énormes foudres, d'une contenance de 380 000 bouteilles, véritables chefs-d'œuvre de tonnellerie, sont constamment entretenus pleins de vin de réserve provenant des grandes années.

⁂

Puisque nous sommes tout à fait en France, allons au salon de lecture placé près de la porte Rapp.

Ce salon, de vaste dimension, composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, est situé sur la Terrasse du Palais des Beaux-Arts, côté de l'avenue de La Bourdonnais, près du Pavillon des Postes et des Télégraphes. Il comprend :

1° Un Salon de Lecture dans lequel se trouvent les meilleurs ouvrages de librairie courante et les nouveautés du jour, françaises et étrangères, ainsi que les principaux journaux et revues français et étrangers;

2° Un Salon de Correspondance, avec service d'express pour toutes les directions, jusqu'à la dernière limite d'heure.

Voir du reste la gravure.

Ce salon est organisé par M. A. Ghio, l'éditeur bien connu du Palais-Royal. Il est éclairé, le soir, à la lumière électrique et desservi par un téléphone. Le prix d'entrée est de 0 fr. 50, et l'abonnement 2 fr. 50 par semaine ou de 10 francs par mois.

On pourra, enfin, aller faire un tour à la fontaine monumentale de MM. Formigé et Coutan dont j'ai donné la description dans le premier numéro de cette publication et où on pourra constater la solidité et la durée des bétons François Coignet et Cie dont les travaux (perrons et balustrades) aux terrasses des palais des Beaux-Arts et des Arts Libéraux, du Mexique, de l'Annam, du Tonkin, du Cambodge, des Colonies, de l'Hygiène, des Manufactures de l'État, etc... ouvrent un jour nouveau à tous les architectes.

Les roseaux du milieu, si bien imités en fonte de fer, sortent de l'usine Gasne, de Thussey (Meuse).

⁂

Si vous êtes technicien je vous engage à voir également la porte monumentale entièrement exécutée en céramique et mosaïque suivant les plans et la direction de M. Deslignières, architecte diplômé qui avait fait ses preuves à l'Exposition de 1878.

M. Deslignières a confié le travail des deux parties de cette porte à nos principaux fabricants français qui ont fait, entre eux assaut d'habileté. Leur nom se trouve inscrit sur un tableau d'honneur qui est placé à l'entrée.

La partie artistique a été échue surtout à M. Mortreux, céramiste, à Paris, qui l'a fait exécuter par les sculpteurs Houssin et Lormier bien connus des fidèles du Salon.

Le plus bel éloge que nous puissions en faire est de reproduire les deux statues : la *Céramique* et la *Mosaïque*; elles sont d'une seule pièce, colorées au grand feu avec des émaux de tons extrêmement harmonieux; elles font les délices des connaisseurs et constituent le point de départ d'un nouveau genre de décoration dans la sculpture. Plusieurs sculpteurs ont le projet de faire, pour le prochain Salon, décorer leurs œuvres dans cet esprit.

Les bas-reliefs sont en faïence ronde-bosse appliquée sur des plaques de lave (procédé Mortreux, récemment breveté). Ceux de la Céramique nous montrent des enfants en costume grec, occupés à tous les travaux successifs de l'art : extraction de la terre, manipulation, tournage, sculpture, peinture, émaillage et cuisson. Cette action est admirablement décrite par André Laoust, sculpteur hors concours au salon. Les bas-reliefs de la Mosaïque comprennent également tout le procédé : chimie, fabrication, ajustage, réduction et pose.

Inspirés du genre Lucca della Robia, ces bas-reliefs mesurant



LE CABINET DE LECTURE.

chacun 1m,30 de hauteur et malgré la vaste galerie où ils se trouvent, leur donnent l'aspect de charmantes miniatures.

Toujours pour les techniciens, la série des travaux exécutés par *la Société des Ponts et Travaux* et qui comprennent :

1° Un des quatre lots des galeries des Industries diverses.

2° Les dômes des deux Palais des Beaux-Arts et des Arts Libéraux, avec leurs porches et leurs vestibules.

3° Les porches des galeries Rapp et Desaix.

4° Le pavillon spécial de la République Argentine.

5° L'exposition particulière de la classe 63, au premier étage de la galerie des Machines.

La Société des Ponts et Travaux a, du reste, on le sait, pris une des premières places parmi les grandes Compagnies dont s'honore l'industrie française.

Enfin, pour être tout à fait en France, nous irons admirer à l'Esplanade des Invalides le pavillon de la Guerre.

⁂

Sortant de l'Exposition proprement dite, nous pourrons nous récréer encore en visitant le musée patriotique de Jeanne d'Arc. Conçu primitivement par M. Yvan de Wœstyne, ce musée a été très heureusement exécuté par MM. Gédéon Marc et Fournier qui ont tenu surtout à éviter l'affreuse forme de gazomètre qu'affectent tous les panoramas. Pour cela, ils ont entouré leur série de tableaux d'une construction moyen âge représentant la tour de Jeanne d'Arc à Rouen, la maison de Domrémy, etc., etc.... Au centre, se uvent les tro huit grandes toiles panoramiques où



Le dôme central.

M. Pierre Carrier-Belleuse a peint avec une incroyable maestria les épisodes de la vie de la Vierge martyre, depuis l'audition des Voix jusqu'au bûcher. Dans les galeries environnantes, sont rassemblées toutes les reliques qu'on a pu retrouver de la grande héroïne française.

M. le Président de la République a bien voulu se faire représenter à l'inauguration de cette œuvre nationale.



Le paquebot Cook.

Comme pendant, pour ne pas quitter la France, on peut passer quelques heures à la Nouvelle Bastille, dont tout un hiver n'a pas épuisé le succès et où de nouvelles attractions ont été amassées par M. E. Perrusson, dont nous avons admiré les chalets au cours de notre première promenade.

A deux pas de la Nouvelle Bastille, nous pourrons repartir dans l'inconnu, en allant voir le panorama de cette admirable baie de Rio de Janeiro, dont Jean de Léry s'écriait en 1557 : « Toutes les fois que l'image de ce nouveau monde que Dieu m'a fait voir se présente devant mes yeux, incontinent cette exclamation du prophète me vient en mémoire : « *O seigneur Dieu, que tes œuvres divers sont merveilleux!* »

Ce panorama, imaginé et mis en œuvre par un artiste brésilien, M. Victor Moirelles, de Lima, a été peint en quatorze mois par un artiste belge, M. H. Langerock. Inauguré à Bruxelles, en présence de la famille royale, il a été transporté à Paris en novembre 1888.

⁂

Nous pourrons enfin, surtout si nous avons des enfants avec nous, les conduire au *Pays des Fées*, dont le succès depuis le premier jour est formidable. Jamais autant d'attractions n'ont été réunies. Les trois théâtres ne desemplissent pas. Car le *Pays des Fées* a trois theâtres distincts. D'abord le théâtre de Perrault où l'on joue le *Chat Botté* et le *Chaperon rouge*, et la jeune artiste de dix ans qui tient les principaux rôles continue à être choyée par le public émerveillé de ce précoce talent. Pendant que les contes de Perrault se déroulent sur la scène principale, au théâtre fantasmagorique le professeur Antonin poursuit ses exercices de prestidigitation et de physique. Bien amusantes aussi les pantomimes jouées par la troupe enfantine. Plus loin, sur le théâtre excentrique, voici les enfants Sellis, charmants sur leurs vélocipèdes; puis des singes, des oiseaux, des perroquets et des chiens anglais : ces derniers vraiment extraordinaires. Tout à côté, le mécanicien Voisin vous montre ses pièces enchantées, chefs-d'œuvre de précision. Tel est le programme de la journée que chacun peut s'offrir pour un franc : c'est-à-dire pour rien. Les suppléments réclames dans le *Pays des Fées* ne sont perçus qu'aux Montagnes Russes, à la caverne d'Ali-Baba, au castel de Barbe-Bleue et dans l'intérieur de l'Éléphant.

Les attractions ne manquent pas, comme vous le voyez. Même si vous ne voulez pas rester le soir à l'Exposition, vous pouvez traverser la Seine et finir votre journée aux Champs-Élysées, la plus magique promenade du monde, où le Cirque d'été vous offrira une de ces représentations dont M. Franconi, le digne descendant du fondateur des spectacles équestres en France, possède le secret. Les soirées du Cirque d'été sont très suivies et les vendredis surtout réunissent tout le high-life parisien.

A un prochain article, une nouvelle promenade que nous tâcherons de faire attrayante et où nous passerons en revue tout ce que l'Exposition nous aura offert de nouveau.

Georges Grison.

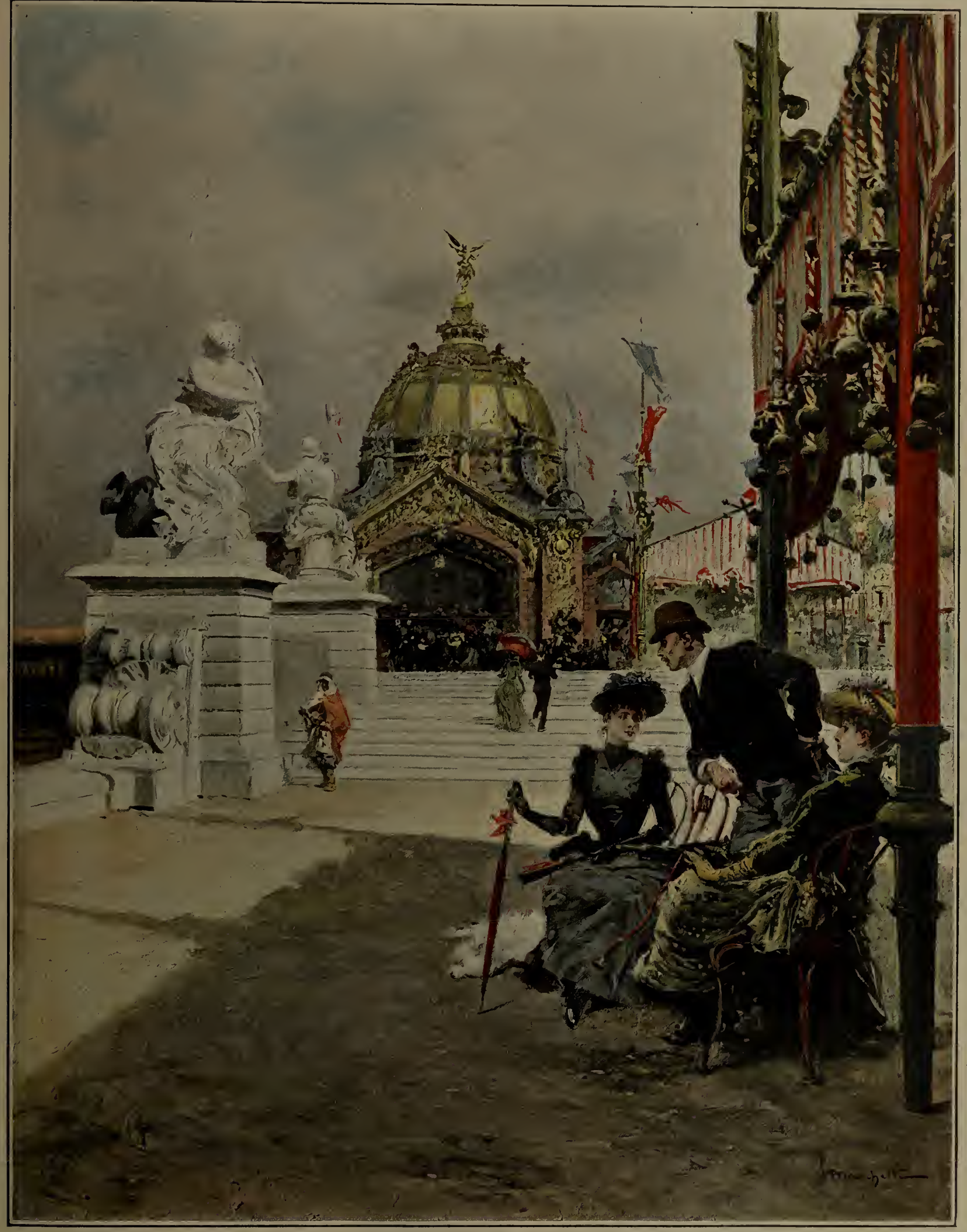




Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

STATUES DE L'ENTRÉE MONUMENTALE DE LA CÉRAMIQUE ET DE LA MOSAIQUE

Exécutées en faïence, grand feu, par la maison G. Mortreux.



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

L'APRÈS-MIDI A L'EXPOSITION



CHRONIQUE

Monsieur, Madame et Mademoiselle au Champ de Mars

MADAME DE CHARVY A SA MÈRE

Toute une journée à l'Exposition, mon Dieu oui, mère chérie. Tu ne reviendras pas de cette équipée, toi qui t'es refugiée à la campagne huit jours avant l'inauguration du Champ de Mars, fidèle à ton serment de ne plus remettre les pieds à une exposition depuis 1867, la radieuse étape de tes riants souvenirs de jeunesse Mais, que veux-tu? c'est moi qui suis jeune à mon tour et j'ai charge de plus jeune encore que moi : ma sœur Gabrielle que tu as confiée à ma garde. Ajoute que mon cher mari n'est pas homme à contrarier mes volontés, lui qui se déclare, avec une mélancolie d'ailleurs très résignée, le premier valet de pied de sa femme. Et voilà pourquoi, hier matin à onze heures, Gontran, Gabrielle et moi, nous descendions de victoria devant la porte de l'avenue Rapp.

La partie n'avait pas été organisée sans quelque tiraillement. Figure-toi que l'avant-veille, chez les d'Outrey, on nous avait solennellement affirmé que dorénavant il y aurait à l'Exposition un « jour ». Un jour, tu sais ce que je veux dire. Avec la manie qu'on a maintenant dans la société de s'isoler entre soi, quatre ou cinq oracles des salons avaient décrété qu'on laisserait au commun des martyrs visiteurs de l'Exposition les six jours de la semaine, mais que le septième on se retrouverait entre gens comme il faut. C'est le lundi qu'on avait choisi pour ce triage mondain et c'est justement le lundi que je me trouvais chez les d'Outrey. Tout le monde était allé dans la journée à l'Exposition et je parie qu'on nous trouvait *in petto* un peu « tonpins » d'avoir annoncé notre partie pour le mercredi.

Mais Gontran a tenu bon. Il a pesté avec vigueur contre l'introduction du « jour » à l'Exposition. Bon pour l'Opéra, le Théâtre Français, voire même l'Eden ou le cirque des Champs-Élysées, mais le gros du public criera contre nous si nous affichons l'intention d'éviter encore son contact au Champ de Mars ou à l'Esplanade des Invalides. Il veut en avoir pour ses soixante centimes de ticket, ce bon public, et il paraît que la contemplation de Parisiennes élégantes rentre dans le programme des exhibitions qu'il s'est mises sur la planche. Et puis Gontran a ajouté qu'on se plaint déjà de voir certains exposants fermer leurs vitrines le dimanche de crainte de dégâts. Ce sera joli si la création d'un « jour » leur fait prendre un parti encore plus tranché : celui de ne montrer que ce jour-là et de mettre sous clef le reste du temps les produits destinés aux gens « select » comme on dit maintenant. Autant vaut alors fermer tout de suite l'Exposition.

Gontran bien entendu n'a converti personne à ses idées chez les d'Outrey, mais il m'a ancrée dans la mienne ce qui était l'essentiel, et nous avons bravement choisi le mercredi sans hésiter. A cette époque-ci de l'année, après tant de départs d'amis, ce n'est pas une affaire d'Etat d'organiser une partie. On n'a plus à faire tort à une bonne demi-douzaine d'engagements déjà pris.

Gabrielle t'écrira sa toilette de ce jour-là. Je me fie à elle pour cela. Sa modestie seulement l'empêchera de dire qu'elle était gentille à croquer. Moi, de mon côté, entre nous, je n'étais pas mal non plus. J'avais ma robe en petit drap gris léger rayé blanc que je t'ai montrée après déjeuner le jour de ton départ. Tu te rappelles, celle qui a un corsage-veste s'ouvrant sur un gilet de piqué blanc. Avec cela un petit chapeau rond en paille noire à grands bords que ma modiste m'avait apporté la veille. Il est très gentil, avec sa garniture de chèvrefeuilles, la fleur à la mode en ce moment.

C'est une heure excellente que l'avant-déjeuner pour visiter l'Exposition et je m'applaudis fort de l'avoir choisie. A la bonne heure! le matin, pas de bousculade. Nous avons pu circuler à l'aise non seulement dans les galeries mais dans quelques salles de l'exposition de peinture, si bondée de monde dans l'après-midi.

La vue d'une nature morte de Philippe Rousseau nous ayant rappelés aux agréables exigences de l'estomac, nous nous sommes laissé guider par Gontran vers le restaurant de son choix. Il est très fine bouche, comme tu sais, mon cher mari, et il n'y en a pas un comme lui pour commander un menu savant dans les grands cabarets de Paris. A l'Exposition il n'est pas embarrassé davantage, car il y a fait un stage intelligent. Après y avoir tâté de toutes les cuisines, et avoir même eu le courage de tremper ses lèvres dans un bol de lait aigre roumain, il en est revenu tout simplement à la cuisine française. C'est pour avoir méconnu notre supériorité que tant de gens se plaignent des repas pris à l'Exposition. Du reste, comme le dit Gontran, ces sortes de doléances sont généralement le fait des personnes qui mangent très mal chez elles. Tel est le cas, par analogie, neuf fois sur dix, des membres de tels ou tels cercles toujours disposés à maugréer contre les dîners qu'on y sert.

Après le déjeuner, Gontran a allumé une cigarette égyptienne, un souvenir d'une récente tournée à la rue du Caire, et nous avons stationné quelque temps au bord du grand bassin, en bas des marches, écoutant la musique. Ce soir nous y reviendrons pour voir les fontaines lumineuses. Pour le moment c'est charmant de se laisser bercer aux accents de cet orchestre en plein vent, au milieu du silence de la foule qui s'est sensiblement accrue pendant que nous déjeunions. Et vive la musique des régiments français! Gabrielle surtout n'a pas voulu s'en aller avant le dernier morceau. Si celle-là n'épouse pas un militaire, c'est que ta fille aînée n'est pas prophète.

Vers deux heures, tout en flânant, *chi va piano va sano*, nous nous sommes dirigés vers le Trocadéro. Nous avons même fait un fort zigzag une fois arrivés au pont, une belle pointe à droite et à gauche pour voir ce qu'on appelle un peu pompeusement l'histoire de l'habitation. Il y a là, à gauche, un amour de maison de campagne japonaise dont Gabrielle me fera plus tard une aquarelle et que je suis absolument décidée à garder pour modèle pour le jour où Gontran voudra posséder un joli pied-à-terre dans les environs de Paris, c'est-à-dire bientôt, puisque j'ai souhaité devant lui d'en avoir un. Très tentante également à ce point de vue la maison persane. Cela nous a amusés aussi, Gontran et moi, de nous promener dans la maison pompéienne qui nous a rappelé notre voyage de noces en Italie. Mais ce qui nous a offusqués tous les trois dans ces reconstitutions de l'architecture qui vous font vivre en pleine couleur locale exotique, c'est le prosaïsme de ces pancartes qu'on retrouve partout chez les Japonais comme chez les Persans, chez les Etrusques comme chez les sauvages habitants des cités lacustres et qui portent comme annonce : Bock à trente centimes. C'est à me faire exécrer la bière pour le reste de mes jours, quoique ce soit le breuvage à la mode depuis que la Faculté voit dans le vin rouge l'origine de toutes nos maladies petites ou grandes.



LE PAVILLON DES FORÊTS.

Cette promenade nous a un peu fatiguées, Gabrielle et moi, et pour aller voir l'exposition horticole nous nous asseyons lâchement chacune dans une petite voiture roulante. Gontran à pied nous suit ou nous précède selon que la foule le presse peu ou prou. Halte! nous sommes arrivés devant le pavillon des forêts et à côté voici les fleurs.

C'est un véritable éblouissement, toutes les variétés de roses connues, des champs de tulipes comme dans les environs d'Harem et surtout, surtout ces merveilleuses orchidées dont je raffole. Du coup me voilà convertie à l'idée d'avoir une serre dans la villa japonaise de tout à l'heure, celle que Gontran se payera comme pied-à-terre. Cela doit être bien amusant de faire pousser des orchidées. Et puis il paraît qu'on peut gagner beaucoup d'argent. On m'a cité des grands seigneurs anglais qui en vendent chaque année pour trente mille francs. Il est vrai que d'après Gontran chaque fleur leur coûte le double de ce qu'elle rapporte, mais ces grands seigneurs-là font les choses trop largement. Tu verras, moi!

Quatre heures. C'est le moment du retour. En avant les deux couvertes d'arabesques d'or et d'argent. Tu verras comme c'est joli. Et comprends notre joie. On a pu nous livrer tout de suite notre commande, tandis qu'à beaucoup d'autres sections, paraît-il, dès qu'on a fait choix de quelque chose, le marchand vous répond: « Tous mes regrets, madame, mais je ne pourrai vous faire porter cela qu'en octobre après l'Exposition. » Le règlement le veut ainsi. C'est heureux qu'il ait fléchi rue du Caire. Quand je dis que c'est heureux, je ne parle pas pour Gontran. Il est obligé de se faire le commissionnaire de nos deux paquets. C'est ce qu'il appelle tristement remporter ses vestes.

Heureusement pour lui la corvée n'est pas de longue durée. Toute cette vie en plein air nous a joliment creusés et d'un commun accord nous piquons droit vers un restaurant. Je sais bien que c'est très bourgeois de dîner à sept heures, mais tant pis. Ventre affamé n'a pas d'oreilles mondaines.

Dîner gentil, pas trop cher. Il vient tant de monde chez ces restaurateurs de l'Exposition qu'ils ont enfin la magnanimité d'abaisser leurs prix. Tu me diras que, s'ils ne les abaissaient pas, il ne viendrait plus personne et que leur grandeur d'âme n'est qu'un



MARCHETTI. — Les Fontaines Lumineuses.

petites voitures roulantes, que dis-je, les deux! Voici ce paresseux de Gontran qui se fait voiturer, lui aussi, et nous redescendons tous trois rapidement vers le Champ de Mars. En route un petit stoppage. Nous nous croisons avec Albéric de Lurcy, un des cotillonneurs de Gabrielle, qui nous offre galamment de rebrousser chemin pour nous mener rue du Caire d'où il vient. C'est la station obligatoire avant de dîner, le point central où l'on rencontre les amis et les connaissances. Si l'Exposition n'a pas encore son « jour », elle a son heure. C'est bien suffisant.

Ici littéralement on s'écrase devant toutes les curiosités architecturales ou autres, devant les boutiques, les minarets, les mosquées. On voit des milliers de regards levés dans la direction des moucharabiés pour redescendre ensuite vers les rez-de-chaussée encombrés de faïences, de boiseries, d'étoffes et de tout ce qui se vend sous ces jolies arcades, sous ces gracieuses colonnades fidèlement reproduites de l'Orient.

Tu comprends que notre premier soin, après avoir fait « shopping » le long de tout cela, a été de monter sur les ânes blancs du Caire. C'est bien plus amusant que les voitures roulantes et je regrette de n'avoir pas pris ce moyen de locomotion pour aller au Trocadéro. C'est à âne que Gabrielle et moi nous avons fait notre première acquisition à l'Exposition sous forme de deux vestes

calcul de marchand de soupe. N'importe! Je suis ainsi faite que j'aime mieux croire à la grandeur d'âme, même derrière un comptoir de restaurant.

Après dîner — tu vas voir comme nous avons bien fait de dîner à sept heures — nous avons pu nous asseoir sur les premières chaises placées devant le bassin en face des fontaines lumineuses. Ah! mère chérie, quel spectacle! Ces gerbes bleues, roses, oranges, argentées, ont l'air d'un véritable feu d'artifice d'eau. Et comme c'est gentil de les voir changer de nuances toutes les minutes, et même toutes les secondes. C'était un ravissement. Derrière nous tout le monde battait des mains et nous avons fait comme tout le monde.

Et puis après... et puis après? mon Dieu, nous ne pouvions pas, n'est-ce pas? emmener Gabrielle voir cette affreuse danse du ventre dont tu as entendu parler. C'est à peine si Gontran consentira à m'y conduire un de ces soirs. Aussi avant dix heures montions nous tous les trois dans notre victoria qui nous attendait devant la porte Rapp, emportant le plus agréable souvenir d'une journée passée tout entière à l'Exposition.

Pour copie conforme :

Gaston Jollivet.



JULIEN DUPRÉ. — La Récolte des foins.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Les catalogues de l'Exposition universelle font suivre le nom de Puvis de Chavannes des titres des compositions suivantes : *Pro patria ludus*, *Vision antique*, *Inspiration chrétienne*, le *Rhône et la Saône*, le *Bois sacré*, *Peintures décoratives pour l'escalier du palais des Beaux-Arts*, *Décoration du grand hémicycle de la Sorbonne*. Aussitôt qu'il a lu cette mention, le visiteur commence à parcourir les nombreuses salles consacrées à l'art français, cherchant au moins l'esquisse de l'une de ces merveilleuses toiles qui ont fait de Puvis de Chavannes le maître indiscuté de la peinture décorative française. Rien; il cherche encore, il aperçoit bien le portrait du grand artiste par un autre grand artiste, Bonnat, il le voit dans cette étonnante peinture tel qu'il est, tel qu'il marche dans la vie, mais où sont ces glorieuses pages et où le classement a-t-il bien pu les cacher? On trouve, il est vrai, aux Pastellistes un torse de femme d'un charme attractif, d'une beauté puissante, à la collection des dessins une magistrale sanguine représentant des ouvriers forgeant, mais par quoi Puvis de Chavannes sera-t-il vraiment représenté à ce rendez-vous de chefs-d'œuvre de toutes écoles, de tous pays ?

Hélas! c'est là la regrettable et inévitable lacune de notre Exposition. Si les murs pouvaient parler et se déplacer! quel plaidoyer pour la consécration de la gloire du maître que les peintures murales de la Sorbonne, du Panthéon, des musées d'Amiens, de Lyon, de Lille, etc., etc., venant s'étaler devant les cent milliers d'amis de l'art accourus de tous les points du globe. Quels récits, quelles descriptions vaudront la vue de cette splendide composition destinée à la Sorbonne, par exemple et dont l'inauguration est encore lointaine; qui donnera idée de l'émotion de cette fresque, de ce poème peint, qui commande le recueillement en même temps que l'admiration?

Je n'ajouterai rien, je sais que l'administration française, le gouvernement français ne sont pas de ceux devant qui de si grands absents peuvent avoir tort, mais je regretterai toujours par orgueil pour mon pays de n'avoir pas pu voir descendre dans cette colossale arène un tel lutteur au milieu des lutteurs.

Si l'on n'était pas éclectique à l'Exposition universelle, où pourrait-on trouver jamais meilleure occasion de le devenir? Le grand art du décorateur ne me rend point insensible à celui du peintre de chevalet et, pour n'être pas touché de la même façon par la *Bénédiction*, la *Vaccination*, l'*Accident*, le *Pardon* de M. Daguan-Bouveret, je n'en suis pas moins ému; une émotion en vaut une autre et je répète que je ne comprends guère la distinction qu'on veut établir entre des œuvres en les qualifiant de grands ou petits chefs-d'œuvre. Tout chef-d'œuvre est chef-d'œuvre; il y a des genres, voilà tout. Le beau *portrait de M. Alphand* peint par M. Roll, le magnifique *Thomas d'Aquin* du grand artiste qui signe Jean-Paul Laurens, sont loin de me rendre insensible à ce bijou de M. Boutet de Monvel qu'il intitule *Bernard et Roger*, aux *Joueurs de*



JEAN-PAUL LAURENS. — Thomas d'Aquin.



ALFRED ROLL — Portrait de M. Alphand.

boules de François Flameng, à la *Délaissée* de M. Félix Lucas, aux *Faucheurs de luzerne* de M. Julien Dupré, comme à la *Première lutte* de M. Léon Dupré, dont on trouvera ci-joint de remarquables reproductions.

J'arrive à un maître, un véritable maître, dans un autre genre, à Édouard Detaille que la conscience, le sentiment de la perfection, le scrupule de la vérité, a mis depuis longtemps au premier rang de nos peintres militaires. On l'a beaucoup comparé à Meissonier parce qu'il en est l'élève. Je crois bien que la proportion de ses premiers tableaux a pu contribuer à de penser comme des hommes en allant au combat ou d'hommes qui ont l'air ahuri de la bête en en revenant, non Detaille n'a pas l'émotion et il faut l'en féliciter. Mais si c'est être émouvant que nous montrer un champ de bataille, par exemple, quand le combat s'est reporté au loin, d'y peindre des tués, des blessés, des chevaux, des caissons en lambeaux sous un ciel implacable de sérénité, couchés sur une herbe qui continue indifférente à pousser et à fleurir, oui, Detaille est émouvant, philosophe et poète aussi. C'est justement dans cette froideur apparente, cette impassibilité devant les horreurs que la civilisation



M. BOUTET DE MONVEL. — Bernard et Roger.

cette erreur, mais chacun des deux peintres a sa manière personnelle, son originalité propre. Il suffira de jeter un coup d'œil vers la magnifique Exposition de Detaille pour s'en convaincre.

Toutes ses qualités de peintre s'y trouvent réunies, que ce soit dans le *Rêve*, la *Revue*, les *Cosaques de l'Ataman* ou le *Bivouac des tirailleurs de la garde impériale*. Ce sont là des tableaux de maître et par la composition et par l'émotion qu'ils soulèvent. J'aborderai ici un point délicat. Bien que l'admirant, il est des critiques qui ont refusé « l'émotion » à Detaille. Le tout est de s'entendre sur le véritable sens du mot. Si l'émotion résulte d'une exagération théâtrale, d'yeux levés au ciel et mouillés de larmes pareilles aux gouttes d'eau que les aquarellistes infligent aux feuilles des roses, de gens qui grincent des dents, de personnages malingres, maladifs ou faisandés selon la formule, de chevaux qui ont l'air apporte dans la sereine nature, dans cette opposition voulue qu'est la grande valeur, la poésie propre à Detaille. Pas plus que Mérimée il ne « s'attendrit » ou mélodramise quand il faut peindre exactement l'enlèvement de la redoute; tout comme Mérimée il sait nous montrer des hommes bien vivants, soldats et chefs, chacun marchant avec son individualité et les placer après l'assaut sous ce fameux dais de fumée qui, lui aussi, a sa grandiose poésie.

Avant de terminer ce chapitre sur Detaille je dois signaler sa grande exposition d'aquarelles pour l'ouvrage si remarquable : *L'Armée française*; ses *Études et souvenirs de Russie*, le *Port de Bizerte* et la *Halte de la brigade Vincendon*, un *Souvenir de l'expédition de Tunisie*. J'aurais bien des choses à dire sur cette belle vie d'un artiste qui, dans notre incomparable Exposition, représente si brillamment un des côtés les plus intéressants de la peinture

française; mais il faut conclure et saluer dans le jeune maître, outre le tempérament de l'artiste, la consciencieuse exécution, le bon sens, l'esprit, ces trois belles choses si dénigrées aujourd'hui et qui seront toujours la gloire de notre art national.

Un des grands éléments du succès sans précédent qu'obtient notre Exposition universelle, c'est non seulement son extrême variété, mais surtout la profusion avec laquelle l'art a été pour ainsi dire jeté sur toutes choses.

Il est telle façade, telle décoration de coupole, qui renferment de véritables chefs-d'œuvre de sculpture, de peinture et d'ornementation; je parle non seulement des compositions dues à des maîtres décorateurs comme Lavastre, Rubé, à de grands statuaires comme Chapu, Barrias, etc., mais aussi à des artistes presque inconnus qui ont apporté toute l'énergie de leur talent au service d'une œuvre commune et impersonnelle. J'espère que tous ces dévouements ne resteront pas dans l'ombre qu'ils ont généreusement acceptée, et que l'administration saura récompenser jusqu'au moindre soldat qui aura combattu dans cette grande bataille de l'intelligence si glorieuse pour la France. Tout est à voir, à examiner dans la partie décorative de l'Exposition, et c'est bien à regret que je ne puis signaler toutes les beautés que j'y ai découvertes, beautés de conception dues à l'artiste, d'exécution aux industriels qui, eux aussi, ont bien mérité de l'art.

Préoccupé surtout de la question d'art à l'Exposition, je bornerai à la visite que je viens de signaler mes excursions hors la galerie qui lui est consacrée; je vais maintenant visiter le pavillon des Pastellistes et celui des Aquarellistes. Là, je le conduirai devant l'œuvre d'un jeune maître que le succès a déjà bien des fois signalé au public, devant les aquarelles de M. Julien Le Blant. La Bretagne, la fin du dix-huitième siècle et le commencement de celui-ci ont, on le sait, ses préférences; c'est là qu'il va surtout chercher ses sujets et ses meilleures inspirations; ses scènes paysannes ou militaires, ses combats entre bleus et blancs, ses émigrés, ses conspirateurs sont déjà célèbres; qu'on juge maintenant de la souplesse, du charme et de l'ingéniosité de son talent en admirant : le *Sorcier*, le *Gué*, le *Duel*, l'*Arrestation*, l'*Escalade*, le *Pillage*, les *Réfractaires*, etc., autant de pages d'histoire ou de mémoires. Pour bien connaître le talent de M. Le Blant il faut s'arrêter aussi devant ses beaux dessins faits pour illustrer : les *Cahiers du capitaine Coignet*, *Grandeur et servitude militaire*, le *Chevalier Destouches*, et surtout devant les très belles compositions destinées à illustrer aussi les *Chouans* de Balzac. Pour ceux qui ont parcouru la Bretagne, la partie qu'on appelle le Bocage, le charme sera encore plus grand, car ils retrouveront là des points de vue, un détour de rue de village, un clocher, une cavée solitaire déjà admirée, mais que l'imagination de l'artiste a peuplée des personnages si vivants de Balzac. On peut, sans crainte de s'engager, prédire un beau succès au livre qui paraîtra avec de telles illustrations. Je n'ai pas tout dit sur M. Le Blant; après la visite aux Aquarellistes, il est nécessaire d'aller à l'expo-



FÉLIX LUCAS. — La Délaissée.



FRANÇOIS FLAMENG. — Les Joueurs de Boules.

sition centennale pour voir que l'auteur de ces charmantes compositions est un peintre de premier ordre quand il nous donne des tableaux comme le *Bataillon carré*, l'*Exécution de Charette* et le *Dîner de l'équipage*.

Revenu aux aquarellistes j'ai cherché longtemps un de nos peintres les plus spirituels et les plus aimés : Eugène Lambert, l'homme qui a le mieux compris le chat et le chien. L'auteur de l'*Envoi*, de l'*Installation provisoire*, du *Premier os*, du *Dévidoir*, celui qui a prodigué tant de talent et d'esprit dans son beau livre : Chiens et Chats, n'a exposé en tout qu'un petit tableau ; il est vrai que c'est un véritable bijou, mais vraiment ce n'est pas assez pour ses admirateurs de tous les pays.

Quant à Mme Madeleine Lemaire, elle a mis toutes voiles dehors, et il faut la remercier des jonchées de fleurs, des compositions pleines de charme et de jeunesse dont elle a paré cette exposition de si grand intérêt. Le dénombrement de ses tableaux serait trop long à faire ici. Je ne signalerai ni ses roses, ni ses œillets, ni ses pêches, ni ses raisins humides encore de la rosée du matin, mais j'insisterai sur une remarquable suite d'aquarelles destinées à illustrer *Flirt* le roman de M. Paul Hervieu.

Pour finir cette excursion chez les aquarellistes je citerai les remarquables études de Mme la baronne Nathaniel de Rothschild. Être femme et s'appeler Rothschild, en voilà plus qu'il ne faut pour que la vérité nous arrive difficilement. Peu de critiques osent dire d'une femme qu'elle a du talent si c'est une femme du monde ; on craint de paraître un flatteur quand il s'agit de celles qui y sont au premier rang. Ces timidités n'existent pas cependant pour la baronne Nathaniel qui est devenue une artiste militante, classée parmi nos meilleurs aquarellistes. Le sentiment, l'amour de la nature, une rare justesse d'œil pour saisir les plans et leurs colorations relatives, voilà les qualités maîtresses que je constate dans la *Maison de paysans aux Vaux-de-Cernay*, dans le *Port de Beaulieu*, la *Lagune*, la *Vue d'Amsterdam*, le *Ravin sur la corniche*, le *Quartier des pêcheurs*, le *Bateau de Malomocco*, etc. La baronne Nathaniel est née peintre, et la hardiesse de ses tableaux exposés le dit assez ; ce qui le dit mieux encore, c'est qu'elle sait trouver le temps de se consacrer à ses études au milieu des mille distractions, occupations, qui l'assiègent, et de celles que lui apportent ce que ses intimes appellent son ministère de la bienfaisance. Je m'arrête, n'ayant à m'occuper que de l'artiste, de ses belles œuvres, et non pas de ses bonnes œuvres.

PHILIPPE GILLE.



LÉON PERRAULT. — LA PREMIÈRE LUTTE.



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

UNE GRANDE DAME SOUS LOUIS XV



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

FEDORA



Le Pavillon du Ministère de la Guerre.

A TRAVERS L'EXPOSITION



Plus l'Exposition s'avance et plus on acquiert la conviction qu'il est, pour ainsi dire, impossible de la visiter méthodiquement. Je sais bien qu'il y a des gens qui ont entrepris ce tour de force et de patience et qui arriveront à l'accomplir. Ils ont commencé par le Trocadero, par exemple, et ne l'ont pas quitté qu'ils n'en aient scruté les moindres parties. Ils sont alors passés au Champ de Mars, ont pris la rue de l'Habitation humaine, maison par maison, le Palais des Arts Libéraux, classe par classe... Ils iront ainsi jusqu'à la fin de l'Exposition et auront, à leur avis, sur leurs contemporains le grand avantage *d'avoir tout vu*.

Eh bien! non, ces braves gens n'auront pas tout vu, pas plus que les autres. L'Exposition, en effet, véritable Protée, se métamorphose et se modifie à chaque instant. Au Trocadéro, pour ne citer que le point de départ, il y a tous les quinze jours de nouveaux concours horticoles, ce qui fait que les gens qui ont bien visité les jardins le mois dernier ne les reconnaîtraient plus aujourd'hui. A la rue du Caire, de nouveaux établissements se sont ouverts. Au Champ de Mars, les pavillons des Républiques américaines ont eté inaugurés les uns après les autres et il en est, comme celui de l'Uruguay, par exemple, où l'accès n'est possible que depuis une huitaine de jours. Notre visiteur méthodique aurait donc été forcé de laisser de côté ces pavillons dont quelques-uns sont de veritables petites merveilles et, pour que sa nomenclature fût complète, il lui faudrait abandonner son itinéraire et revenir à chaque instant sur ses pas.

Je n'entreprendrai donc point de vous faire un guide minutieux de l'Exposition. Il y en a assez, du reste, depuis le guide officiel qui a ce malheur, en dehors de son aridité administrative, d'être volumineux et peu transportable, jusqu'au joli petit guide bleu du *Figaro* dans lequel vous trouverez toutes les indications nécessaires pour une visite de longue haleine. Dans le premier fascicule du *Figaro-Exposition*, j'ai tracé d'ailleurs moi-même les grandes lignes d'une promenade qui, consciencieusement faite, demanderait au moins huit jours.

Me conformant à mon titre, j'aime mieux vous conduire *à travers l'Exposition*, voyant, selon que la fantaisie vous en prend, tantôt une chose, tantôt une autre.

Nous passerons, par exemple, notre journée aujourd'hui, si vous le voulez bien, à l'Esplanade des Invalides, où nous n'avons fait qu'une excursion beaucoup trop rapide la première fois.

Et comme tout le monde, venant de l'intérieur de Paris, entre par la porte du quai d'Orsay, à côté du chemin de fer Decauville,

nous ferons, nous, notre entrée par l'autre porte, celle qui est en face de l'Hôtel des Invalides.

Nous y trouverons, dès le début, à notre gauche, une exposition des plus intéressantes: celle de *la Société française de secours aux blessés militaires* des armées de terre et de mer.

Cette société, on le sait, a pour président le maréchal de Mac-Mahon. Parmi les membres on compte MM. le général Cambriels; le docteur Riant; le comte de Beaufort, secrétaire général; le comte A. de Rességuier; Albert Ellissen, l'intrépide organisateur de cette exposition; le baron Alphonse de Rothschild qui en est le trésorier; Tagnard; Paul Biollay; etc., etc.

Dans le comité des dames, Mme la maréchale de Mac-Mahon, la maréchale Canrobert, la maréchale Le Bœuf, la maréchale comtesse Niel, la maréchale comtesse Randon, la maréchale comtesse Regnauld de Saint-Jean-d'Angély; Mmes Andral, Antonin Bellargues, Auguste Cochin, Etcheverry, la baronne de Pagès, Péan, Riant, Vernes d'Arlandes, etc., etc.

C'est M. Albert Ellissen que le bureau de la Société avait chargé d'organiser, aux Invalides, l'exposition de secours aux blessés. Il a admirablement rempli sa tâche.

L'exposition se divise en trois parties :

1° Les voitures d'ambulances, brancards, appareils pour les chemins de fer, bateaux, péniches et appareils de prothèse, etc.;

2° Le train sanitaire composé de sept voitures;

3° L'infirmerie de gare, ou tente-baraque mobile.

En face des ambulances, le panorama de *Tout Paris*. C'est une exhibition payante que nous n'avons pas à apprécier.

Voici maintenant l'exposition d'Économie sociale; elle comprend une série d'expositions diverses d'application des lois de l'économie sociale dont les effets sont démontrés par des sociétés ou des collectivités. On y remarque la galerie générale d'exposition, le cercle ouvrier, les sociétés coopératives et de participation, des maisons ouvrières, des sociétés minières, un dispensaire et un restaurant populaire.

L'exposition d'hygiène, qui vient après, se compose d'un pavillon principal et d'annexes importantes dont une des principales est le pavillon de l'Assistance publique.

En face, à droite, le village de l'Archipel Indien, et la fameuse *pagode d'Angkor*, reproduite d'après ses proportions exactes avec des moulages pris en Indo-Chine sur le monument même par M. Fabre, architecte, qui est revenu de l'extrême Orient pour rapporter à l'Exposition le concours de ses lumières. Voir, du reste, notre gravure.

A côté de la pagode, le fameux et bruyant *Théâtre annamite* qui a produit un si bizarre effet sur les spectateurs le jour de l'inauguration.

Retournons à droite, nous apercevons le Palais du Ministère de la guerre, avec son entrée moyen âge.

J'ai déjà décrit ce petit château fort, entouré de douves, flanqué de tourelles, avec pont-levis, machicoulis et chemin de ronde. Le dessin que nous en donnons aujourd'hui complétera ma description.

Après avoir franchi le pont-levis, nous traverserons la cour remplie de canons et nous nous rendrons à l'Exposition proprement dite.

Le magnifique vestibule du pavillon a reçu comme décoration des bustes de maréchaux de France, notamment ceux de Pélissier, Maison, etc.

Dans la grande salle de droite réservée à l'artillerie, les canons énormes de tous modèles, les canons Hotchkiss, les projectiles de dimensions inconnues, les affûts colossaux, puis des modèles réduits de toutes les machines de guerre employées jusqu'à nos jours, avec charrois et projectiles; ces modèles sont rangés sur des tables de 1m,10 de hauteur, au-dessus desquelles se trouvent des peintures et des gravures représentant les uniformes des régiments, les hauts faits de l'artillerie française et les portraits de ses généraux célèbres.



PORTE LATÉRALE DU PAVILLON DE LA GUERRE.

Au premier étage, le visiteur se trouve en présence de deux cavaliers de la garde républicaine en grande tenue, sabre au poing, qui montent la faction en face de la porte. A leur gauche, un sergent-major de zouaves fume nonchalamment sa cigarette; un peu en arrière, causent trois pompiers dans leurs différentes tenues; un gendarme et un garde républicain à pied (tenue de ville) les écoutent; un télégraphiste, un soldat des chemins de fer regardent un officier de l'École de guerre, un saint-cyrien fait vis-à-vis à un polytechnicien qui, derrière lui, a un élève du Prytanée (La Flèche) portant des registres.

A la droite de ces derniers, un clairon de chasseurs à pied sonne devant une tente au pied de laquelle un sergent-major, installé devant une caisse à biscuits servant de table, examine des bons que le fourrier attend. Plus loin, le cuisinier met la viande dans la marmite; l'aide de cuisine tient quelques gamelles de la compagnie; les autres gisent à terre pêle-mêle avec les légumes que des hommes de corvée viennent éplucher. Plus loin encore, mais toujours sur le même plan, un général sur son cheval lit une dépêche qu'un officier de l'état-major lui a remise; cet officier attend les ordres. Puis un chasseur d'Afrique, sur sa monture arabe, cause avec un zouave et un turco; un spahi en fourrageur, prêt à s'élancer sur un adversaire, va d'abord se servir de son mousqueton; enfin un matelot fumant sa pipe s'entretient amicalement avec un soldat d'infanterie de marine.

Dans le fond, un canon — le premier d'une batterie — est entouré d'artilleurs; le sous-officier chef de pièce braque une longue-vue sur l'ennemi; un gendarme en tenue de corvée panse son cheval, des soldats couverts de poussière, le grand bidon à la main, reviennent au camp apporter l'eau nécessaire à la soupe et au café.

Que font là tous ces soldats? Jouent-ils une comédie? On le croirait au premier abord. Mais au bout d'un instant, leur immobilité persistante vous fait voir que vous n'avez en face de vous que des groupes de « figures de cire », merveilleusement arrangées et qui vous ont fait illusion.

Avec les cavaliers mélangés aux fantassins, cuirassiers, hussards, chasseurs, etc., c'est une simple collection de tous les uniformes actuels, mais qu'avec une admirable ingéniosité on a

rendue bien plus intéressante que si on l'avait classiquement étalée dans des vitrines.

Ces représentants de l'armée française actuelle sont les gardiens de l'Exposition rétrospective qui occupe les salles du premier étage.

La première, ornée de grandes tapisseries, offre une série de portraits de maréchaux de France provenant de Versailles. Le buste de Condé, celui de Napoléon Ier, la statue du même par Guillaume, un autre buste portant la mention suivante : « Général Bonaparte, membre de l'Institut, donné par le prince Napoléon à ses confrères de l'Institut », complètent la décoration de ce vestibule.

Un cartouche sur lequel on lit : « Aux anciennes armées françaises », indique quelle est la pensée qui a présidé à l'organisation de cette section du Ministère de la guerre. Là aussi se trouvent un portrait, des armes, des décorations et des objets ayant appartenu à Napoléon Ier et donnés par lui à son fidèle Bertrand.

La troisième salle est reservée aux collections des particuliers. Elle est aussi intéressante que les autres.

Comme complément de l'Exposition militaire nous aurons à voir le hangar de l'aérostation avec ses expériences de ballons dirigeables, le pavillon des poudres et salpêtres, le train sanitaire Decauville et la musique.

Sur le côté droit nous en sommes restés au théâtre annamite. Nous avons à voir :

Le *kampong* ou village javanais construit en *atape*, bois du pays, et habité par une soixantaine d'indigènes parmi lesquels quelques jeunes femmes — des danseuses, que certaines personnes s'obstinent à trouver jolies — affaire de goût.

La Cochinchine, avec ses pagodes, son théâtre annamite, son village, ses belles collections de faïences, de porcelaines, et ses intelligents, mais curieux indigènes.

Derrière le restaurant créole, la factorerie du Gabon, le pavillon de la Guadeloupe et de la Martinique, l'immense *Palais central des colonies* derrière lequel s'étalent, sous les vertes allées



Pavillon de l'Algérie.

C'est la ville de Châteaudun, héritière du général, qui en est propriétaire.

La première salle à droite contient le sabre de Kléber et celui de Marceau, plusieurs carabines, des armes ayant appartenu à Bonaparte, la canne du général Lecourbe, la cravache de Murat, un médaillon de Desaix, le portrait du maréchal Canrobert par Horace Vernet, les armes et le bâton du maréchal Maison, l'uniforme du maréchal Mortier, duc de Trévise, lorsqu'il fut frappé mortellement, le 28 juillet 1835, aux côtés du roi Louis-Philippe, lors de l'attentat Fieschi; l'habit de Hoche, le baudrier, la selle, les épaulettes; le manteau de cour de Lannes, duc de Montebello; l'exposition de tous les Ordres français; des portraits de Victor, duc de Bellune, de Ségur, de Poniatowski; les armes, le bâton, le sabre d'honneur de Macdonald, etc...

Dans la deuxième salle se trouvent les armes, les uniformes d'Oudinot, des cadeaux de Napoléon Ier aux généraux, des dessins de Charlet, d'Horace Vernet, l'exposition du Musée d'artillerie, les types de l'armée d'Afrique et de l'ancienne armée, les costumes de toute notre armée, etc.

de l'esplanade, les villages néo-calédoniens, le bazar agricole.

L'Annam et le Tonkin avec leur serre, leur restaurant et leurs produits variés : dieux, magots, jonques, pagodes, etc.

La pagode de Villenour, le pavillon hindou, la tour de Saldé, les produits de Madagascar et le village sénégalais.

Le palais et le riche bazar de la Tunisie.

La splendide exposition de notre colonie algérienne.

Je ne puis vous décrire tout cela en détail. Nous n'en finirions pas et nous avons ailleurs à aller. Je me contenterai de vous renvoyer aux gravures données aujourd'hui par le *Figaro-Exposition*, me réservant de revenir sur ces merveilles.

J'ai besoin, en effet, de vous ramener au Champ de Mars pour vous montrer deux ou trois autres points qui méritent d'être examinés d'une façon toute particulière.

Laissez-moi d'abord vous conduire au Pavillon du Gaz, inauguré le 31 mai dernier.

On sait quelle immense importance a conquise cette industrie du gaz, depuis la découverte de Philippe Lebon en 1799. Elle représente aujourd'hui, rien qu'en France, plus d'un milliard en

capitaux utilisés pour la construction de mille usines qui emploient vingt-cinq à trente mille ouvriers.

Une industrie aussi importante ne pouvait manquer de prendre une large place dans l'Exposition universelle de 1889.

Le Pavillon n'est pas l'œuvre d'une Compagnie isolée, exceptionnellement riche; il représente toutes celles qui, en apportant leur obole à l'œuvre commune, ont voulu affirmer la solidité de l'industrie. Ce qui caractérise l'exposition collective de l'industrie du gaz de 1889, c'est la suppression complète de tous les moyens de production et de distribution du gaz. On a pensé et avec raison que le public doit surtout s'intéresser aux questions qui le touchent de plus près, c'est-à-dire au mode d'emploi.

C'est dans cet ordre d'idées qu'a été conçu l'ensemble de l'Exposition du gaz dans ce Pavillon spécial.

Le Pavillon, construit dans le style architectural de la Renaissance, représente dans son ensemble une habitation susceptible de recevoir toutes les applications du confortable moderne.

Le sous-sol. — Quelques moteurs de différents systèmes représentent cette application du gaz que Lebon avait entrevue, que Hugon, Lenoir, Otto ont introduite dans la pratique sous la forme d'une force motrice précieuse pour toutes les industries.

Les machines exposées sont de différents systèmes : Forest, Salomon Tanting, Lenoir, Otto, Ravel, Roger Benz; toutes sont disposées de façon à pouvoir être essayées au frein et au compteur. Quelques-unes peuvent mettre en mouvement soit une pompe qui assure le service d'eau du Pavillon, soit une machine dynamo Edison qui est utilisée pour l'éclairage du petit salon.

A côté des machines on trouve une rotonde dans laquelle sont réunis les spécimens de tous les appareils de chauffage et d'éclairage par le gaz.

Tous ces appareils sont installés de la façon la plus instructive pour le public. A côté des becs de gaz on trouve des renseignements sur la dépense, sur le pouvoir éclairant de chacun d'eux; à côté des appareils de chauffage on trouve des appareils de précision, régulateurs, compteurs, calorimètres, qui permettent de vérifier leurs dépenses, de juger leur valeur relative.

On remarque dans cette rotonde quelques appareils spéciaux pour le chauffage des bains, pour le repassage du linge, pour le grillage des tissus, et l'on peut ainsi se rendre compte de tous les services que le gaz peut rendre lorsqu'il est bien employé.

Une cuisine luxueusement installée avec tout son matériel est munie d'un grand fourneau entièrement au gaz (système Fletcheo) et d'un autre fourneau mixte permettant de faire la cuisine à volonté, soit au coke, soit au gaz (système de la Cie Parisienne). L'éclairage de la cuisine est assuré par 4 becs (système Wenham), dits à récupération, munis de cheminées d'évacuation qui rejettent au dehors les produits de la combustion.

L'installation du sous-sol est complétée par un laboratoire de chimie appliquée aux essais et analyses de gaz et un laboratoire photométrique, permettant d'essayer la valeur relative des divers becs et des divers systèmes d'éclairage.

Ce sous-sol représente donc tout le côté technique de l'Exposition.

Le rez-de-chaussée. — Une fois sorti du laboratoire des machines, etc., l'aspect du pavillon change; le décor vient dominer; des tapis, des meubles, tentures, garnissent les différentes pièces, suivant leurs destinations. Les becs de gaz qui éclairent les différentes pièces ont dû être appropriés au style de chacune d'elles, mais partout on a cherché à réduire au minimum les becs brûlant à l'air libre, c'est-à-dire sans cheminées d'appel, et dans toutes les pièces les corniches creuses ont été utilisées pour assurer la ventilation.

Le grill-room qui est destiné à recevoir des consommateurs, les odeurs des mets, la fumée du tabac, a été l'objet d'une ventilation spéciale obtenue au moyen d'un sun-burner central et de 4 becs à récupération (système Siemens) avec cheminées d'appel.

Le fumoir a été éclairé d'une manière spéciale qui s'harmonise avec le style oriental de la pièce, en employant les becs à incandescence par le gaz (système Auer).

La salle des fêtes est éclairée par un grand lustre, type de théâtre, dont les becs à verre ordinaires ont été remplacés par des becs à récupération (système Cromavtée-Sugg). — Ces becs ont l'avantage de réduire de plus de 50 pour 100 la dépense de gaz pour obtenir la même somme de lumière, et par suite de diminuer



Entrée du Kampong Javanais.

la chaleur produite. — La disposition spéciale de la salle des fêtes, surmontée d'un dôme en verre, qui est lui-même éclairé, rend la ventilation fort simple, le dôme en verre constituant une véritable cheminée d'appel qui enlève tous les produits de combustion et l'air reçu de la pièce.

L'exposition rétrospective, qui contient une remarquable collection de tous les spécimens d'ustensiles d'éclairage, a dû être éclairée avec une bonne ventilation, afin que les produits de combustion du gaz ne viennent pas altérer les précieux objets réunis par M. Dallemagne. — L'éclairage est assuré par 5 becs à récupération (système Wenham) placés au plafond, avec gaines de ventilation et cheminées d'appel.

1er *étage*. — Les mêmes dispositions générales ont été prises pour assurer dans toutes les pièces des éclairages rationnels.

Le salon Louis XVI, est éclairé au gaz, le petit salon Louis XV est éclairé par des lampes électriques à incandescence d'Edison. C'est une des machines à gaz du sous-sol qui fournit cette lampe électrique, et c'est sous cette forme seule que l'éclairage électrique peut être appliqué dans les hôtels et appartements de grand luxe.

M. Léon Say, beaucoup d'ingénieurs de l'École centrale, d'artistes, d'industriels, etc., M. E. Pereire, président-directeur de la Compagnie transatlantique ;

MM. Raoul Duval, président du conseil de la Compagnie parisienne du Gaz : Camus, directeur de la Compagnie parisienne : Guichard, Heine, administrateurs ; Troost, vice-président ; Hart ;

MM. Soubeyran, Porgès, comte Camondo, Stern, Griollet, administrateurs du chemin de fer du Nord.

Les honneurs de la soirée étaient faits par la gracieuse Mme Ellissen qui recevait ses invités, parmi lesquels nous avons remarqué un grand nombre de jolies femmes.

Voici ensuite l'Exposition roumaine.

La Roumanie ne participe pas d'une façon officielle à l'Exposition de Paris ; mais les Chambres roumaines n'en ont pas moins voté, comme encouragement aux exposants, une somme de 200 000 francs, auxquels sont venus se joindre 80 000 francs obtenus par des souscriptions publiques et 220 000 francs, produit d'une loterie dite : *Loterie de l'Exposition de Paris*.

La Roumanie occupe 1126 mètres carrés. La commission au-



Le Palais des Colonies.

La salle à manger est éclairée par un plafond lumineux formé par 8 becs à récupération, incrustés dans une armature en tôle découpée, dont les jours forment ventilateurs et dégagent au dehors l'air venu de la pièce et les produits de combustion. L'éclairage ainsi placé en hauteur laisse la table parfaitement dégagée et la distance de l'éclairage évite toute chaleur pour les convives.

La salle de billard est éclairée par un système spécial de corniche lumineuse, qui sert en même temps à la ventilation de la pièce.

Dans les cabinets de toilette, office, salle de bains, d'hydrothérapie, etc., on a réuni les appareils d'éclairage et de chauffage les plus nouveaux, de façon à faire voir combien le gaz répondait facilement à toutes les exigences du confortable le plus raffiné.

Ce pavillon, comme je l'ai dit plus haut, a été inauguré le 31 mai, en présence de MM. Tirard, président du conseil des Ministres, qui avait voulu donner, par sa présence chez M. Ellissen, un témoignage de sympathie et d'intérêt pour son œuvre, Dautresme, chef de cabinet du Ministre du Commerce, Lockroy, député, tout le haut personnel de l'Exposition, M. Georges Berger en tête ;

rait eu besoin d'un espace beaucoup plus grand, mais il a été impossible de le lui accorder. On ne croyait pas que la Roumanie, qui est avant tout un pays agricole, réussirait à faire un aussi grand nombre d'envois. Il est vrai qu'on ne savait pas que la commission essayerait surtout de faire une exposition ethnographique ou pittoresque.

La façade de la section rappelle en tout l'architecture et les arts décoratifs du pays. On a tenu à donner le même caractère à l'intérieur de la section : la façade, les portes, les pavillons latéraux, les vitrines mêmes sont copiés sur des motifs empruntés aux églises de la Roumanie. La plus grande de ces vitrines, celle du centre, est une reproduction du dôme de la fameuse cathédrale d'Ardgesch.

Le comité roumain a eu aussi l'idée de faire construire, dans le prolongement de la rue du Caire, un chalet-restaurant qui est simplement une des merveilles de l'Exposition. C'est la reproduction exacte de la maison de campagne roumaine avec son pignon, sa tour et son toit saillant. Le tout a été bâti par M. Oscar André, d'après les données fournies par M. Alexandre



Le Restaurant Roumain.

La Brasserie de Maxeville-Nancy.

Ciureu. L'intérieur du chalet répond à l'extérieur; on y entend des tziganes roumains qu'il est bon de ne pas confondre avec leurs confrères hongrois, car ils sont encore naturels, tandis que les voyages ont quelque peu gâté les tziganes hongrois. On y est servi par de vraies Roumaines, fort jolies sous leurs costumes pittoresques. La nourriture servie dans ce chalet est naturellement roumaine. Aussi y mange-t-on beaucoup de mets exotiques, entre autres le potage aigrelet au *borsch*, qui est aussi le plat favori des Russes, puis le *fleica* ou beefsteak roumain, *les frigarins* ou filets de bœuf en brochette grillés, etc. Comme boissons, il y a la *tznica* qui est de l'eau-de-vie de prunes et un vin qui rappelle fort le muscat et qui se nomme du *Tarnavasa*. Les amateurs d'exotisme culinaire doivent donc aller au chalet roumain; ils y trouveront amplement de quoi satisfaire leur curiosité, et ils y passeront des moments fort agréables.

Dans le bâtiment même du Palais des Arts Libéraux, c'est-à-dire à droite des fontaines lumineuses, en venant de la Tour Eiffel, se trouve un restaurant qui, indépendamment de son luxe et des bonnes conditions de son installation, se recommande par une circonstance particulière : *c'est une brasserie française*.

Je ne veux point ici faire de chauvinisme, quoique l'orgueil excité par notre admirable Exposition m'en donnerait bien le droit. Mais je ne puis m'empêcher d'applaudir à toute tentative de lutte de l'excellente bière française contre la lourde et malsaine bière allemande que la mode et la bêtise veulent nous imposer.

La brasserie de Maxeville a entrepris cette lutte et elle la soutient victorieusement.

Fondée en 1869 par M. Galland, ingénieur civil, sous le titre de *Brasserie viennoise* (titre pris à cause de la vogue des bières autrichiennes à l'Exposition 1867), elle fut écrasée par l'invasion des bières allemandes. La Société Galland et Cie ayant liquidé la brasserie fut reprise par une Société anonyme sous le nom de *Grande Brasserie de l'Est*.



La Taillerie de Diamants.

Depuis lors le succès a toujours été en croissant. La nouvelle Société, mettant en pratique deux principes : *acheter les meilleures matières premières et suivre pas à pas le progrès pour l'outillage*, est arrivée à tenir un des premiers rangs parmi les brasseries françaises.

La Grande Brasserie de l'Est est installée aujourd'hui pour pouvoir, dans les meilleures conditions possibles, produire cent mille hectolitres de bière par an. Ce chiffre pourrait, sans grands frais d'installation nouveaux, être dépassé de beaucoup.

La Grande Brasserie de l'Est occupe, sur le territoire de la commune de Maxeville, une superficie d'environ 3 hectares et demi; elle est située à deux pas de la ville de Nancy, traversée par la ligne de chemin de fer de Paris à Nancy, et séparée du port de Saint-Sébastien du canal de la Marne au Rhin, par la route nationale de Nancy à Metz.

La brasserie est en outre reliée au chemin de fer par un raccordement, ce qui lui permet de recevoir les matières premières et d'expédier ses produits dans les meilleures conditions.

Elle produit elle-même les deux tiers du malt qu'elle emploie. Ses caves sont installées pour contenir 26.000 hectolitres de bière fabriquée, et sont maintenues toute l'année à une température invariable de un degré Reaumur au-dessus de zéro, grâce à de puissantes machines frigorifiques. Ces machines seraient susceptibles de produire 48 000 kilogrammes de glace par jour, si elles n'étaient employées que dans ce but; mais on a préféré un système plus pratique, plus rationnel, celui de refroidir les caves au moyen d'un liquide incongelable ramené à 15° au-dessous de zéro, et qui circule dans des tuyaux placés en serpentin au plafond des caves. De cette façon, la température des caves se règle au moyen d'un robinet qui active ou ralentit la circulation du liquide incongelable.

De même le refroidissement des moûts et de la bière en fermentation se fait par une circulation d'eau douce à zéro degré, dans des serpentins; on évite ainsi les brusques variations de température, inévitables lorsque le brasseur refroidit ses fermentations en employant la glace même.

Les caves à fermentation de Maxéville, maintenues à une température constante de 4 degrés au-dessus de zéro sont installées pour contenir de 7 à 8000 hectolitres de bière en fermentation.

L'établissement est alimenté d'eau par deux pompes à vapeur très puissantes et par une concession d'eau de Moselle consentie par la ville de Nancy. Il emploie environ 130 ouvriers et dispose, pour l'expédition de ses produits, d'un matériel d'environ trente-deux mille fûts d'expédition de toutes contenances.

Des wagons-glacières, dont on peut examiner deux types à l'Exposition des bières françaises, servent à l'expédition des bières pour les grands trajets.

Enfin la brasserie fabrique elle-même son gaz, et dispose d'un total de 210 chevaux-vapeur, produits par cinq machines.

Grâce à sa puissante installation, la Brasserie de l'Est peut rivaliser avec les maisons les plus renommées des autres pays. Elle fabrique toute sorte de bières, et notamment les bières dites Bock, les bières de Grande-Conserve, les bières brunes, dites genre Munich. Ces bières ont été soumises à l'analyse du Laboratoire municipal et le public, qui est chaque jour à même de les apprécier, peut leur rendre justice.

La Grande Brasserie de l'Est a tenu à prouver que la qualité des bières ne dépend ni de la localité où elles sont fabriquées, ni du procédé spécial de fabrication, mais au bon choix des matières employées et aux soins qu'on donne à la manipulation.

On peut, *n'importe où*, faire les bières d'Allemagne. Il n'est donc pas besoin d'aller les demander outre-Rhin.

En démontrant cela, la Grande Brasserie de l'Est a fait, en même temps qu'une bonne besogne de commerçant, une bonne œuvre française.

La Verrerie de Saint-Denis a été fondée en 1859, 80, avenue de Paris. C'était une usine de moyenne importance, comme il en



La Pagode Indienne.



Le Pavillon de la Compagnie du Gaz.

existe plusieurs aux environs de Paris. Elle occupait de soixante-dix à quatre-vingts ouvriers et faisait les travaux ordinaires du commerce.

Cela dura ainsi pendant quelques années. Cinq directeurs se succédèrent sans faire faire à l'usine de progrès appréciables. Enfin, au commencement de 1866, M. Legras, entré comme simple employé deux ans auparavant, en prit la direction.

A partir de ce moment, la fabrication devint plus active et l'usine commença le mouvement du progrès qu'elle n'a cessé d'avoir jusqu'à ce jour. En 1871, une nouvelle usine fut construite en face de l'ancienne, allant du numéro 85 au numéro 97 de l'avenue de Paris, et occupant un rectangle régulier de six mille mètres carrés. L'ancienne usine sert maintenant de dépendances et c'est là qu'ont été installés les poteries et les divers services d'expédition pour la province et l'étranger.

Actuellement cette usine est la plus importante des verreries et cristalleries de Paris et des environs. Son personnel moyen dépasse, depuis longtemps, six cents personnes. Le chiffre réel, en ce moment, est de six cent cinquante employés et ouvriers, parmi lesquels il en est beaucoup qui ont de dix à vingt-cinq années de présence à l'usine, et qui prouvent par le zèle qu'ils mettent à travailler à sa prospérité combien leur chef est estimé par eux.

En 1880, M. Legras a fait construire des cités ouvrières à proximité des usines. Les logements d'ouvriers sont grands, convenables pour les familles et la location en est un tiers moins cher que le prix payé dans les maisons particulières. L'organisation se complète par une école spéciale pour les enfants, une Société de secours mutuels et une Société musicale.

La fabrication courante est la verrerie pour physique, chimie, pharmacie, électricité, distillation, etc. Puis pour les cafés, restaurants et hôtels. C'est par centaines de mille que les objets de ce genre se fabriquent et s'expédient non seulement dans tout Paris, mais aussi dans la France entière.



MAISON CHINOISE.

A côté de cela, la Verrerie de Saint-Denis a entrepris pour la fabrication artistique une lutte avec les verreries étrangères dont nous étions restés, jusqu'à ces derniers temps, les tributaires. Ses articles de fantaisie, en couleurs variées, avec ou sans décors, peuvent, par leur bas prix et leur bonne fabrication, figurer avec avantage à côté des produits similaires allemands et de Bohême, auxquels on commence même à les préférer. C'est là qu'a été commencée la fabrication en grand de la verrerie de fantaisie et des services de table en verres de couleur, fabrication qui a pris, depuis cinq ans, une grande extension en France et qui arrive à remplacer chez nous le légendaire Baccarat. J'en parle savamment, car j'ai pu apprécier les travaux de M. Legras lorsque j'ai visité son usine, il y a un an, au moment de la grève des verriers — grève qui, entre parenthèses, le préoccupait fort peu, car il savait que son personnel l'aimait trop pour l'abandonner.

J'ai pu aussi comparer sa verrerie artistique avec celle des meilleures maisons étrangères dans les magasins du Grand Dépôt, en face du *Figaro*, et cette comparaison m'explique pourquoi les négociants et commissionnaires non seulement de Paris et de la province, mais aussi de l'étranger, viennent de préférence s'approvisionner dans ses usines.

A l'exposition de Barcelone, en 1888, les verreries et cristalleries de Saint-Denis ont remporté une médaille d'or et, au mois de décembre de la même année, M. Legras a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il expose cette année au Champ de Mars dans la classe XIX. Son installation, l'une des plus importantes de la classe, occupe une superficie de plus de cinquante mètres. Elle se compose d'un comptoir, d'une vitrine centrale et d'un salon de vingt-cinq mètres carrés, style ogival, meublé avec table, buffet et crédences imités des vieux meubles Louis XII du Musée de Cluny. Elle comprend des spécimens de chacune des fabrications de l'usine. D'abord une collection des diverses pièces en verre blanc à l'usage des pharmaciens, droguistes, chimistes et de tous les laboratoires ; des modèles variés à l'infini, des bouteilles et carafes de fantaisie fabriquées pour les distillateurs ; des services de table et verre de couleur, des vases porte fleurs, des cornets de formes et de nuances multiples ; comme pièce curieuse, attirant tous les regards, trois grands cornets de 2m,50 de hauteur, enfin des articles de haute fantaisie en verre Pompéi fumé, cachemire sur verrerie opaline et verrerie opaline flambée rouge de Chine, le tout décoré en relief d'or. Les deux derniers genres ont été créés spécialement à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889 et sont, comme le Pompéi, la propriété exclusive de la maison.

A côté des verreries et cristaux, on pourra remarquer un certain nombre de pierres brutes qui semblent des rubis et des saphirs sortant de la mine. Ce sont des rubis et des saphirs, en effet, mais artificiellement produits. Ils ont été faits par le neveu et collaborateur du directeur, M. Charles Legras, verrier chimiste de l'usine qui, continuant les travaux d'Ebelmen et de Frémy, a obtenu ces pierres précieuses par la cristallisation de l'alumine traitée par la voie sèche. Les essais exposés sont restés soixante jours dans un des fours de verrerie à une température de 1800 à 2000 degrés. A signaler aussi un joli essai de cristallisation de chrome imitant l'émeraude.

Je ne dois pas oublier un autre collaborateur de la maison, M. Léon Godrie, directeur des travaux d'art, qui s'est inspiré des formes anciennes et originales des céramistes japonais pour créer des vases, jardinières, cornets à fleurs, etc., imitation ancienne appropriée au goût moderne. C'est à l'association de son talent de décorateur, à la science de chimiste de M. Charles Legras que sont dues plusieurs des innovations qui figurent à l'Exposition et où se place, en premier lieu, le premier essai fait jusqu'à présent, pour la verrerie, de l'application des émaux sur paillon d'or et d'argent — une création qui ouvre une large voie pour l'avenir.

GEORGES GRISON.

Le gérant : ÉTIENNE BOUSSOD.



Chromotypogravure et Imprimerie Boussod, Valadon & Cie.

POTICHES, VASES ET JARDINIÈRE

En *Cachemire* et *Flambé* rouge de Chine sur *Verrerie opaline*.

EXPOSÉS DANS LA CLASSE 19 PAR MM. LEGRAS ET Cie.



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

LES DANSEUSES JAVANAISES

(LA TOILETTE)



LE TOUR DU MONDE

(EN ASIE ET EN AFRIQUE)



La danse du sabre

MADAME DE CHARVY A SA MÈRE.

Ce matin Gontran m'a dit à brûle-pourpoint :

« Mes blés s'annoncent à merveille dans le Poitou. Grâce à la bouillie bordelaise, l'invention la plus pratique qu'on ait encore trouvée pour détruire le phylloxera, je suis sûr de vendre très bien cet automne tout le raisin de tes vignes du Médoc, celles que t'a laissées ton grand-père. De plus, nous ne nous sommes pas ruinés ce printemps en dîners et en réceptions. Conclusion, nous avons de l'argent devant nous. Tu as toujours eu l'idée de voyager. Le temps se maintient à peu près au beau, voyageons! »

Ma première idée a été de sauter, muette de joie, au cou de Gontran qui me faisait une proposition depuis longtemps caressée dans mes rêves. Cette agréable opération accomplie, mon mari n'avait pas eu le temps de dire ouf, que je reprenais l'usage de la parole pour lui crier :

« Parfait, bravo! ça me va. Mais où irons-nous?

— Où tu voudras.

— Alors... alors.... Voyons... bien loin n'est-ce pas? à l'étranger.... Je commence à connaître ma France sur le bout du doigt.

— A l'étranger, soit. »

Sur ce dernier mot, je me jetai une fois de plus au cou de Gontran. C'est si gentil à lui de me proposer un voyage et à l'étranger encore, lui pour qui c'est une affaire d'État d'aller voir mes vignes du Médoc, même quand elles ne sont plus phylloxérées!

Cette seconde effusion terminée, je me rassieds et alors nous passons en revue les pays où nous pourrions bien aller.

C'est Gontran qui commence :

« L'Angleterre, qu'en dis-tu?

— Oui.... c'est une idée.... Mais il faudrait peut-être mieux remettre cette partie-là à une autre année. Ce qu'il y a d'amusant

à Londres, c'est de faire « shopping » à Regent-street ou à Piccadilly et justement nous sommes allés visiter la section anglaise à l'Exposition, et nous y avons vu tout ce que nous pourrions trouver d'intéressant dans les magasins de Londres.

— La Suède, la Norvège alors?

— Merci. Lundi dernier, nous avons passé deux heures dans les chalets de ces pays-là. Ils m'ont défloré les contrées d'où ils viennent. Qu'irions-nous faire en Suède? Acheter des petits objets en filigrane? Je m'en suis payé hier dans ces chalets pour le même prix qu'à Stockholm, à ce que m'a juré une paysanne en costume dalécarlien, ce qui, entre parenthèses, me rend moins curieuse de visiter la Dalécarlie. Quant aux lacs de Norvège, justement le chalet norvégien baigne dans un étang. Donc avec un peu d'imagination et en grandissant les proportions, il me semble avoir déjà parcouru la Suède et la Norvège. Un vrai voyage ne m'apporterait pas assez de sensations nouvelles.

— Eh bien alors, ma chère amie, réfléchis. Avec tes idées, ce n'est pas non plus le cas d'aller en Espagne. Nous avons vu ensemble les gitanas du *Grand-Théâtre* au Champ de Mars et les divertissements espagnols du Cirque-d'Hiver.

— Tu as raison, rayons l'Espagne.

— Rayons aussi la Russie. Elle est visible à l'Exposition avec ses fourrures, ses malachites, ses porphyres, ses bijoux niellés.

— Et la Roumanie donc! Il ne doit plus y avoir de Lautars à Bucharest. Ils sont tous au pavillon, à l'entrée de la rue du Caire.

— Pendant que nous y sommes, si nous supprimions aussi la Hongrie et ses tsiganes.

— D'autant plus volontiers que je n'ai pas besoin d'aller voir des Hongrois à Pesth et à Szegedin. J'ai pu en contempler toute une armée, huit cent cinquante, à la jolie fête donnée en leur honneur le mois dernier au parc de Saint-Cloud.

— Il est certain que si l'un des principaux agréments du voyage est de voir les habitants du pays qu'on traverse, il est inutile de se déranger cette année. Ainsi les nègres, par exemple, quand on en a lorgné seulement une vingtaine, groupés ensemble autour d'une case, on n'a pas besoin d'aller attraper les fièvres dans l'Afrique centrale. Or, nous avons visité les enclos malgaches, pahoins....

— Pas plus tard que mardi dernier, j'ai traversé le Sénégal avant de monter dans mon petit pousse pousse annamite...

— Et alors, pour nous résumer, ma chère mignonne?.

— Et alors pour nous résumer, mon cher ami, mon opinion bien nette, c'est, qu'en fait de voyages, cette année....

— Nous prendrons le petit Decauville....

— Avec lequel, pour cinquante centimes, nous ferons le tour du monde. Voilà qui est dit.

— Tout à fait dit? sans regrets?

— Sans le moindre.

— Oui, mais à une condition alors! »

Et Gontran, venant s'asseoir auprès de moi, me fit entendre que, puisque nous ne voyagions pas, c'était bien le moins que l'argent destiné au déplacement fût laissé à ma pleine et entière disposition. J'ai la compréhension facile, et ce raisonnement m'étant sur-le-champ entré dans l'esprit, j'ai eu tout le temps devant moi pour arranger dans ma tête l'emploi de cet argent trouvé. Il passera jusqu'au dernier sou en emplettes que je vais faire à l'Exposition. Je dois bien cela aux peuples que je néglige d'aller voir chez eux. Mais, pour ces achats, fie-toi à moi. Je saurai attendre l'occasion, la seule, la bonne, le grand remballage d'octobre, où l'on obtiendra tout à moitié prix.

*
* *

Une demi-heure après ce beau colloque conjugal, nous flânions déjà à l'Esplanade des Invalides.

Il était encore de très bonne heure, dix heures à peine, et j'avais été prévenue qu'en arrivant de grand matin je pourrais surprendre les petites Javanaises dans leur déshabillé. La dernière fois que j'avais assisté le soir, au café du Kampong, à ces danses bizarres, je m'étais amusée à regarder le peinturlurage des petites bayadères dont les ébats ne me récréaient pas outre mesure, et ce peinturlurage m'intriguait. Leur maquillage me semblait en effet beaucoup plus compliqué que celui des actrices et même, je dois le dire, que celui de deux ou trois de mes amies que tu as déjà devinées. J'aurais donné quelque chose pour en surprendre le secret.

J'ai été servie à souhait ce matin. De vraies enfants de la nature que ces petites Javanaises! Chez nous, on se cache presque de sa femme de chambre elle-même, pour se faire la figure. Elles, c'est en plein jour, devant cinquante personnes, qu'elles



LES FONDEURS DE BALLES.

procèdent à ce petit travail. Alors je me demande où est l'artifice, et je me dis : « Qu'y trompe-t-on ici? »

Elles ne m'ont même pas regardée, ces petites folles, pendant tout le temps que, debout devant leurs cases ouvertes, elles arrangeaient leurs ingrédients. Quel arsenal, mon Dieu! Il y avait des boîtes vertes, bleues et jaunes, des pots grands et petits et des pinceaux, des pinceaux. On eût juré qu'elles allaient faire le portrait de Gontran.

C'est qu'aussi ces demoiselles travaillent dans le grand. Les actrices et les deux ou trois amies dont je te parle se bornent au badigeon de la figure. Mes Javanaises ont encore l'audace de se maquiller une grande partie du corps. Quand elles se sont passé

sur les cheveux de l'encre de Chine, qu'elles se sont étendu sur les joues et le front une autre couche d'encre et donné un peu « d'expression » par le prolongement, toujours à l'encre, de leurs sourcils, elles s'étalent du safran sur les bras et la poitrine, et il paraît qu'on trouve cela joli dans le pays. Après tout, elles ont peut-être raison. Les femmes annamites qui se peignent les dents en noir trouvent cela une beauté, à ce que m'assure Gontran, et elles disent que nous, les Européennes, avec nos dents blanches, nous ressemblons à de jeunes chiens.

N'importe, si Gontran s'imagine que je me passerai les épaules au safran, pour lui plaire, c'est qu'il est encore pétri d'illusions, mon cher mari! Du reste, je leur en veux à ces petites pécores. Au moment où nous partions, l'une d'elles ne s'est-elle pas avisée d'envoyer un baiser à Gontran? J'avais envie d'aller barbouiller le nez à cette effrontée avec son encre de Chine! Ce qui m'a retenue, c'est l'idée qu'un nez barbouillé à l'encre de Chine a des chances de passer pour joli dans ce pays-là!

Pendant que nous y étions, avant de quitter le Kampong, j'ai voulu visiter les autres cases et, très heureusement, nous avons trouvé pour guide un brave interprète hollandais qui a vécu vingt ans à Java et qui, au rebours de beaucoup d'interprètes connaît la langue qu'il traduit. Il sait même de plus le français, car c'est avec une grande clarté qu'il nous a donné des explications sur la vie et les mœurs des musiciens javanais. Ces artistes appartiennent à la plus basse classe de l'île et ils sont tout près d'être aussi mal payés à Batavia qu'un domestique. Les danseuses, elles-mêmes, les tiennent presque pour des parias. Drôle de pays tout de même, où un Rubinstein serait exposé à mourir de faim!

Au moment de sortir, nous passons devant l'atelier des fondeurs. Il paraît que ces gens-là sont d'une habileté surprenante. C'est possible, mais ils font tant de bruit que j'aime mieux croire que d'aller y voir de près.

En somme, mère chérie, voici mon opinion bien franche : je ne retournerai pas à Java.

***

Pour ne pas rester sur une impression au moins médiocre de mon premier voyage autour du monde, j'ai dit à Gontran : « Lâchons l'Asie et allons en Afrique. »

Cinq minutes après, nous étions arrivés. Je ne te décrirai pas le campement des Arabes, pour l'excellente raison qu'au moment où nous allions y entrer, un gardien nous a dit :

« Vous voulez voir les Arabes, Madame? Eh bien, vous avez de la chance, ils ne sont pas ici!... »

J'ai cru que cet employé voulait se moquer de nous, mais il reprit avec le plus grand sérieux.

« Tenez, retournez-vous, c'est leur fantasia qui passe. »

Et alors, nous avons eu pendant cinq minutes la plus charmante des visions. Sur la chaussée, dans un espace assez large pour permettre une petite évolution, sept ou huit Arabes en burnous caracolaient, lançaient leurs chevaux les uns sur les autres, tantôt debout, tantôt couchés sur l'encolure de leur bête, poussant des cris, tirant des coups de fusil. C'était superbe! Moi qui me bouche les oreilles quand j'entends un coup de pistolet au théâtre, je n'ai pas perdu un de ces pan! pan! A la bonne heure, vive l'Afrique!

Mon cri d'enthousiasme n'avait pas eu le temps de refroidir que Gontran me dit :

« Puisque l'Afrique a tes faveurs aujourd'hui, veux-tu rester ici? Nous irons voir la danse du sabre au café algérien.

— Va pour la danse du sabre! »

Dix minutes après, nous étions installés devant deux tasses de café minuscules avec un peu de boue au fond dans le café en question.

Je n'ai jamais appris l'escrime, mère chérie, tu le sais comme moi. Eh bien, ce que j'ai vu là m'a fait regretter de ne pas avoir pratiqué le fleuret, comme c'est la mode maintenant pour beaucoup de jeunes filles. Gontran, qui est une fine lame, s'amusait fort à voir cette Mauresque avec ce diable d'instrument tranchant dont les moulinets me faisaient à moi une peur bleue. Il n'y a pas à le nier cependant, toute cette voltige et les poses qu'elle amène sont d'un joli, d'un gracieux qui s'impose même aux profanes de l'escrime comme moi. Aussi je ne me suis pas privée de battre des mains comme tout le monde.

J'aurais encore bien des choses à te conter sur cette journée, mère chérie, et entre autres notre ascension à la troisième plate-forme de la Tour Eiffel. Mais que veux-tu? je serais obligée de finir sur une note mélancolique. De là haut en effet, Dieu sait ce que j'ai embrassé d'espace avec les yeux; mais, si reculé que soit l'horizon, la maison où tu habites est encore plus éloignée, et ma foi, en songeant à ta chère demeure que je n'ai pas aperçue de ma plate-forme, j'ai compris ce mot que j'ai lu quelque part d'un Marseillais descendant de la Tour Eiffel : « On ne voit pas Marseille d'ici et vous appelez cela une Tour! »

Pour copie conforme

Gaston Jollivet.

Les Musiciens Javanais.



JULES BRETON. — L'Appel du soir.

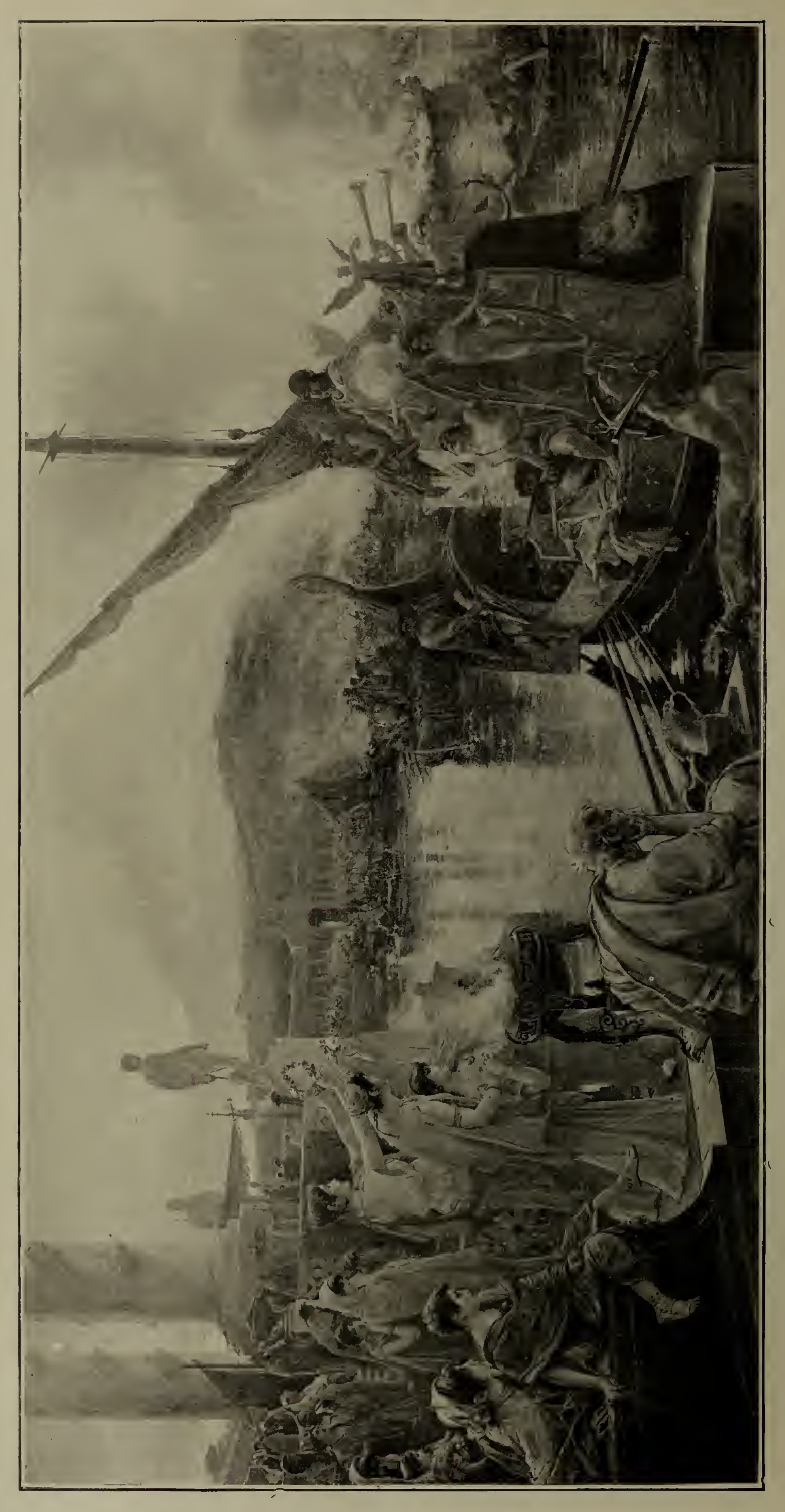
L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS



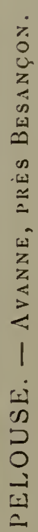
LESUR. — Saint Louis enfant distribuant des aumônes

Usant du droit que je me suis réservé de ne garder aucun ordre dans cette promenade à travers toutes les salles consacrées aux beaux arts, je m'arrêterai aussi bien devant les plus petites toiles, les moindres statuettes, que devant le *Sacre de Napoléon Ier*, ce chef-d'œuvre de David; *la Bataille de Poitiers*, de Delacroix; le *Saint-Symphorien*, d'Ingres; le *Cromwell*, de Paul Delaroche ou la *Prise de Constantine*, d'Horace Vernet. Pauvre Vernet, de quels quolibets n'a-t-on pas criblé sa peinture! Allez, pourtant, avant de vous prononcer, allez voir sous la haute coupole du palais des Beaux-Arts l'effet que produisent ses petits soldats, bien vivants, bien français grimpant à l'assaut! Critiquez le peintre en tant que peintre, écrasez-le avec Delacroix, Paul Véronèse, Rembrandt : rien de plus facile, la comparaison, en matière d'art, étant le meilleur moyen de tuer un artiste; ajoutons qu'elle est plus à la portée de tout le monde que la discussion. Ce que je demanderai cependant pour Horace Vernet, c'est de ne le comparer à personne, pour la bonne raison qu'il ne ressemble à personne.

Épris du mouvement, il a, avec une hardiesse incroyable, comme dans *la prise de la Smala*, lancé des chevaux au triple galop sur le spectateur, avec des raccourcis d'une audace sans précédente; ses chevaux, qui ne ressemblaient en aucune façon aux chevaux de convention du XVIIIe siècle, mais bien à



R. DE VILLODAS. — "Victoribus Gloria."



PELOUSE. — AVANNE, PRÈS BESANÇON.

ceux que nous voyons tous les jours et que montaient nos soldats, étonnèrent d'abord ; la précision de ses détails, source précieuse de renseignements, lui donna l'admiration du gros public ; en effet, une roue, un canon, son affût, le fer d'un cheval, l'uniforme, le soulier, la guètre du soldat, tout était reproduit avec une scrupuleuse et égale conscience. Il n'en fallut pas plus pour déchaîner contre lui ceux qui croient que le grand art n'a qu'une acception. On traita Vernet de faiseur de panoramas, parce que ses toiles étaient gigantesques ; on le classa à Versailles, et tout semblait dit sur cet artiste qui avait obtenu toute sa vie des succès de vogue. Il a suffi de prendre une de ses toiles, de l'exposer au Champ de Mars, pour prouver que l'école française n'est pas toute en Ingres, Delacroix, Corot ou Millet. A côté de nos artistes et de nos écrivains de génie, nous avons des peintres, des sculpteurs et des littérateurs qui ont ce qu'on appelle de l'esprit et qui ne sont pas la moindre gloire de notre pays.



ANTOINE VOLLON. — Une femme du Pollet.

Ne sont-ce pas des peintres d'esprit, par exemple, que ces modernes (je prends dans tous les pays) que M. Lesur, avec son *Saint Louis enfant*, appuyé des deux mains sur sa haute chaise et se penchant pour entendre les plaintes des malheureux agenouillés devant lui? N'en dirai-je pas autant du *Vieux galant* de Leibl qui vient d'obtenir une première médaille et dont on trouvera également le tableau reproduit dans le texte de cet article. M. Leibl est allemand et surtout artiste. L'art n'est au service de personne pas plus que l'artiste ; M. Leibl l'a compris et la France l'en a remercié. Je reviens à son tableau, bien peint, dessiné, et je le range parmi les meilleurs, sans me soucier de l'étiage que les « classeurs » lui assigneront dans l'art. De même pour le tableau de M. Bischop : *la Couturière* ou plutôt *la Coupeuse*, comme dit le livret de l'exposition ; le peintre hollandais a, en une seule figure, peint tout un intérieur, toute une vie ; quelques traits lui ont suffi, comme on peut le voir ici.

L'esprit a mille façons de se manifester ; il est de tous les pays et n'a pas de formule, c'est à cela qu'on le reconnaît ; il crée, il invente, il fait revivre, il restitue, et cela rien que par la grâce qui l'accompagne, sans rhétorique ni pédanterie. Voyez par exemple, à la peinture espagnole, cette curieuse *Naumachie du temps d'Auguste*, signée par un artiste

dont le nom est à retenir M. Ricardo de Villodas.

Je continue ma course et, par bonheur pour mes théories, j'arrive devant le tableau d'un maître, de Jules Breton, qui a su prendre dans la peinture française une place qui fait honneur en même temps à son talent qu'à son bon sens. Avant de m'expliquer je demande au lecteur de se rappeler cette suite de chefs-d'œuvre exposés au palais des Beaux-Arts et qui sont : *le Matin, Jeunes Filles allant à la procession, l'Étoile du Berger, le Soir dans les hameaux du Finistère, le Paysan fuyant l'orage, la Fille du mineur, la Femme de Douarnenez, les Paysans courant à un incendie* et enfin : *l'Appel du soir*. Les meilleurs ennemis de M. Jules Breton n'ont jamais manqué de le comparer à Millet, d'en faire en quelque sorte son élève; cela uniquement parce que M. Jules Breton aime les champs, les paysans et la terre, comme si tout n'appartenait pas à la terre, et comme si chacun ne voyait pas la nature selon ses yeux, son esprit. La vérité c'est qu'il n'existe aucun rapprochement à faire entre ces deux maîtres, et que la poésie de Millet n'a rien de commun avec celle de Jules Breton qui est grande aussi. C'est là justement qu'est la marque de la haute valeur de cet artiste, c'est que le succès du peintre de l'*Angelus* ne l'a pas fait sortir de sa ligne, et que sa personnalité était assez puissante pour ne pas l'entraîner à quitter sa route pour suivre le chemin tracé par un autre. Voyez par exemple l'*Appel du soir* et, dans cette pure atmosphère, regardez ces deux belles filles appelant du geste et de la voix, ces deux faneuses qui emportent leurs fardeaux d'herbes fraîchement coupées : cela ressemble-t-il à une autre peinture qu'à celle de Jules Breton? et cette œuvre exquise par son charme, sa conscience d'exécution, sa haute poésie, je le répète, ne vaut-elle pas bien des prétendus chefs-d'œuvre un peu trop bruyamment acclamés, et auxquels le tapage des réclames nuira autant dans l'avenir qu'il les a servis dans le présent.

Je retrouve, à l'Exposition centennale, cette émouvante composition de M. Fernand Pelez intitulée : *Un Nid de misère*, et que le succès a accueilli à son apparition. Ces deux pauvres êtres endormis dans les bras l'un de l'autre ont oublié leur misère; ils rêvent et font rêver. Que demander de plus à une œuvre d'art? J'ajouterai qu'outre la pensée, sans laquelle rien ne peut vivre ni se soutenir, tableau, statue, drame ou œuvre musicale, M. F. Pelez possède toutes les ressources de son art de peintre; il a aussi le sentiment de la juste proportion dans laquelle un sujet doit être traité, et c'est à cet ensemble de dons naturels, joints à de fortes études, qu'il doit la place où le public et les artistes l'ont mis présentement. *Victime, Sans asile, à l'Opéra, Grimaces et Misères* (*les saltimbanques*), complètent, avec : *Un Nid de misère,* la belle série des envois de M. Pelez.

J'arrive à un peintre, à un artiste dont l'étonnante production et la perfection d'exécution ont fait un maître dans l'école française moderne, à M. A. Vollon. « Ah! mon Dieu, comme il aime bien l'huile! » disait avec enthousiasme Corot en regardant un tableau d'un élève, tout éclatant de coloris, tout brillant de lumière. On m'a dit que ce cri du maître avait été poussé devant une étude de Vollon qui commençait à se servir d'un pinceau. C'est en effet la passion, l'amour de la couleur, des



Mme ELISABETH GARDNER. — La fille du fermier.

formes, la puissance incomparable d'exécution, qui sont la caractéristique du peintre de *La Femme du Pollet*, laquelle fait belle figure près des chefs-d'œuvre de Millet, de Corot, d'Henner, etc., qui l'entourent. Je ne sais rien de plus curieux à examiner que cette étude qui, par l'autorité avec laquelle elle a été traitée, est devenue un véritable tableau; les chairs, l'attitude, la couleur générale, tout captive; le peintre prend possession du spectateur dès le premier coup d'œil; impossible de se détacher de cette vision; cette femme en guenilles qui a étonné tout d'abord, prend un charme irrésistible dès qu'on se met à l'étudier. La finesse du



WILHELM LEIBL. — Vieux paysan de Dachau et jeune fille.

profil, sa beauté sous cette coiffe de linge, l'étalement de la poitrine par ce poing sur la hanche, ces seins qui pèsent dans cette chemise en haillons, tout vous retient par cette force qu'a toujours la vérité que seuls les grands artistes savent prendre pour collaboratrice. Je ne fais qu'énumérer les autres œuvres de M. Vollon et constater le regain de succès obtenu par ces belles toiles qui s'appellent : *le Pont-Neuf, Potiche de Chine, Vue du Tréport, Espagnol, Une Cour, Oiseaux du Midi*, etc. Est-ce tout? Il s'en faut, et l'œuvre exposée de M. Vollon est relativement peu de chose à côté des merveilles dont il a peuplé les musées et les collections particulières. Je sais, entre autres, un bouquet de géraniums et d'autres fleurs, contenu dans un vase de cuivre, au pied duquel roulent des fruits, pêches, etc., qui est une véritable œuvre de maître pour la beauté de la couleur, la composition et la largeur de l'exécution.

Continuant mon chemin à travers le prodigieux entassement de chefs-d'œuvre des expositions centennales et décennales, je trouve un charmant tableau de M. Albert Dawant : *la Maîtrise d'enfants*. Certes, je reconnais les hautes qualités de *la Barque de saint Julien l'Hospitalier*, le grand succès très légitime, du *Sauvetage* que M. Dawant a exposé au Salon de 1889, mais je ne puis m'empêcher d'être retenu par le charme tout particulier que dégage *la Maîtrise d'enfants*. Je ne parlerai pas du « tour de force » très apprécié des peintres que l'artiste a eu à accomplir en variant les tonalités de toutes ces petites robes rouges des enfants de chœur, car, pour moi, le plus grand mérite de ce tour de force est de n'en pas paraître un. Sans s'inquiéter de la difficulté vaincue, le spectateur voit se détacher individuellement chaque personnage, et cela si naturellement qu'il semble qu'il ne puisse pas en être autrement; c'est je crois le plus grand éloge que je puisse faire à M. Dawant, car le savoir n'a de valeur dans une œuvre, à quelque art qu'elle appartienne, que quand il ne s'affiche pas et ne prime pas l'inspiration. Personne n'a jamais pensé à s'extasier devant la science anatomique de la Vénus de Milo, et cependant je défie les plus forts en écorché, de ne pas trouver dans ce merveilleux marbre, tout ce que le prosecteur le plus exigeant peut chercher du bout de son scalpel. Pour revenir à M. Dawant, ce qui pour moi fait le succès de cette toile exquise, c'est justement la simplicité, la facilité avec laquelle elle se présente. Tous ces petits garçons, bouches béantes, très variés d'attitude, de sentiments, ce maître de chapelle qui leur bat sans pitié la mesure, concourent à un effet d'ensemble des plus réussis, et c'est un plaisir réel de voir le succès venir à des œuvres consciencieuses, fruit d'études sévères et intelligentes. M. Paul Dawant est élève de deux grands maîtres : Cabanel et M. Jean-Paul Laurens et leur fait honneur.

PHILIPPE GILLE.



ALBERT MAIGNAN. — LA RÉPUDIÉE.



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

LA COUPEUSE (HOLLANDE)



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

CARMEN



Le Pavillon de la Ménagère au Champ de Mars.

A TRAVERS L'EXPOSITION



Le Vestibule de la Sculpture.

LE SHAH

Plus l'Exposition avance, plus son succès s'affirme immense, indiscutable. Chaque jour, le nombre des visiteurs augmente. Au commencement de juillet, il ne dépassait pas 70 à 80000 pour la semaine et 200000 pour le dimanche; maintenant on est tout surpris quand on voit une journée où le chiffre des entrées soit au-dessous de 100000, et le chiffre de 300000 n'étonne pas, même pour un dimanche pluvieux.

Les nombreuses visites de M. le Président Carnot au Trocadéro, aux Invalides et surtout au Champ de Mars augmentent encore l'animation. C'est une lutte entre tous les commerçants qui cherchent à attirer son attention, qui briguent l'honneur d'une visite, d'un regard, d'un mot, pensant que la distinction dont les honore le chef de l'État aura quelque poids sur le public d'abord, et ensuite, sur la décision du Jury chargé de distribuer les médailles.

A défaut du Président Carnot on s'est rabattu, les jours où il ne venait pas, sur le Prince de Galles d'abord et sur le Roi de Grèce ensuite. L'arrivée du Shah de Perse a mis le comble à la joie des exposants. Sa Majesté asiatique leur a fourni une nouvelle occasion de se faire valoir, occasion d'autant plus belle que le Shah ne marche pas, comme font d'habitude les souverains et les personnages officiels, d'après un itinéraire déterminé. Il va à sa fantaisie, courant à ce qui l'intéresse. Après avoir examiné les canons et les obus monstrueux d'une usine métallurgique, il se retourne et tombe en extase devant une forteresse en carton défendue par une garnison de soldats de plomb. Il apprécie en véritable connaisseur un beau tableau ou une belle statue et aussitôt il achète une douzaine de chromolithographies et un assortiment de bibelots à quinze ou vingt sous. La Tour Eiffel surtout, pour laquelle il a un véritable culte, lui a fourni matière à des acquisitions. Il l'a achetée sous toutes les formes qu'a pu lui donner l'ingénieuse industrie parisienne : cannes, couteaux, bracelets, breloques, encriers, porte-plume, presse-papiers, etc., etc.... Il rapportera à Téhéran un véritable musée de tours Eiffel.

LES FONTAINES LUMINEUSES

Lors de sa première visite à l'Exposition, le soir, M. Carnot a été particulièrement séduit par le jeu des fontaines lumineuses.

Il ne pouvait en détacher ses yeux.

Si bien que M. Alphand, voyant combien ce spectacle était attrayant pour lui, lui proposa en riant de rendre lumineuses les fontaines de la place de la Concorde.

Aussi ai-je lieu de croire qu'il sera intéressant pour les lecteurs du *Figaro-Exposition* de savoir comment fonctionnent ces mystérieuses et multicolores fontaines.

Dans la rivière, quatorze gerbes de formes variées lancent des jets en corolle.

Enfin, au centre du bassin octogonal, des bouillonnements d'eau s'échappent de bouquets de roseaux d'où surgit la grande gerbe composée d'un double jet central et de deux couronnes concentriques comprenant respectivement six à dix groupes de jets verticaux.

En résumé, quarant-huit effets d'eau, comprenant près de trois cents ajustages, et débitant au moins trois cent cinquante litres d'eau par seconde.

Et tous ces jets colorés diversement prennent les aspects ies



Le Chalet Perrusson, au pied de la Tour Eiffel.

plus fantastiques, tantôt sous forme de pluies de diamants, tantôt sous forme de pluies d'or, d'émeraudes, de rubis ou de topazes; d'autres fois, écrin complet tout ruisselant et se transformant dans ses ensembles comme les images du kaléidoscope.

Pour cela il nous suffira d'entrer dans le pavillon Coignet, situé à gauche en regardant le dôme central, presque en face du premier groupe :

Vous savez en effet que les fontaines comprennent trois parties bien distinctes : 1° le groupe décoratif avec ses naïades, dauphins, urnes et cornes d'abondance, et au centre le vaisseau allégorique du Progrès; 2° une rivière centrale bordée sur ses deux rives de massifs de roseaux pour l'échappement des effets d'eau; 3° un bassin octogonal placé au croisement de l'axe longitudinal du Champ de Mars et de celui du dôme du Palais des Arts.

Trois fois par soirée : de 9 h. 30 à 9 h. 50; de 10 h. à 10 h. 20 et enfin de 10 h. 30 à 10 h. 50, a lieu le jeu lumineux :

De la gueule des dauphins, du pavillon des cornes d'abondance et du sein des urnes de la fontaine s'échappent des jets paraboliques alimentant une nappe d'eau que grossissent encore les bouillonnements qui figurent les vagues sous la carène du vaisseau.

Cette nappe retombe en une cascade de 40 mètres de largeur dans la vasque inférieure en communication avec la rivière.

Comment se produit cette coloration si variée et si changeante?

C'est dans le pavillon Coignet qu'on nous l'expliquera.

Ce pavillon, par lui-même, est déjà intéressant à voir. J'en ai parlé dans le premier numéro. Devant faire partie de l'un des points les plus admirés de l'Exposition, il ne pouvait être une simple cabane d'ouvrier. MM. Formigé et Coutant, pour qu'il fût en rapport avec l'ensemble artistique, l'ont construit avec les bétons agglomérés Coignet qui rendent de si grands services à l'architecture décorative.

A notre entrée dans le pavillon, nous avons à voir une grille en fer forgé du plus artistique travail. Quant à la décoration intérieure, elle est en émaux et ors français de la maison Appert frères. Les cartons de ces émaux ont été faits par le peintre Moreau-Néret.

En descendant l'escalier intérieur nous pourrons arriver au sous-sol de la fontaine, véritable crypte aux galeries entre-croisées.

Sous chaque motif : dauphin, urne, gerbe, etc., le fond du bassin est formé par une dalle en verre, au-dessous de laquelle se trouve un foyer lumineux électrique.

S'agit-il d'éclairer une gerbe verticale?

On conçoit aisément qu'il est très facile, avec un système de glaces combinées, de faire converger tous les rayons lumineux du foyer électrique sur la gerbe placée directement au-dessus.

Le problème est un peu plus compliqué par les jets paraboliques. Le rayon lumineux qui s'échappe verticalement du sous-sol du bassin ne se trouve plus dans la direction du jet d'eau, puisque celui-ci forme un cercle à angle droit avec la verticale, en jaillissant de la gueule des dauphins, des cornes d'abondance et des urnes. On a donc dû disposer une seconde glace derrière l'orifice d'où s'échappe le jet, afin de faire converger sur lui le faisceau des rayons lumineux électriques.

Voici maintenant comment sont obtenues les colorations diverses qui produisent ces effets féeriques que le public admire chaque soir :

Sous chaque jet, dans l'espace compris entre le foyer lumineux et la dalle de verre qui sépare les eaux du sous-sol, sont disposés quatre montants supportant cinq étages de rainures dans lesquelles glissent des plaques de verre de colorations différentes, que l'on peut à volonté interposer entre le foyer lumineux et le jet d'eau.

Que l'on fasse maintenant glisser une plaque colorée, rouge ou jaune, et le faisceau lumineux, incolore il y a quelques instants, va envelopper la gerbe d'eau d'une légère gaze de feu et d'or.

Rien de plus simple.

Veut-on obtenir un éclairage uniforme de la pièce d'eau et du goupe monumental qui la surmonte? il suffit d'interposer des plaques de même coloration. Désirez-vous, au contraire, des colorations différentes? vous faites varier à votre gré les plaques, dont chaque appareil comporte une série : rouge, bleue, or, verte ou simplement blanche. Ce sont les cinq couleurs adoptées pour l'illumination de la fontaine du Champ de Mars. Elles peuvent, du reste, être variées à l'infini soit dans leur coloration elle-même, soit dans les mille combinaisons que comporte leur distribution.

La manœuvre des verres de couleur est obtenue mécaniquement. Le long des galeries de la crypte courent cinq fils reliés d'une part aux verres colorés placés au-dessus des foyers lumineux, et de l'autre à un appareil à leviers semblable à un système d'aiguillage de chemin de fer.

Il y a pour la grande pièce d'eau du Champ de Mars deux séries de leviers de manœuvre : l'une, placée dans une chambre circulaire disposée sous la grande gerbe, l'autre, dans une chambre pratiquée sous le vaisseau allégorique du Progrès. Chaque série comprend vingt-cinq leviers, à la manœuvre desquels un seul homme suffit, soit deux hommes en tout.

Chacun d'eux a devant les yeux un tableau sur lequel viennent s'inscrire électriquement les ordres transmis par le chef d'équipe.

Celui-ci se tient en permanence au premier étage du pavillon. Se trouvant à 3m,50 environ au-dessus du sol, dans une chambre vitrée d'où il domine toute la pièce d'eau sans être remarqué du public, le chef d'équipe a devant lui :

1° Une série de leviers;

2° Une rangée de boutons électriques.

Au moyen des leviers et des tringles qu'ils commandent, il actionne les robinets des effets d'eau de la grande gerbe et les fait varier à l'infini. Au moyen des boutons, il transmet électriquement ses ordres aux deux chefs des postes de leviers. Au reçu des signaux, ceux-ci agissent sur les leviers et modifient les colorations des effets d'eau.

Les changements de couleur se produisent ainsi simultanément dans tout l'ensemble des fontaines lumineuses, obéissant à une volonté unique.



LA PORTE MONUMENTALE DE L'HORLOGERIE.

J'ai parlé tout à l'heure des fontaines de la place de la Concorde. Ces fontaines sont les premières pièces monumentales en fonte de fer qui aient été faites en France.

Elles ont été fondues à Tusey (Meuse) en 1835, par la maison Gasne.

M. L. Gasne, en dehors des nombreux travaux qu'il a faits pour notre grande fête industrielle, a son exposition particulière de bronzes et fontes d'art, dans la classe XXV.

Cette exposition comprend comme pièces principales :

L'*Amérique*, par F. de Saint-Vidal, l'une des cinq parties du monde de la Fontaine monumentale placée sous la Tour Eiffel, dont les usines de Tusey ont l'édition et la propriété de la réduction. Cette statue, fondue d'un seul jet, existe également réduite au tiers.

La *Source d'Amour*, groupe par J. Frère, de 1m,60; la *Proie*, groupe par Pierre; le *Valet de chiens* de Dagonet; *Psyché et l'Amour*, de Bulio; l'*Enfant à l'Oie*, de Gautherin; le *Travail*, la *Fortune*, de Mariotton; un *Polichinelle* de Leblanc, qui dès l'arrivée vous accueille par sa joyeuse grimace; un *Joueur de Flûte*, de Delorme; un *Faune dansant*, une *Jeanne d'Arc;* la *République;* la *Paix;* de magnifiques *lampadaires* de Carrier-Belleuse; des bustes de l'empereur de Russie, de la République, d'Antinoüs, d'Ariane, de Diane de Poitiers. Puis toute une série de bronze et fontes d'art religieux, une *Descente de Croix*, une *Vierge de Rome*, une *N.-D. de Lourdes*, un *Saint Joseph* et un *Calvaire* réunissant dans un magnifique et imposant ensemble, le *Christ*, de Bouchardon, la *Mater Dolorosa* et le *Saint Jean*.

La fonderie Gasne présente enfin comme pièces majeures de son exposition les rampes et balustrades du Dôme et des Galeries du Palais des Beaux-Arts, des Arts libéraux, de la grande Galerie Centrale, les Fontes décoratives des pylônes, les grands candélabres électriques, etc., ce qui constitue pour ces importantes fonderies une exposition considérable aussi intéressante au point de vue artistique qu'au point de vue industriel.

LE PAVILLON DU SALVADOR

Le gouvernement de la République du Salvador à l'Exposition universelle de 1889 a confié à M. E. Pector, son consul général, la délicate mission de l'installation au Champ de Mars de l'exposition du Salvador.

M. E. Pector était à la hauteur de sa tâche; il l'a rapidement et abondamment prouvé.

Il s'est adressé à M. J. Lequeux, architecte à Paris, qui a dressé les plans du Pavillon, aujourd'hui élevé dans le Champ de Mars, en a surveillé et dirigé l'exécution.

L'aspect extérieur de la construction présente un ensemble gracieux et une silhouette bien étudiée. On ne peut regretter qu'une chose, c'est le manque de recul, ce qui ne permet pas de se placer à un point dominant d'où l'on puisse mieux juger de l'ensemble de l'édifice.

Le calme relatif du Pavillon a été rompu par une décoration toute spéciale et qui restera pour le visiteur superficiel un véritable mystère; elle a été empruntée à l'histoire du Mexique.

Les motifs de faïence représentent les signes des années mexicaines, les 18 mois qui composent l'année, les 20 jours qui forment le mois, et enfin la série des rois mexicains.

Les travaux ont été exécutés par M. Kasel, entrepreneur général sous les ordres de M. Lequeux.

LE RESTAURANT DE FRANCE

Parmi le grand nombre des restaurants qui garnissent l'Exposition, l'un d'eux nous a paru très intéressant par sa construction et aussi par sa situation.

L'emplacement désigné par l'Administration a été le jardin du Trocadéro et dans la partie dominante.

Le panorama que l'on découvre de ce point est admirable. On y a de plus la tranquillité nécessaire au repos qu'y vient goûter le public fatigué des grandes courses à travers les palais et des bruits de la foule.

La disposition de cette construction est très heureuse et l'architecte M. J. Lequeux, qui en a été chargé, a su tirer un bon parti des points de vue, en étageant une série de terrasses ouvertes et agréables par leurs situations élevées.

Ce pavillon, qui est d'une certaine importance, est construit dans le style mauresque. Il se compose d'un rez-de-chaussée avec grande terrasse extérieure; en façade, un portique formé de piliers en bois surmontés de corbeaux supporte une terrasse découverte destinée à dégager le restaurant situé au premier étage; en arrière de cette terrasse se trouve un grand portique formé de sept arcades en ogive, lesquelles sont d'une bonne proportion et accusent bien la grandeur des salles qui se trouvent derrière.

Ce portique forme de plus une grande galerie.

A l'étage au-dessus, une troisième terrasse à l'italienne couronne l'édifice.

Un motif central et les deux angles formés par des tourelles carrées, dans lesquelles sont logés les escaliers, donnent à l'ensemble de cette construction un air de gaîté et forment une silhouette très gracieuse, qui fait de ce restaurant un des plus heureux édifices de ce genre.

Les travaux de construction ont été exécutés sur les plans et sous la direction de M. Lequeux, architecte, par M. Kasel, entrepreneur.

Le public a su apprécier les avantages que lui offrait ce restaurant, par sa situation, ses salles et ses terrasses si agréables à toute heure. M. Jaunaux, qui dirige ce restaurant, est passé maître dans l'art d'attirer et garder la plus haute clientèle. Les terrasses chaque soir sont retenues d'avance.



La Porte Monumentale de la Céramique.

LA TAPISSERIE

La première chose que fait le visiteur en entrant sous le Dôme central, c'est de courir au grand panneau décoratif qui se trouve à droite et qui est en quelque sorte l'enseigne de la manufacture nationale des Gobelins.

Le shah de Perse, à sa première visite, a passé un quart d'heure devant ce magnifique panneau.

Il se l'est fait expliquer : c'est la *Filleule des fées*, peinte par feu Mazerolle, ainsi que l'indique la couronne d'immortelles accrochée au bas. Il a été exécuté en tapisserie par MM. Vernet, Émile Flamens, Lavaux, Munier et Boiton.

Je crois être agréable à mes lecteurs en leur donnant la nomenclature des autres œuvres exposées.

Les Lettres, les Sciences et les Arts dans l'Antiquité; peintre : M. Erhmann; tapissiers : MM. C. Duruy, Cochery, Thébaut.

Le Manuscrit; peintre : M. Erhmann ; tapissiers : MM. Michel, Gerbier.

L'Imprimé; peintre : M. Erhmann; tapissier : M. Marie.

Verdures : l'Ara Rouge; peintre : M. de Curzon; tapissier : M. Hupé.

Le Faisan; peintre : M. Lansyer; tapissier : M. Houssaye.

Le Chevreuil; peintre : M. Rapin; tapissier : M. Boiton.

Les Cigognes; peintre : M. Paul Colin; tapissier : M. Marie.

La Statue; peintre : M. Paul Flandrin; tapissier : M. Marie.

Les Digitales; peintre : M. Desgoffe; tapissier : M. Pommeret.

Le Héron; peintre : M. Bellel; tapissier : M. Maloisel.

L'Ibis; peintre : M. Maloisel; tapissier : M. Maloisel.

Décoration de l'Élysée; peintre : M. Galland : tapissiers : MM. Maloisel, Lavaux, Hupé, Félix, Gibier, Pommeret, Michel.

Nymphe et Bacchus; peintre : M. Lefèvre ; tapissier : M. Munier.

L'Innocence; peintre : M. Bourgeois; tapissier : M. Lavaux.

Musique guerrière; peintre : M. Chardin; tapissier : M. Pommeret.

Musique champêtre; peintre : M. Chardin; tapissier : M. Rousseau.

Portrait d'Henri IV; peintre : M. Chardin; tapissiers : MM. Munier, Lavaux, Pommeret.

Tapis de la Savonnerie; peintres : MM. Lamaire, Merson et

Lavastre; tapissiers : MM. Jacquelin, Barat, Souveau, Tabellion, Chaussey, Deluzenne, Brulefert, Fromage, Mathieu, Fillette.

En dehors des Gobelins et de Beauvais, l'industrie privée a également de très belles expositions.

La tapisserie, après un essor considérable pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, époque à laquelle les ateliers étaient en activité à peu près dans toute l'Europe civilisée, s'est réduite peu à peu, et aujourd'hui les seuls centres de fabrication sont les manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais et les manufactures privées d'Aubusson. C'est donc devenu une industrie essentiellement française; car les quelques métiers en activité hors de France sont, en général, occupés par des ouvriers amenés d'Aubusson.

En France, les manufactures nationales ont toujours produit des œuvres très précieuses. Mais on peut constater dans les produits d'Aubusson un grand progrès depuis quinze ans. Sous l'influence du goût des belles tapisseries anciennes, on s'est appliqué à modifier la fabrication pour revenir aux vraies traditions de l'art du tapissier. On a fait rendre ainsi à la tapisserie ce qu'elle devait, c'est-à-dire les ensembles décoratifs.

L'exposition de MM. Hamot témoigne des efforts faits dans ce sens, tant dans la reproduction de modèles anciens que dans des œuvres créées de toutes pièces, comme le panneau *la Cascade*. Ce dernier panneau dont le carton est du regretté peintre Mazerolle, montre les excellents résultats que l'on peut obtenir quand le peintre a travaillé en se rendant compte des exigences de l'interprétation en tapisserie et qu'ensuite le tapissier a été habile dans son art. A côté de cela les panneaux copiés sur les anciens, tels que le *Bain de l'Amour et Psyché* — cette tapisserie représente une grande difficulté vaincue dans l'exécution du corps nu de la femme qui personnifie la cascade — d'après Jules Romain, ou l'*Antonine*, d'après Lebrun, montrent que l'on peut faire aujourd'hui aussi bien qu'autrefois, et que maintenant les ouvriers d'Aubusson peuvent s'attaquer à des modèles des Gobelins ou des meilleurs ateliers des Flandres. Ces pièces capitales n'entrent évidemment pas dans la consommation courante à cause de leur prix élevé; mais nous voyons près d'eux des modèles plus simples, mais néanmoins riches en couleur pourpre. Comme les précédentes, ils sont à palette libre. Ce sont des paysages, des verdures, d'où la figure humaine est bannie et que l'on peut exécuter d'une manière satisfaisante en gros point. On y retrouve de précieuses qualités de coloris et de dessin.

Pour achever le compte rendu de la partie tapisserie à cette Exposition, il nous reste à signaler les pièces destinées à couvrir les meubles, dont quelques-unes entièrement exécutées en soie. On reconnaît dans les sujets de ces dernières, sinon la main; du moins l'influence de Boucher, le grand décorateur du dix-huitième siècle.

MM. Hamot exposent aussi des tapis en Savonnerie, c'est-à-dire en velours dont chaque point est noué à la main et sans limitation de nombre de couleurs. Cette industrie est très ancienne, puisque c'est ainsi que sont faits tous les tapis orientaux.



LE RESTAURANT DE FRANCE AU TROCADÉRO (M. LEQUEUX, ARCHITECTE).

Il y a plusieurs siècles, l'Orient fournissait dans ce genre des types merveilleux par la finesse et la richesse de la décoration. MM. Hamot se sont attaqués à trois modèles de ce genre qui faisaient autrefois partie de la collection Albert Goupil et en ont mené la reproduction à bonne fin. L'un de ces tapis, tout en soie, compte plus d'un million de points au mètre carré, les deux autres sont en laine, avec des parties en creux tissées en fil d'argent. Jamais on n'avait exécuté à Aubusson quelque chose d'aussi difficile, et il est bon de noter qu'on ne saurait plus le faire en Orient. Pour cette fabrication, comme dans la tapisserie, la même Exposition nous présente des modèles plus simples et moins coûteux, soit en style Louis XVI, soit en style oriental dans le genre des tapis modernes de Smyrne et de l'Inde.

Dans une industrie de ce genre, la matière première est une faible partie de la dépense, qui consiste surtout en main-d'œuvre et production des cartons. Il est donc naturel d'employer des matières excellentes et de les teindre de façon à donner toutes les garanties possibles de durée. MM. Hamot ont donc une teinturerie dans leur manufacture, teinturerie où l'on emploie encore les drogues anciennes qui ont été forcément éliminées dans la production mécanique, à cause de leur prix.



Le Pavillon du Salvador (M. Lequeux, architecte).

La maison de vente à Paris existe depuis plus d'un siècle. La fabrique d'Aubusson a été entièrement organisée il y a 25 ans.

Principales et plus récentes récompenses : Vienne 1873; Philadelphie 1876; Paris 1878; Amsterdam 1883, diplôme d'honneur; Nice 1884, médaille d'or; Anvers 1885, diplôme d'honneur.

LA MAISON NORMANDE

M. Simard, l'entrepreneur de constructions rustiques de Bellevue, à qui nous devons la plupart des chalets, chaumières, ponts et treillages décoratifs de l'Exposition, a construit au Champ de Mars une maison normande qui mérite un examen attentif.

Dans cette habitation rustique, à l'inverse de ce que l'on exige généralement de ce genre de constructions : l'aspect extérieur, il s'est efforcé de joindre à la décoration une distribution intérieure commode et pratique.

Les fondations se composent de deux caves, d'un sous-sol et d'une cuisine. Le rez-de-chaussée, placé à 1 mètre au-dessus du sol a permis d'établir un grand promenoir sur deux faces de la maison, et menant à l'escalier placé au dehors et en encorbellement. La première pièce est le salon; la seconde, la salle à manger. La troisième, où conduit un petit escalier abrité par un auvent est décorée de nattes de Chine et peut servir de fumoir, salon de travail ou bureau. Une pergola ornée de treillages, placée au pied de l'escalier, agrémente le grand promenoir.

Au premier, à l'arrivée de l'escalier, se trouve une pièce que l'on peut fermer ou laisser ouverte suivant les besoins pour en faire soit une chambre, soit une terrasse; elle donne accès à une grande chambre à coucher; ces deux pièces donnent chacune sur un balcon.

Dans les combles la hauteur sous la toiture a été calculée pour pouvoir les distribuer et faire deux et même trois pièces, dans ce cas un escargot placé sur la terrasse y conduirait.

Au point de vue technique de la construction, cette habitation est à toute épreuve; elle est entièrement exécutée en bois de chêne apparent assemblés entre eux et formant un enchevêtrement démontable mais d'une solidité incontestable et du reste reconnue. Les espaces entre les bois sont remplis par de la brique hourdée à l'extérieur d'un gobeté à la tyrolienne, et à l'intérieur d'un cémycle enduit qui permet de faire toutes les décorations possibles.

A l'extérieur, le cachet artistique est complété par des balcons en saillie abrités par des auvents.

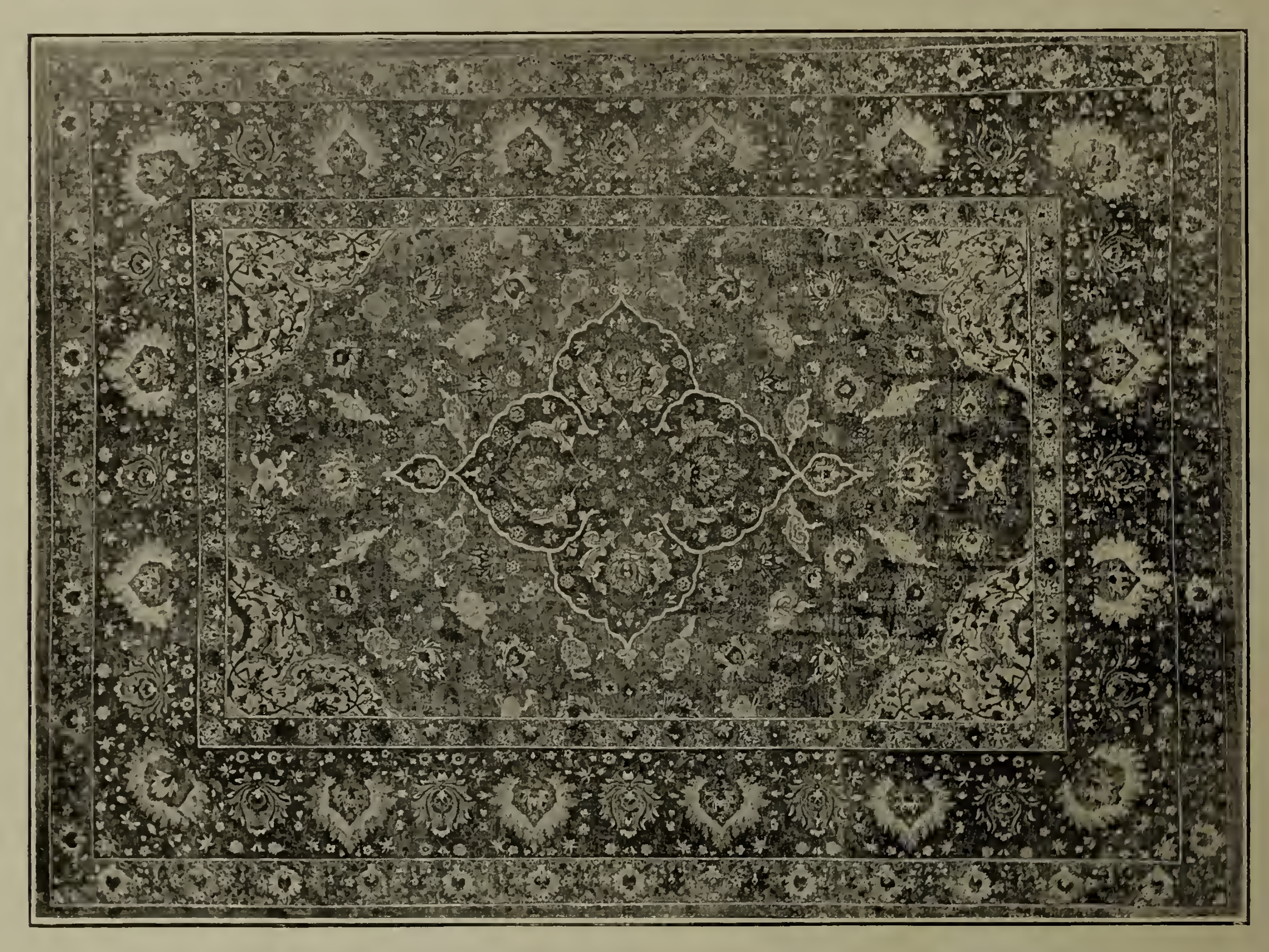
Placée au milieu d'un parterre, entourée d'arbustes et garnie de plantes grimpantes, cette jolie maison a été choisie par M. l'Ingénieur en chef des parcs et jardins de la Ville de Paris pour y établir ses bureaux pendant l'Exposition.

A signaler aussi parmi les travaux de M. Simard :

Le pont rustique du Trocadéro déjà vendu plusieurs fois ;

La porte en bouteilles (classe 75) reproduction exacte de l'une des portes de la cité de Carcassonne construite entièrement en bouteilles sans attaches apparentes ;

Enfin la plupart des treillages artistiques, notamment ceux du café de Paris et de la brasserie Tourtel.



Reproduction d'un Tapis de Savonnerie en soie ayant appartenu a M. Albert Goupil.
Exécuté à Aubusson par MM. Hamot.

LA PORTE DE LA CÉRAMIQUE

Nous reproduisons une vue de la porte de la Céramique dont les deux statues, le fronton et toute la partie artistique ont été faits par la manufacture de M. Mortreux au parc de Montsouris.

M. Mortreux est le céramiste bien connu dont tout le monde admire les deux magnifiques panneaux qui ornent l'entrée du pavillon de la Presse. Il a également fait à ce pavillon d'admirables cheminées artistiques dont les décorations ont été faites par ses collaborateurs, les peintres Lang, Palin, Zylinski, Cauvrès et Ch. Roger.

Enfin c'est à lui qu'on doit le panneau monumental qui orne l'entrée du palais des Machines en face de l'avenue de la Bourdonnais.

LE VASE POMPÉI

Voici un vase fabriqué et décoré à la *Verrerie et Cristallerie de Saint-Denis*, chez MM. Legras et Cie exposants de la classe 19 au Champ de Mars, dont j'ai tracé dans un précédent article les débuts et les progrès rapides dans l'industrie si intéressante de la verrerie artistique.

Cette pièce, une des plus remarquables de leur exposition, vaut une description particulière, elle est fabriquée en *verre Pompéi*, verrerie aux tons chauds de rouge et blanc nuageux, fondus dans une teinte fumée et qui semble façonnée dans des blocs de laves volcaniques.

Le sujet peint représente une jeune femme habillée à la japonaise tenant d'une main un parasol multicolore, et de l'autre ramenant gracieusement à elle, une fleur pour en respirer le parfum. Les riches étoffes de soie et de brocart de Chine qui la recouvrent aux couleurs vives et chatoyantes, ont permis à l'artiste décorateur, si bien inspiré dans toute sa composition, l'emploi des plus beaux émaux transparents : bleu turquoise, jaune, pourpre et vert sur paillons or et argent, le tout rehaussé d'or relief.

La pièce faisant pendant reproduit une des plus gracieuses peintures de Louise Abbéma, *la Japonaise aux papillons.*

Ce décor d'émaux sur paillons nécessitant trois cuissons au feu de moufle et ces grandes pièces ayant cuit à *six feux*, les connaisseurs comprendront les difficultés de toutes sortes qui ont présidé à l'achèvement de cette belle paire de vases qui est comme le superlatif parmi les productions artistiques de MM. Legras et Cie à leur exposition du Champ de Mars.

Ce vase, comme toutes les pièces qui font partie de l'Exposition de la verrerie de Saint-Denis, fait le plus grand honneur à M. Legras, le directeur, et à ses deux principaux collaborateurs : MM. Charles Legras et Léonce Godrie.



MAZEROLLE. — LA CASCADE.

Tapisserie d'Aubusson exécutée par MM. HAMOT.

LES CONCERTS EXOTIQUES

Tant à l'Esplanade que dans la rue du Caire, il y a sept concerts : égyptien, marocain, algérien ou tunisien, se ressemblant tous et, malgré cela, attirant tous beaucoup de monde.

Ils ont été mis à la mode à Paris par la fameuse « belle Fatma » dont la vogue savamment chauffée dure encore depuis des années et a suscité de nombreuses imitations. Certainement la belle Fatma est gracieuse et agréable à voir ; mais, pour ceux que ne grise pas le souvenir de la terre africaine, l'orchestre qui l'accompagne est de nature à rendre enragés les gens les plus paisibles.

C'est cependant cet orchestre, plus criard et plus effroyable encore, que nous rencontrons dans tous les concerts de la rue du Caire et de l'Esplanade et il faut un véritable amour de la « danse du ventre » pour le braver.

Mais, dans Paris, dès le premier jour, on a déclaré que la danse du ventre était une chose inimitable et, en véritables moutons de Panurge, tous les Parisiens ont voulu la voir.

Faisons comme eux. Entre-bâillons la portière et entrons sous la tente où se donne le concert.

Vêtues d'un pantalon bouffant et d'une petite veste à la turque, les almées, juives ou musulmanes, sont rangées en demi-cercle sur une estrade basse dont le fond est occupé par les musiciens composant l'orchestre. Quand leur tour est venu de danser, elles se lèvent sur un signe du chef des musiciens et, s'avançant sur la scène, elles la parcourent, levant nonchalamment en l'air les bras et les yeux. La musique accentue son mouvement et alors l'almée s'anime, apporte plus d'entrain dans sa danse et se livre à ce déhanchement plus étrange que joli, connu sous le nom de « danse du ventre ».

Après avoir agité convulsivement pendant quelques minutes sa poitrine, son abdomen ou ses reins, la danseuse cède la place à une autre qui recommence aussitôt le même exercice. Quelle que soit l'exécutante, qu'elle soit de l'Égypte ou de l'Afrique, les pas qu'elle danse n'ont rien qui rappelle son pays d'origine ; elles obéissent toutes à la même tradition ; c'est du même au même et toujours *kif-kif*, pour conserver la couleur arabe.

Dans chacun de ces concerts, il y a une attraction spéciale. Dans l'un, une jeune almée, de Tanger, Mlle Zahra, exécute la danse des sabres. Elle se livre à des sauts



Le Pavillon du Ministère des Travaux publics.

endiablés en tenant appuyée sur sa gorge et sur sa poitrine la pointe de deux yatagans; puis, avec ces mêmes armes, elle fait de rapides moulinets, et tout cela si gentiment, avec des mines si gracieuses que le public lui fait de continuelles ovations. Sa rivale dans ce genre d'exercices, Mlle Torkia, n'a pas moins de succès au concert algérien, à l'Esplanade des Invalides. Si nous entrons au spectacle égyptien, nous assisterons au combat au sabre des Druses du mont Liban, dont l'adresse est merveilleuse. La partie comique est représentée par les derviches tourneurs, les danses et les chants de nègres ou de négresses.

Mais le spectacle le plus extraordinaire, bien que répugnant, est celui que fournissent les Aïssaouas au concert algérien.

Les Aïssaouas appartiennent à une tribu où les pratiques de jonglerie religieuse sont de tradition. De même que les veuves indiennes se faisaient brûler sur un bûcher pour suivre leurs maris défunts, ou que des parias se faisaient écraser sous les roues du char de Brahma afin de mourir en purifiant la tache originelle de leur caste, de même, pour complaire à la Divinité, ils mangent des feuilles de cactus hérissées d'épines, font jaillir leurs yeux hors des orbites, se transpercent les joues avec de longues aiguilles, se font mordre par des vipères, avalent des scorpions ou se tiennent en équilibre sur le tranchant d'un sabre, le tout sans effusion de sang, sans douleur apparente.

Après s'être comme enivrés en se tenant quelques instants audessus d'un brasier, les Aïssaouas impriment à leur tête un mouvement de rotation vertigineuse qui les plonge dans une sorte d'état hypnotique. C'est aux sons enivrants d'une musique spéciale qu'ils se livrent à ce genre d'exercices. Le spectacle se termine par une danse d'almées, destinée à ne pas laisser partir les spectateurs sous l'impression pénible du délire des Aïssaouas.

LES VISITES PRINCIÈRES

A propos des visites du Shah de Perse à l'Exposition, on me communique un document curieux.

C'est la nomenclature des hôtes princiers qui visitèrent l'Exposition de 1867.

Il y eut à cette époque *dix-huit* souverains régnants et *trente-huit* princes du sang qui firent ensemble au Champ de Mars trois cent soixante-sept visites.

C'est l'impératrice Eugénie qui a fait le plus grand nombre de visites à l'Exposition; elle y est allée trente fois. L'empereur Napoléon ne vient qu'en troisième ligne, avec dix-neuf visites. Des souverains étrangers, c'est le prince royal de Prusse et la reine de Hollande qui y sont allés le plus souvent.

Cette année les hôtes princiers sont moins nombreux. Mais cela n'empêche pas notre Exposition d'être la plus belle de toutes celles qui ont existé jusqu'à présent.



VASE "VERRE POMPÉI"
Décoré Émaux sur Paillons des Verreries et Cristalleries de Saint-Denis.

Et puis comme l'a justement dit un de nos confrères : « L'Exposition de 1867 a été l'Exposition des rois, celle de 1889 est l'Exposition des peuples ».

GEORGES GRISON.



LE PAVILLON COIGNET OU EST INSTALLÉE LA MANŒUVRE DES FONTAINES LUMINEUSES.

Le gérant : ETIENNE BOUSSOD.

Manufactures de Porcelaines à Limoges

HAVILAND et Cie

Dépôt : 60, rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris



SERVICE MARSEILLE, DÉCOR V^VE PERRIN



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

LES GITANES DE GRENADE



Les Pousse-pousse.

AVEC DES GUIDES

MADAME DE CHARVY A SA MERE



Les tricycles.

Mère chérie,

Cette fois nous étions en bande pour visiter l'Exposition, et cela en vertu d'un plan que j'avais longuement combiné avec mon mari.

Entre nous, dans les visites précédentes, nous avions été un peu gênés, Gontran et moi, de n'avoir pas un guide, un cornac, enfin quelqu'un pour nous piloter, pour nous renseigner. Tu sais si j'aime à interroger sur toute chose, et, ma foi, mon cher mari a beau être beaucoup plus instruit que les deux tiers de son club, cela l'agace d'être obligé de répondre une fois sur deux à mes questions par un « je ne sais pas, ma chère » désespéré et désespérant. Qu'est-ce que tu veux ? Comme jeune homme, il n'a pas voyagé, sa mère étant toujours souffrante, et depuis qu'il est marié tu sais si les bébés sont un obstacle aux déplacements. Or, vois-tu, il n'y a encore que les voyageurs pour vous parler d'une façon intéressante des pays représentés à l'Exposition.

J'en sais quelque chose aujourd'hui. Mon beau-frère Léon, il y a huit jours, nous avait présenté deux amis avec lesquels il a fait le tour du monde, MM. du Vernys et de Boulaire, deux Angevins très gais.

Tu comprends si, avec ce trio, nous avons été à l'aise, mon mari et moi, d'abord pour dresser un joli petit itinéraire dans l'Exposition et ensuite pour l'accomplir avec fruit.

C'est par l'Esplanade des Invalides que nous avons commencé. Là, je dois le dire, un premier déboire nous était réservé. Impossible de circuler. Nous avions eu l'imprudence de partir de chez nous après déjeuner en plein jour et nous avons été devancés par des milliers, des milliers de visiteurs. Tous les trains de plaisirs de l'Europe avaient dû débarquer là exprès pour nous prendre les meilleures places.

C'est ainsi que je n'ai pas pu revoir mes gentilles petites Javanaises, même en me haussant sur la pointe de mes bottines; mais M. du Vernys, qui a six pieds de haut, presque une tour

Eiffel en chair et en os, a pu dominer la foule et jeter un regard sur les danses. Or, à l'entendre, ces petites poupées se gâtent à Paris. La solennité presque religieuse de leurs gestes a perdu de son ampleur. Les mains frétillent au lieu de se recourber dans ce mouvement lent et rythmé dont je t'ai parlé. On dirait que la vivacité parisienne a passé par là. « Laissez-les faire encore un mois, a conclu philosophiquement M. de Boulaire, et elles danseront le cancan au prochain bal de l'Opéra. »

Sur cette réflexion peu consolante nous nous sommes dirigés vers les huttes d'exotiques et là nous nous sommes joliment amusés. Nos trois touristes à travers le monde ont baragouiné avec des Océaniennes, des Africaines, des Asiatiques, moitié paroles, moitié mimique et sont arrivés à se faire comprendre. Au moins ils nous l'ont dit. Il paraît que toutes ces Mignons jaunes ou noires regrettent le pays où fleurit l'arbre à pain et l'eucalyptus. Ce n'est pas flatteur pour notre belle France, mais la franchise est une vertu assez rare pour qu'on la récompense et nous avons criblé ces petites sauvages de pièces de dix sous.

Là-dessus en pousse-pousse! Nous nous faisions une fête de ce genre de locomotion et notre espoir n'a pas été trompé. Rien de plus pittoresque d'abord que la station où tous les véhicules sont rangés avec leurs cochers, ces gentils petits Annamites qui sont les favoris des Parisiens. Assis par terre et fumant des cigarettes que leur donnent les visiteurs ils causent entre eux en attendant le client, riant à gorge déployée des saillies de leurs beaux parleurs. Rien de gentil comme ce peuple enfant.

Leur voiture, si haut perchée qu'elle soit, est très commode. En m'y installant je la croyais trop lourde pour ces petits bouts d'homme, mais il paraît qu'ils sont tout nerfs, car mes cent quarante livres et le véhicule par surcroît n'ont pas eu l'air de peser une once à mon cocher. Nos autres « pousse-pousseurs » ont eu plus de mérite encore, surtout celui qui traînait ce colosse de M. du Vernys. Et pourtant où le progrès va-t-il se nicher? J'ai vu en route un fauteuil roulant mis en branle non plus par un Annamite mais par un vélocipède posté derrière et le faisant avancer et tourner merveilleusement. Quel triomphe pour les tricyclistes!

Stop! nous voici devant l'exposition du Ministère de la guerre.



PAVILLON DE LA GUERRE.

Nos Annamites nous déposent au seuil du Palais et j'en vois un qui, avant de repartir pour la station, donne une bonne poignée de mains à un petit soldat français placé au bas de l'escalier. Ce sont de vieux amis qui se reconnaissent, souvenir du Tonkin. Il est charmant, ce petit soldat français, avec son uniforme de chasseur des Alpes surmonté du collet de rigueur.

Mais montons vite l'escalier qui conduit aux étages supérieurs où nous tenons à voir non seulement les panoplies, les uniformes, mais ces magnifiques portraits de maréchaux qu'un grand artiste militaire lui-même, M. Detaille, s'est chargé de collectionner. Là, par exemple, nous sommes restés une bonne heure sur nos jambes sans regretter la fatigue, passant en revue tous ces héros en peinture. Une réflexion que je me suis permise au cours de mon inspection c'est que ce qu'on est convenu d'appeler une figure martiale est chose de pure convention. Aujourd'hui la moustache seule nous semble guerrière; eh bien, je te jure que tous les grands vainqueurs de l'épopée impériale, par exemple, avec leurs favoris coupés à mi-joue ou même complètement rasés, comme Junot, n'ont pas du tout l'air de parfaits notaires.

A notre sortie vite dans le Decauville pour aller dîner au Champ de Mars. Là un bon temps de repos pour les jambes, mais un joli petit exercice pour les mâchoires. Il faut bien se lester pour ce qui nous reste à voir.

Suite du programme. Nous quittons le restaurant pour aller aux Gitanas du théâtre de l'Exposition. Il fait un temps radieux dans un firmament parisien, digne du beau ciel des Espagnes, pour aller voir ces danses espagnoles.

Chemin faisant mes trois guides me renseignent à tour de rôle sur les danseuses que nous allons voir. Ce sont des sortes de Bohémiennes d'origine, mais aux trois quarts devenues Espagnoles, vivant à Grenade où elles fabriquent des paniers dans le jour. Le soir, elles dansent pour leur plaisir sur la place publique et cela d'instinct, sans avoir pris de leçons. Leur art est donc un peu fantaisiste, mais il n'en est que plus curieux dans sa libre allure. Ces petites zingaras avaient une peur bleue de venir à Paris et surtout de rester si longtemps en chemin de fer. Pour les décider on s'est adressé à leur bon cœur, car elles sont, paraît-il, presque toutes des soutiens de famille et il faut beaucoup travailler là-bas pour gagner quelques maravédis

Nous sommes arrivés.

La toile se lève. Le décor représente un paysage andalou. Des femmes et des hommes sont assis sur des bancs; les premières, qui portent sur la tête des cruches en grès, ont l'air d'autant de Rebeccas à la fontaine. Parmi les hommes, les uns jouent de la guitare, les autres causent entre eux, rient avec les femmes ou boivent à même la cruche pleine d'eau, afin de nous prouver que sobriété espagnole n'est pas un vain mot. C'est une scène de mœurs villageoises qui passe sous nos yeux avec le pays de Don Quichotte pour décor.

Quel costume portent les danseuses? D'après Leon, on a respecte la couleur locale. A Paris, l'impresario avait eu d'abord l'idée de s'adresser au costumier de l'Opéra, et c'était tentant. Tu as vu danser Mauri dans le *Cid*. Tu te rappelles qu'elle était couverte de cette jolie blonde espagnole brodée d'or avec une délicieuse manche à velours rouge toute chamarrée d'or également. C'était superbe, éblouissant, mais, paraît-il, trop beau pour ces marchandes de paniers grenadines. Elles auraient été empêtrées dans toutes ces richesses. Donc on s'est adressé tout simplement à un tailleur de Séville qui leur a fait de simples jupes de couleur. Il y en a des rouges, des vertes, des bleues, toute la gamme des nuances. Un grand foulard multicolore est croisé sur la poitrine. Les cheveux, qui sont très lisses et très noirs, sont ornés d'une simple fleur derrière l'oreille.

Ce n'est pas très luxueux, comme tu vois, mais c'est propre et intact, tandis qu'à entendre M. de Boulaire, ces gitanas, dans leur pays, sont couvertes de haillons. Aussi ce que ça les change, toujours au dire de nos trois touristes! Derrière la toile, elles passent le temps à se regarder dans un fragment de glace, et il paraît même qu'elles se bousculent avec entrain pour mieux se contempler, en riant de se voir si belles dans ce miroir... cassé.

LE CABARET ROUMAIN.

Ce sont du reste de vraies enfants de la nature, gaies comme pinsons et qui n'ont pas l'air d'avoir la moindre prétention comme danseuses. C'est ce qui me plaît en elles. Au lieu de cette monotone danse du ventre qui laisse à peu près les jambes immobiles ou ne s'avançant que dans un mouvement lent, elles y vont de tout cœur et de tout corps. La principale danseuse surtout est amusante à voir. Tous ses membres se trémoussent pendant son fandango. Elle fait des pas très gracieux en s'accompagnant avec les classiques castagnettes. Et il faut voir comme cela l'amuse et comme elle y va bon jeu bon argent. Sans doute les applaudissements l'excitent, sans doute les « Anda! » et les « Olle! » des spectateurs et de sa propre troupe l'enivrent, mais c'est bien pour elle-même et elle seule qu'elle danse tout d'abord avec un charmant et naïf égoïsme. Quand toutes se reposent l'une après l'autre, il faut voir avec quelle aimable familiarité elles traitent le public. Les Espagnols assis dans la salle les interpellent, leur jettent des oranges ou des cigarettes. Elles répondent aux interpellations et aux envois de cadeaux par un «Gracias » sonore, et si elles ont soif, elles ne se gênent pas pour demander à un spectateur de leur envoyer des glaces ou de la bière. Cela se passe en famille, comme tu vois, aux Gitanas de l'Exposition.

.·.

Et maintenant, en Roumanie! Allons voir les Lautars.

Je t'avouerai, chère maman, que j'ai un faible pour la Roumanie. A la section de ce pays, j'ai admiré la semaine dernière des amours de costumes villageois superbes. L'un surtout dont je vais tâcher de te donner une idée. — Tu le verras, du reste, sur moi, car je m'en fais venir un de Bucharest. — Cela rappelle un peu les jolis costumes bas-bretons. Même jupe en drap, à cela près que la jupe roumaine est toute brodée avec des paillettes d'or et d'argent. Par devant un petit tablier en soie brochée. Pas de corsage, une simple chemisette brodée au point russe en soie de couleur. Avec cela on doit porter les cheveux nattés qu'on orne de fleurs et de sequins. Bien entendu, mon costume valaque me servira pour mon prochain bal costumé.

Mais dans l'ordinaire de la vie, pour mettre, par exemple, avec une robe de drap, j'ai vu, toujours à la même section, de ravissantes vestes en drap blanc couvertes de soutaches noires, qui me feront honneur, j'espère, cet hiver. Ne raconte pas cela trop haut pour qu'on ne me souffle pas mon idée.

Il paraît que les tailleurs là-bas peuvent rivaliser avec les couturières, car les Lautars sont également habillés d'une façon bien pittoresque. Ces musiciens ont un pantalon et une veste blanche soutachée noir avec la fausse chemise brodée au point russe. C'est très original.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est la tenue des petites servantes de l'établissement. Ce sont de gracieux mannequins en chair et en os pour les costumes dont je viens de te parler.

Lautars et servantes s'agitent dans un décor fort amusant à regarder. C'est une petite auberge avec un toit de chaume ouverte aux quatre vents. Les murs, blanchis à la chaux, sont ornés d'ustensiles du pays, pots en grès, cuillers de bois, écharpes bariolées.

Mais je n'ai pas le temps d'admirer longuement. Les musiciens se sont levés. Ils commencent et je suis dans l'enivrement. Ces valses lentes, langoureuses, sont, paraît-il, essentiellement roumaines. Elles disent les mœurs agrestes, les amours tendres et mélancoliques d'un peuple pasteur. La flûte de Pan, dont un de ces hommes joue merveilleusement, accentue encore cette note champêtre.

Pourquoi seulement ne s'en tiennent-ils pas là? Pourquoi nous modulent-ils également des airs qui, si beaux qu'ils soient, n'ont pas le cachet du terroir, des morceaux de la *Traviata*, par exemple, de *Rigoletto* ou de *Faust*. Qu'ils restent donc Roumains, ces musiciens hors ligne, purement Roumains, sans concessions ni politesses pour la musique étrangère. Ils devraient du reste s'apercevoir de cette faute, car les applaudissements qu'ils recueillent sont bien plus nourris quand ils demeurent fidèles à leur répertoire national.

Pour copie conforme :

GASTON JOLLIVET.



ALMA TADEMA. — L'Attente.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS



L'Espoir.

Je n'ai pas à insister sur l'œuvre d'Eugène Delacroix; il n'y a que des redites à répéter quand il s'agit de parler de l'*Entrée des Croisés à Constantinople*, de la *Bataille de Poitiers*, comme du *Bertin*, du *Saint-Symphorien* d'Ingres. Je signalerai pourtant, chemin faisant, dans l'œuvre de Descamps, si justement populaire, *la Pêche au thon*, qui, appartenant à une galerie particulière, était presque inconnue du public. C'est une des belles toiles du maître et qui vient très heureusement compléter la collections de ses tableaux.

Je n'ai malheureusement rien à dire de M. Gérome dont le catalogue ne mentionne aucune œuvre. M. Gérome est un des maîtres les plus estimés de l'École française, et la distinction de son talent, la pureté et l'élégance de ses compositions, qu'on ne saurait oublier quand on les a vues seulement une fois, lui assignaient un grande place dans cette Exposition, c'est, je le répète, une abstention très regrettable pour les artistes et le public.

Avant de m'occuper des Écoles étrangères, je tiens à signaler les remarquables envois de M. Charles Cazin. En même temps qu'il est peintre, M. Cazin est poète, et nul ne sait mieux que lui nous montrer une entrée de village la nuit, une route déserte éclairée par un ciel semé d'étoiles; il a le secret de l'ombre et de la lumière des nuits. Ce sont des poèmes je le répète et peints de main de maître que *la Ville morte*, *le Village*, *l'Orage*, *Lonely place*, *Souvenir de fête*, etc.; ses dessins et pastels complètent la belle série de ses envois à l'Exposition.

*
* *

Quitte à revenir tout à l'heure à l'École française j'entre dans les salles réservées à l'Exposition anglaise.

Constatons tout d'abord l'originalité des artistes d'outre Manche, et malgré certains défauts, la belle tenue de l'ensemble de leur œuvre. Leur peinture ne peut être comparée à nulle autre, et leur école est bien une résultante de leurs mœurs, de leurs habitudes, de l'air qu'ils respirent, en un mot du génie anglais.

Examinons, par exemple, l'œuvre de M. Alma Tadema: *les Femmes d'Amphissa*. Tous les peintres de tous les pays ont traité des sujets antiques et il semble qu'il n'y ait qu'une façon de représenter la Grèce d'autrefois. Comparez par la pensée, ces Ménades, ces Matrones à celles qui auraient été peintes par un artiste français et reconnaissez l'accent étranger, anglais, malgré la pureté d'exécution, la fidélité de dessin qui paraissent devoir être les mêmes sous toutes les latitudes. Un critique très autorisé a écrit que M. Alma Tadema était habile à s'exprimer dans tous les langages; l'observation est juste, mais pour-



J. WATERHOUSE. — Marianne.



LUKE FILDES. — Femmes Vénitiennes.

tant j'ajouterai que la langue qu'il parle le mieux est la sienne. Je suis loin, par exemple, de contester la souplesse de son talent et *l'Attente*, dont on trouvera ci-contre une très fidèle reproduction est là pour le prouver.

De l'envoi de M. G. F. Watts, envoi très important composé de sujets mythologiques, de portraits, je signalerai une délicate allégorie : *l'Espoir*, qui, par la finesse, la grâce et l'indécision voulue du contour, fait songer à Prudhon et à Henner. Certes, je reconnais la haute valeur de ses autres tableaux, tels que : *Diane et Endymion*, *l'Amour et la Vie*, *le Jugement de Pâris*, *Uldra*, *Mammon*, etc., mais cette petite toile m'attire et me semble mieux qu'une autre résumer le talent de M. Watts, un des membres les plus estimés d'ailleurs de l'Académie royale.

Je vois le public arrêté devant une charmante toile de M. J. Waterhouse; le tableau est intitulé : *Marianne* et représente une belle jeune fille captive, au profit hébraïque, descendant, enchaînée les marches d'un tribunal où siègent des juges ou des prêtres d'Israël, qui viennent de rendre leur sentence. Un homme la suit tenant déjà le glaive qui doit frapper la victime. L'ensemble de la composition est émouvant par sa simplicité même; la tête de Marianne est très expressive dans son dédain pour ses implacables juges.

M. Luke Fildes nous offre un tableau plus riant de la vie, et ses *Femmes vénitiennes* dont nous donnons également ici une reproduction, inspirent des sentiments moins tristes que la belle Marianne de Watts. Peut-être reprochera-t-on à ces gracieuses filles, à ces charmants enfants, à ces ouvrières, de manquer un peu de couleur locale, mais qu'est-ce que la couleur locale? demandait Mérimée. Est-ce la reproduction, la ressemblance exacte d'un pays, d'un personnage? la question est encore à résoudre. Prenons le charme quand on nous l'offre, c'est le plus sage. On m'a affirmé que les vues de Venise de Ziem ne ressemblaient pas du tout à Venise. C'est bien possible, mais je lui sais gré de l'avoir vue avec des yeux qui ne sont pas ceux de tout le monde. J'aime mieux croire Venise telle que me la dépeint Ziem que comme me la raconterait M. Perrichon ou la première photographie venue. Bénis soient ceux qui nous trompent si agréablement!



MARCUS STONE. — La Femme du Joueur.

Est-ce aussi une peinture « d'après nature » que la *Femme du Joueur*, de M. Marcus Stone, et le membre de l'Académie royale s'est-il bien pénétré des exigences de la fameuse couleur locale dont nous parlions tout à l'heure. A-t-il cherché à mélodramatiser la situation? a-t-il fait de cette femme de joueur, une malheureuse s'arrachant les cheveux, pleurant avec les yeux traditionnels, rougis par les veilles et voyant mourir de faim sur son sein des enfants à qui elle n'a plus de pain à donner! M. Marcus Stone n'a pas été chercher si loin et il a été plus vrai. Il nous a peint une charmante femme, délaissée, mélancolique, mais élégante et résignée, pendant que son mari perd, à quelques pas, son argent aux cartes et aux boules. Une servante prend soin de

l'enfant au fond du jardin tout fleuri, un chat ronronne sur le banc, à côté de l'affligée, et c'est par ces contrastes que le peintre nous transmet sa pensée et son émotion.

Les *Femmes et Promises*, de M. Phil. Morris, *Fiancées* et *Épouses*, comme dit le catalogue de l'Exposition, méritent aussi une mention, non seulement pour le soin de l'exécution, le mérite du peintre, mais par l'harmonie de la composition et la discrétion dans les moyens d'émotion. Signalons aussi : *Un chagrin*, beau dessin dû au crayon de M. Allan Osterlund.

anglais, M. Millais, qui nous a envoyé un superbe *portrait de Ch. Gladstone*, de charmants tableaux tels que : *les Cerises, Bulles de savon*, *les Dernières roses de l'été* et *Cendrillon*. Je ne veux pas oublier son presque homonyme, Ch. Millet, dont le tableau de genre, *Les douceurs de la paix*, a été fort remarqué pour l'allure des trois personnages : du joueur de violon qui met toute son âme dans la chanterelle de son violon, du fumeur qui l'admire tout en « entretenant » sa pipe, et de la ménagère ou servante (en Hollande c'était tout un alors) qui l'écoute en connaissense.



PHIL. MORRIS. — FIANCÉES ET ÉPOUSES.

* * *

J'arrive à un tableau capital de l'Exposition de la peinture anglaise, au *Roi Cophethua*, de M. Burns Jones. Le succès qu'il vient d'obtenir devant les artistes et les amateurs de toutes les nations accourus à l'Exposition, serait fait pour fixer l'éminent associé de l'Académie royale, s'il pouvait avoir des doutes sur ce qu'on appelle la prise de possession du public. Rien que la légende de ce roi qui pouvait faire ce qui lui plaisait (chose rare dans la vie des tyrans), qui épouse en présence de sa cour une bergère, une mendiante, et qui se prosterne en offrant sa couronne à la choisie de son cœur, suffisait pour concilier la sympathie de tous; car, chose étrange, autant qu'éternelle, chacun des individus qui composent le public n'a de véritable admiration que pour les actions dont il se sait incapable.

Je cite au premier rang un autre grand artiste

Un autre tableau m'appelle, c'est *l'Aphrodite*, de M. Calderon, membre de l'Académie royale. Un beau torse de femme étalé sur une vague admirablement peinte, en voilà assez pour les amateurs de toutes les beautés. Les mouettes viennent tournoyer autour de la future reine de Cythère, née « d'un flocon d'écume emporté par le vent! »

A quelques pas de là, je trouve un superbe portrait du *Cardinal Manning*, par M. W. Ouless, de l'Académie royale.

La tête, les mains, les accessoires sont traités avec une grande vérité et une rare noblesse; les plans du visage ont, par le dessin et le coloris, un relief d'une telle justesse qu'un sculpteur pourrait aisément y trouver tous les profils d'un buste. Je ne saurais mieux faire pour en donner une juste idée que de renvoyer le lecteur à la fidèle reproduction qui accompagne cet article.

Limité par l'espace, je ne puis plus que signaler



BURNS JONES. — Le roi Cophethua.



MILLET. — Les douceurs de la Paix.

les envois de M. G. Clausen : *Tete de jeune Fille*, *Feuilles d'automne*, et *un jeune Laboureur*. Ceux qui ne regardent que superficiellement, comme on y est un peu obligé, hélas, quand on parcourt ces galeries riches de tant d'œuvres et de chefs-d'œuvre, croiront voir en M. Clausen un élève de notre Millet ou de Jules Breton. Je leur demande en faveur de ce peintre une étude plus approfondie ; ils constateront en l'étudiant qu'ils ont devant eux un artiste original, chose rare, même au-delà de la Manche.

Philippe Gille.



CALDERON. — Aphrodite.

G. CLAUSEN



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

UN JEUNE LABOUREUR

W. W. OULESS



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

PORTRAIT DU CARDINAL MANNING



L'Exposition Maritime

A TRAVERS L'EXPOSITION



Pavillon du Guatemala

Le temps marche. Les Parisiens ont tous — ou à peu près tous — fait leurs visites à l'Exposition. Le shah de Perse est en route pour Téhéran. Mais le Champ de Mars, le Trocadéro et les Invalides ne sont pas abandonnés pour cela. C'est le tour des provinciaux et des étrangers qui profitent des vacances pour venir voir, eux aussi, notre grande fête industrielle, monter à la Tour Eiffel et s'esbaudir au jeu des fontaines lumineuses.

Rien n'est amusant pour un observateur comme d'aller en ce moment au Champ de Mars et, assis à la terrasse d'un café, de regarder passer les excursionnistes.

Ils arrivent en groupes serrés, composés de gens de la même ville ou tout au moins du même pays, venus par le même train de plaisir et ne se séparant pas, car ils doivent repartir ensemble.

Voilà toute une bande de blouses bleues et de casquettes. Ce sont des Manceaux amenés par la compagnie de l'Ouest. Ces grands chapeaux de feutre proviennent du train d'Auvergne et de Limousin, organisé par l'Orléans. Ces bérets arrivent de la Provence par la ligne de Lyon. Ces gilets brodés sont débarqués à la gare Montparnasse, venant en droite ligne de Bretagne. Ces bonnets alsaciens sont venus par la gare de Strasbourg....

Je laisse de côté les Anglais, les Italiens, les Belges, les Espagnols qui, eux, sont moins nombreux et ne se reconnaissent guère qu'à leur langage.

Encore un amusement pour le flâneur, cette *confusion des langues* qui fut, nous dit l'Ecriture, cause de la ruine de la Tour de Babel et qui est aujourd'hui le triomphe de sa rivale heureuse, la Tour Eiffel.

C'est pour les étrangers qu'il faut aujourd'hui faire une promenade à travers l'Exposition.

LE PAVILLON DU GUATEMALA

A droite du palais des Arts libéraux, en bordure de l'avenue de Suffren, se trouve le pavillon du Guatemala dont nous donnons une vue.

Très curieux ce pavillon qui contient l'Exposition d'une des plus intéressantes petites républiques de l'Amérique du sud, pays laborieux et digne qui a fait les plus grands efforts pour tenir son rang dans le grand tournoi auquel la France a convié l'univers entier et qui y a pleinement réussi.

Comme curiosité première, je citerai l'ornementation de la façade qui semble tout en émail et qui est simplement en Lincrusta Walton !... l'économie dans l'élégance.

Quant à l'intérieur, visitez-le. Indépendamment des bois (97 espèces diverses) des fibres textiles, des graines, écorces, résines, gommes, matières tinctoriales, matières médicinales, produits minéraux, beaux-arts etc., vous y trouverez la plus riche collection d'oiseaux-mouches multicolores et d'insectes coléoptères que jamais entomologiste ait pu rêver.

LA GALERIE DES MACHINES

Voici deux vues de la galerie des machines.

J'ai déjà maintes fois parlé de cette œuvre merveilleuse, rivale à l'Exposition de la fameuse tour Eiffel.

Le Palais des machines, œuvre de M. Dutert, l'un des trois premiers lauréats du concours de l'Exposition, comprend une grande nef centrale de 115 mètres de largeur sur 420 mètres de longueur, deux galeries latérales de 15 mètres de largeur, deux tribunes et un vestibule d'entrée.

La construction métallique de la grande nef, commencée en avril 1888, suivant les projets de M. Dutert, architecte, et de M. Contamin, ingénieur en chef du contrôle des constructions métalliques, a été terminée le 10 octobre. Elle se compose de vingt fermes de 115 mètres de portée dont dix-huit courantes semblables et deux de tête doubles, réunies les unes aux autres sous les combles au nombre de dix par travée, et, dans la hauteur du palais, par des poutres formant balcon mi-partie plane, mi-partie à treillis, et des arcades en fers et tôles du commerce.

Ce gigantesque ensemble pèse 7 784 519 kilogrammes.

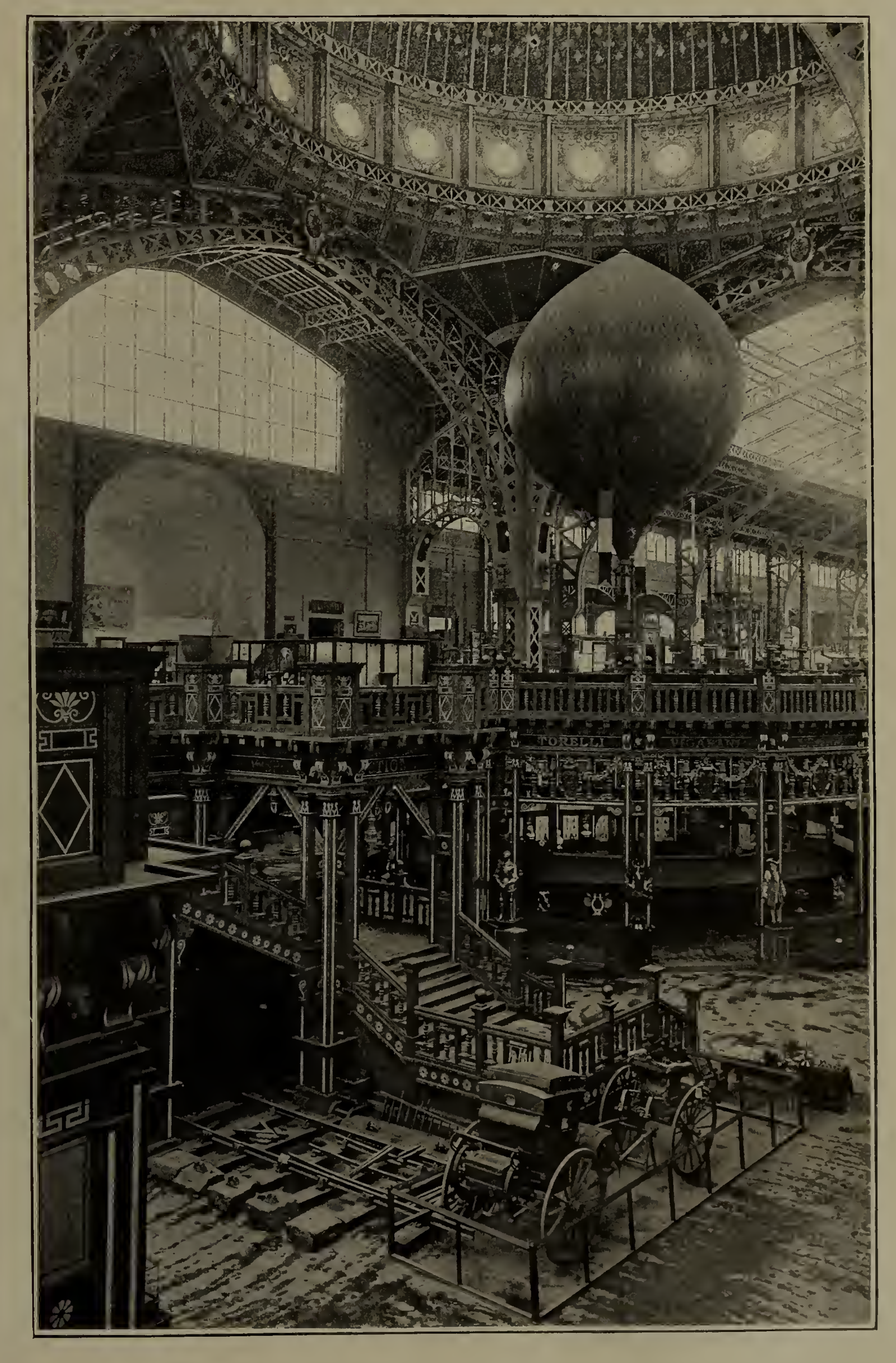
La couverture de la nef est en dalles de verre fournies par M. Murat, de Saint-Gobain (voir l'histoire de cette colossale toiture au n° 1 du *Figaro-Exposition*); les parties basses vers les chéneaux sont pleines et couvertes de décorations en relief et peintes. Les écussons des chefs-lieux de département, des principales villes de nos colonies et des capitales des pays étrangers y sont représentés. Les armes de la ville de Paris occupent le centre de la travée du milieu; Marseille, Lyon, Lille, Bordeaux, occupent des points importants. Pour l'étranger, on relève les armes de Washington, Londres, Saint-Pétersbourg, Vienne, Pékin, Rome, Copenhague, Téhéran, Mexico, La Haye, Athènes, Lisbonne, Bruxelles, To-Kio, Buenos-Ayres. Siam, Stockholm, Tanger, Rio-de-Janeiro, Le Caire, Belgrade, Bucharest, Luxembourg, etc., etc.

Les parties en relief ont été exécutées par M. Jules Martin, sculpteur, et les parties basses peintes par M. Jambon.

La construction des pignons qui ferment la grande nef et les tribunes adossées a employé 1 200 000 kilogrammes de fer.

Le pignon de l'avenue de Suffren est décoré, au centre de la tribune, de vitraux représentant la bataille de Bouvines. Le pignon de l'avenue de La Bourdonnais, qui constitue la principale entrée du Palais des Machines, est flanqué de deux pylônes en fer et à jour, de 35 mètres de hauteur, renfermant l'un, l'escalier de service, l'autre un ascenseur électrique. Ces pylônes portent en relief les armes et les attributs de la ville de Paris. L'archivolte est décorée des armes des principaux pays participant à l'Exposition, tels que les États-Unis, la Grande-Bretagne, la Belgique, la Suisse, la Russie, l'Autriche, l'Italie, le Japon, l'Espagne, le Brésil, le Mexique, les Pays-Bas, la Norvège, la République Argentine, la Grèce, le Maroc, l'Égypte, le Chili, etc. Les verrières reposent sur un arc plein en staff, orné d'un grand rinceau décoratif accompagné d'instruments de travail. Cette arcade décorative est épaulée par deux groupes remarquables de 7 mètres de haut, *la Vapeur* et *l'Électricité*, exécutés en plâtre par MM. Chapu et Barrias.

Les bas-côtés, dont le poids de la construction métallique est de 2 698 056 kilogrammes, ont un premier étage d'où l'on domine l'ensemble de la construction. Les parois verticales sont décorées de parties pleines composées de briques rouges et blanches d'un



LES ARTS LIBÉRAUX

heureux effet; les verrières sont en verre blanc et les bordures en verre émeraude; les plafonds sont ornés de staff en relief.

Le vestibule d'entrée, correspondant au palais des expositions diverses, comprend un escalier double. La rampe est en fer forgé et bronze, véritable œuvre d'art. Deux figures en bronze, exécutées par MM. Cordonnier et Barthélemy, ornant les départs de l'escalier, portent chacune un groupe de vingt lampes à incandescence.

Le vestibule est couvert par une coupole portant sur pendentifs. L'architecte du Palais y rappelle les principales forces productives de la France. La verrière du plafond rappelle les principales productions de l'agriculture : le lin, le chanvre, le blé, le maïs, etc.; les pendentifs peints représentent les arts, les sciences, les lettres, le commerce. Le bas de la coupole est orné de groupes d'enfants tenant des attributs des principaux corps d'état; enfin, six fenêtres éclairant ce vestibule sont décorées de figures allégoriques représentant l'orfèvrerie, l'ébénisterie, la verrerie, la céramique, etc.

La construction du Palais des Machines a coûté 7 513 894 francs.

Avant de partir, je vous recommanderai de monter au troisième étage d'où la vue embrasse tout l'ensemble du Palais, par l'ascenseur que met en mouvement le compensateur Morane jeune. C'est cet ascenseur qu'a choisi M. le président Carnot lorsqu'à la fin de sa visite à la galerie des machines, il a voulu jeter un dernier coup d'œil sur les merveilles qu'il allait quitter.



La Porte de l'Armurerie.

LA SOCIÉTÉ DE COMMENTRY-FOURCHAMBAULT

L'autre exposition également intéressante à visiter, pendant qu'on est dans la galerie des machines.

Elle présente dans la classe 48 :

Diverses coupes du terrain houiller de Commentry.

Les plans en relief du bassin de Commentry, donnant le bassin au début de la formation houillère, à la période de la formation de la grande couche et à l'état naturel.

Un album du matériel à diverses époques.

Des albums géologiques et paléontologiques des houillères.

L'exploitation des houillères de Commentry et de Montrécy, qui était de 1000 tonnes en 1820, dépasse aujourd'hui 500 000 tonnes et le nombre des ouvriers employés est de 2500.

45 kilomètres de chemins de fer à la voie de 1 m. desservent les divers services de la houillère.

Dans la classe 63, la Société expose divers dessins et photographies des travaux métalliques :

Des modèles du pont d'Alais sur le Gardon (3 grandes travées droites de 45 mètres et deux travées courbes de 25 mètres).

D'un pont portatif et démontable du système Brochoki; deux spécimens de ce pont se trouvent au-dessus du boulevard de la Tour-Maubourg pour faire communiquer entre elles les deux parties de l'Exposition.

Du pont Barbin sur l'Erdre, à Nantes. Ce pont, de 80 mètres de portée, a présenté les plus grandes difficultés de montage et les ingénieurs chargés d'en surveiller l'exécution attestent qu'il fait le plus grand honneur à la Société de Fourchambault.

Pour ne rappeler que les travaux faits par cette Société *à Paris et dans les environs*, nous citerons les ponts du Carrousel, de Nanterre, de Solférino, de Neuilly; la tour du puits de Grenelle, les ponts d'Asnières, de la Cité, de Bezons, d'Argenteuil, d'Epinay, de Choisy, etc.

L'usine où ces travaux s'exécutent est située à Fourchambault (Nièvre), sur la rive droite de la Loire à 8 kilomètres de Nevers. Elle occupe plus de 1000 ouvriers et ses ateliers ont 3 hectares de surface couverte.

LA SOCIÉTÉ DES PONTS ET TRAVAUX EN FER

Avant de quitter la galerie des machines, je crois utile de vous recommander un coup d'œil à l'exposition de la Société des Ponts et travaux en fer.

Cette exposition appartient à la classe 63. Elle est située au Champ de Mars, dans la galerie des machines, vers l'angle de l'avenue de Lamotte-Picquet et de l'avenue de Suffren (au premier étage).

Elle comprend :

Sur la paroi verticale :

1° Une aquarelle de 1 m. 45 sur 1 m. 10, représentant l'un des deux dômes des palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux, construits par la Société pour l'Exposition de 1889.

2° Quatre aquarelles : le grand viaduc de Marly-le-Roi; le pont de 80 mètres de portée sur le canal de Corinthe (Grèce); les caissons en montage du grand bassin de radoub de Saïgon

en Cohinchine); le marché central sur la pace de la Lyre à Alger) ;

3° Une aquarelle représentant la reconstruction du grand pont sur l'Ebre, à Castéjon, chemin de fer de Pampelune à Saragosse (Espagne) ;

4° Vingt-cinq photographies représentant les plus importants travaux de la Société.

La Société des ponts et travaux en fer, constituée depuis 1882, a succédé à la maison H. Joret, fondée en 1857. Ses ateliers sont situés à Montataire, à 48 kilomètres de Paris, sur la ligne de Paris à Creil et sont reliés à l'Oise canalisée, qui les met en communication fluviale avec Paris, le Havre et les canaux du Nord. Ils occupent une surface de 15 000 mètres carrés, dont 8 000 mètres carrés couverts et fournissant une production annuelle de 10 000 tonnes.

La Société exécute, non seulement les ouvrages métalliques : ponts, viaducs, matériel de chemins de fer, etc., mais encore les travaux de fondation ordinaire ou par l'air comprimé, de maçonnerie, terrassements, etc.

Le chiffre de ses affaires a dépassé dans les cinq années, de 1883 à 1888, la somme de 60 millions de francs.

La Société des ponts et travaux en fer, continuant les institutions créées par la Société H. Joret et Cie, fait profiter tous les ouvriers de ses ateliers de Montataire d'une participation dans les bénéfices annuels. La caisse de secours mutuels, gérée exclusivement par les ouvriers, leur assure des secours en cas de maladie.

Un mot encore : remarquez le meuble qui renferme l'Exposition des ponts et travaux et qui est dû aux dessins de M. Morsent, architecte, et construit par M. Regnard, frère.

LE PAVILLON EIFFEL

Si la tour de 300 mètres occupe tous les esprits, il ne faut pas croire que ce soit là l'unique travail de M. Eiffel.

Derrière les bureaux de la Société de la tour et dans le même pavillon, M. Eiffel a organisé une exposition minuscule qui s'impose à l'attention.

C'est la reproduction réduite de deux grands travaux exécutés par le célèbre constructeur et qui ont popularisé son nom bien avant qu'il ne fût question de la tour de 300 mètres : les écluses de Panama et le viaduc de Garabit.

Le pavillon est facilement reconnaissable. Il est surmonté d'un dôme en tôle d'acier semblable aux calottes phénoménales qui couvrent nos observatoires ; c'est une réduction de la coupole flottante, inventée et construite par M. Eiffel pour l'Observatoire de Nice. Sur ses murs peints de couleurs claires on a dessiné avec une précision scientifique diverses constructions en fer : des ponts militaires démontables, des viaducs, des phares et plusieurs tronçons de la tour du Champ de Mars.

Entrons et nous verrons.

Le premier travail que nous aurons à examiner est situé à notre droite.

C'est le pont-viaduc de Garabit.

Ce viaduc a rencontré, lors de sa conception, autant de difficultés, autant d'opposition que la tour Eiffel.

On construisait la ligne de Neussargues à Marvejols et on rencontrait un torrent profondément enfoncé, et qui forçait à détourner de plusieurs lieues le tracé direct.

Jeter un pont entre les deux montagnes qui forment les côtés du torrent, personne n'y songeait.

Un jeune ingénieur, M. Eiffel, le proposa cependant. On lui rit au nez.

Il tint bon et demanda à faire l'essai.... A la grande surprise des détracteurs, il réussit.

Un coup d'œil sur le « petit modèle » vous montrera les difficultés de l'entreprise.

Ce petit modèle est parfait.

On a improvisé toute une campagne. Dans un fond de décor, bien campé, on voit des montagues abruptes qui s'échelonnent, coupées de gorges profondes, des cours d'eaux rapides et des petits chemins en zigzags qui descendent et se perdent au loin dans les plaines, derrière un pli de terrain ou dans un bois.

Au premier plan, deux monts en relief, séparés par une étroite vallée encaissée, où coule une rivière.

Ce sont les deux monts entre lesquels M. Eiffel a jeté le viaduc de Garabit.

La longueur totale de ce viaduc est en réalité de 564 mètres. La partie métallique mesure à elle seule 450 mètres.

Le fond de la vallée est franchi par une arche longue de 165 mètres. L'altitude du tablier est de 122 mètres au-dessus du niveau de la rivière.

LA PORTE DE L'AMEUBLEMENT.

Pour rendre sensible cette hauteur, M. Eiffel a fait dessiner l'arche centrale dans un panneau exposé en face du viaduc, et, dans cette arche, on a figuré les tours de Notre-Dame, surmontées de la colonne Vendôme. Elles y tiennent à l'aise.

C'est ce travail métallique prodigieux, qui pèse près de 3 millions et demi de kilogrammes, dont on a voulu donner au public une idée précise.

Entre les petites collines qui sont en relief tout au premier plan du panorama, on a construit une réduction au cinquantième de l'ensemble du pont.

Ce pont, tel qu'on peut le voir, est inachevé à dessein. Le tablier glissera sur des galets de part et d'autre quand l'arche sera achevée. En ce moment, on l'élève. Les pièces sont montées en porte-à-faux, et les deux tronçons de l'arche qui surplombent dans le vide sont retenus par des câbles en acier d'une grande puissance. A l'endroit où les ouvriers doivent travailler, des filets sont tendus, et des arbalétriers de fer, montés lentement à l'aide de grues, se balancent dans les airs.



LE VIADUC DE GARABIT.

Aucun détail n'a été omis. Les milliers de pièces qui composent cet immense jouet ont été limées, rivées, peintes avec un soin méticuleux. Tout y est, jusqu'aux échelles, jusqu'aux moindres échafaudages de bois dont on a fait usage pour monter les matériaux, et tout merveilleusement soigné et fini.

Ce sont les piles de ce pont gigantesque qui ont donné à M. Eiffel l'idée de faire pour l'Exposition universelle ce travail plus gigantesque encore qui s'appelle Tour Eiffel.

« Au bout du compte, disait-il avec son calme habituel, ma tour n'est qu'une « pile » comme les autres. Avec une seconde de l'autre côté de la Seine on construirait un joli pont! »

La seconde pièce de l'exposition est à gauche.

Elle comprend une série de bassins dont les fonds ont des hauteurs différentes. Ils sont séparés par de petites écluses métalliques qui reproduisent exactement — en raccourci, bien entendu — les écluses employées au canal de Panama.

Dans les canaux et dans les fleuves, la différence de niveau des eaux dans deux sections contiguës ne dépasse guère quatre à cinq mètres. M. Eiffel a construit des écluses d'une force exceptionnelle qu'on peut employer dans des dénivellations de vingt mètres.

La force de la chute d'eau est utilisée. Elle actionne des turbines qui compriment l'air dans des caissons voisins, et cet air, habilement distribué, a été employé à la manœuvre des écluses et des ponts tournants.

Tout cela est exposé, réduit au cinquantième, construit, avec une minutie infinie, de mille pièces de fer rivées entre elles, à peine plus grosses que des allumettes. C'est une merveille de patience et d'ingéniosité, un travail de Chinois.

Dans un des bassins flotte un beau transatlantique, également réduit au cinquantième. Pas une vitre ne manque aux hublots, pas une marche dans les petits escaliers, pas un filin dans la mâture.

Le bateau flotte, tranquillement à l'ancre, ses feux de position sont hissés : on dirait qu'il va partir !

Il a été construit, sur les plans de la *Bourgogne*, dont il est une réduction exacte; il mesure 3 mètres de long et a été établi en 43 jours par l'Usine Métallurgique Parisienne qui a été chargée d'installer toute cette exposition.

Telles sont les deux choses que vous admirerez au Pavillon Eiffel, si, comme j'en suis certain, vous suivez mon conseil en allant le visiter, à la descente de la Tour.

LE POLICHINELLE DE M. GASNE

Dans notre dernier numéro nous avons parlé de l'Exposition de M. Gasne, le maître de forges de Tussey (Meuse) à qui l'on doit la fonte de la fontaine Saint-Vidal.

Nous donnons ci-contre le dessin de l'une des plus intéressantes pièces de cette exposition, le *Polichinelle* qu'on peut voir classe 25.

LA STATUE DU DOME CENTRAL

Lorsque nous avons fait notre première et rapide promenade à travers l'Exposition, nous avons jeté en passant un coup d'œil à



La Galerie des Machines.

la statue qui couronne le dôme central : *la France distribuant des couronnes.*

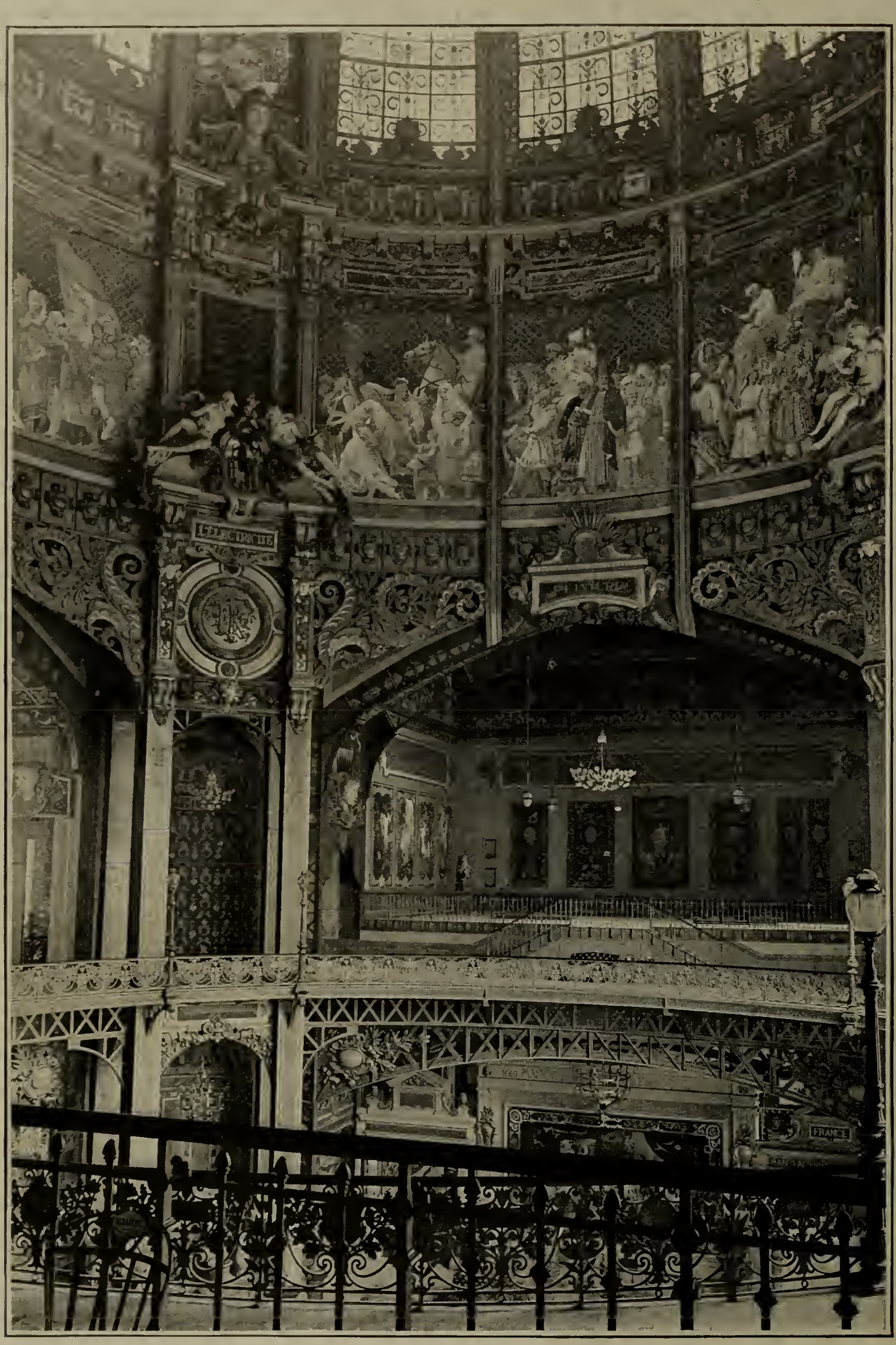
Nous en donnons aujourd'hui un dessin.

Cette statue, œuvre de M. Delaplanche, a été exécutée entièrement en zinc repoussé dans les ateliers de M. Ed. Coutelier, 52, boulevard Richard-Lenoir. Elle est un des plus intéressants spécimens de l'application des métaux légers à l'art de la décoration. Une statue de sa dimension — neuf mètres — en bronze ou en cuivre, eût écrasé le bâtiment. La statue en zinc repoussé ne pèse même pas sur la charpente.

Elle a de plus le mérite d'être d'un prix incroyable de modicité. Croirait-on que ce colosse, y compris les frais de l'armature intérieure qui la soutient, ne revient qu'à 9,000 francs!

Du reste, dans la classe XXV, où se trouve l'Exposition de M. Ed. Coutelier, nous pourrons nous édifier plus complètement encore à ce sujet. Nous reconnaîtrons en effet plusieurs motifs de la décoration de la toiture de la galerie des Machines, le modèle de la statue, et au pied de ce modèle une main en zinc martelé, copie grandeur d'exécution qui indique les dimensions réelles et la manière dont elle a été faite. Nous verrons aussi des spécimens de crêtes d'épi, de têtes, etc., et au milieu un album reproduisant un grand nombre d'objets exécutés depuis que M. Coutelier est à la tête de la maison, c'est-à-dire depuis vingt-sept ans.

Pour les gens du monde, aussi bien que pour ceux du métier, c'est une intéressante visite à faire.



INTÉRIEUR DU DOME CENTRAL.

LE PAVILLON HAVILAND

Nous avons donné dans le dernier numéro du *Figaro-Exposition*, une vue du Pavillon de Céramique de la maison Haviland, placé à l'entrée de la galerie de Trente Mètres.

Bien que la renommée de la maison Haviland soit aujourd'hui établie, non seulement en Europe, mais dans le monde entier, il nous paraît intéressant de donner quelques détails, ne fût-ce que pour faire connaître les services que MM. Haviland père et fils ont rendus à l'industrie de la porcelaine française.

C'est en effet à M. Haviland père qu'on doit le grand mouvement qui a porté les fabriques du Limousin à la hauteur où elles sont aujourd'hui. Il était, en 1839, commissionnaire importateur de porcelaines et de faïences anglaises à New-York, lorsqu'un service à thé de porcelaine française, venu là on ne sait comment, tomba sous ses yeux. La pâte de ce service le frappa; elle était bien supérieure à celle des porcelaines anglaises et il se dit que ce serait une bonne affaire que d'introduire le premier, en Amérique, cette vaisselle qui ne pouvait manquer d'y trouver faveur.

Seulement où la prendre? Il savait bien qu'elle était française, mais c'était tout. Il traversa l'Atlantique, parcourut plusieurs départements et finit par trouver à Limoges la fabrique d'où sortait son service à thé. Il voulut y faire faire des modèles qu'affectionnaient les Américains et que, seuls, les Anglais possédaient alors. Ce fut une petite révolution dans la porcelainerie. Les fabriques établies dans le pays voulurent bien exécuter ses commandes dans les moules qu'il leur fournissait; mais, comme décoration, les ouvriers limousins ne connaissaient que le bleu barbeau et les *rinceaux* d'or. Quand on leur parla d'autre chose, ils secouèrent la tête. M. Haviland fut obligé de faire venir quatre peintres pour organiser des ateliers de décoration.

MM. Haviland possèdent aujourd'hui à Limoges et à Auteuil

deux magnifiques établissements dans lesquels se fabrique en grand la porcelaine commerciale ou artistique qu'ils expédient dans le monde entier. Pour donner une idée de ce que sont ces usines, disons que rien que pour des assiettes, la fabrication est de 6000 pièces par jour. La fabrication principale a neuf fours cubant chacun de 80 à 120 mètres cubes. Dans ces neuf fours, il est fait, en moyenne, 450 fournées par an, ce qui donne 45000 mètres cubes de fabrication annuelle.

La décoration occupe 200 peintres et 100 brunisseuses. Dans le laboratoire annexé à l'établissement des chimistes travaillent sans cesse à perfectionner les procédés de fabrication et la préparation des couleurs. Le total du personnel dirigé par MM. Haviland et Cie comprend 1100 employés et leur outillage utilise des machines représentant ensemble 50 chevaux-vapeur.

C'est à Limoges que MM. Haviland et Cie fabriquent toute leur porcelaine, et cette fabrication consiste surtout en services de table, à dessert, à café ou à thé, à toilette, etc., etc. Dans cette fabrication, ils sont en France sans rivaux, et il n'y a en Angleterre que la fabrique Minton qui puisse leur être comparée. Il n'y a pas un marchand de porcelaines un peu important en France, en Europe et même en Amérique, dont les services de table ne viennent de la maison Haviland.

Les pièces véritablement artistiques sont faites à Auteuil, c'est-à-dire à Paris, parce que c'est là seulement qu'on peut rencontrer des artistes de premier ordre. Les sculptures sont signées Al. Dammouse, Ringel, Noël, Aubé, Delaplanche; les eaux-fortes sont de Sommer, Boilvin, Bracquemont; les peintures sont de Habert, Ed. Dammouse, Jean, Pallandre et bon nombre d'artistes qu'il est inutile de nommer et dont la manufacture de Sèvres sait apprécier les talents. Ici, ce n'est plus de l'art industriel, mais de l'art véritable et de l'ordre le plus élevé. Dans les ateliers d'Auteuil, les artistes emploient, selon leur fantaisie, la matière des Majoliques, des Nevers, des Rouen; un grès dur et ferme comme le bronze; des porcelaines à pâte tendre et à pâte dure. La matière ici est secondaire, presque indifférente; le talent de l'artiste fait seul la valeur de chaque pièce.

Le musée céramique de MM. Haviland est une des curiosités de Limoges et l'on peut également faire une visite pleine d'intérêt à leur maison de vente du faubourg Poissonnière. On y retrouvera quelques-uns des magnifiques produits qui, à l'Exposition universelle de 1878, en même temps qu'ils affirmaient la supériorité des produits de cette maison d'élite, ont valu à M. Charles Haviland fils la croix de la Légion d'honneur. Cette supériorité s'est maintenue aux Expositions d'Amsterdam et d'Anvers et tous ceux qui, au Champ de Mars, ont visité ou visiteront le pavillon dont nous avons donné l'image, n'hésiteront pas à reconnaître la grandeur de l'œuvre pour ainsi dire nationale créée par M. Haviland père, et si bien continuée par son fils.

LE PAVILLON DE LA PRESSE

Quoiqu'on lui reproche d'être un peu exigu, il faut avouer que ce pavillon est une des choses les mieux réussies de l'Exposition. La distribution est parfaite et la décoration charmante. A gauche, en entrant, la salle de réception; à droite, la salle de téléphone avec quatre cabines. Au fond, le vestiaire qui donne, d'un côté, sur la salle du comité et, de l'autre, sur la salle de lecture et de correspondance. Cette salle, destinée au travail, communique par un guichet spécial — le guichet de la Presse — avec le pavillon des postes et télégraphes, ce qui permettra d'expédier lettres et dépêches sans se déranger. Tout au bout du couloir, à gauche, le grand hall couvert du restaurant de la Presse. Ce hall, bien aménagé, orné de bronzes de Gouge, est assez vaste pour qu'on puisse y travailler. Pour nous autres, que le bruit ne gêne pas et qui sommes habitués à écrire n'importe comment, c'est souvent une ressource précieuse.

Au premier étage, la bibliothèque et deux salles privées, l'une pour la Presse française, l'autre pour la Presse étrangère — le refuge des difficiles que le brouhaha effraye et qui ont besoin du recueillement pour élaborer leurs articles.

Tout cela est coquet, élégant, riche même. Partout règne un véritable confort.

Le Pavillon de la Presse est l'œuvre de M. Vaudoyer, un architecte qui, bien que jeune encore, a eu sa large part de collaboration à l'Exposition de 1878. C'est lui qui a exécuté les travaux de la façade de la rue des Nations, les pavillons de Saint-Marin, de Monaco et d'Andorre; ceux des républiques américaines du Sud, enfin celui du grand-duché du Luxembourg, qu'il a été chargé de refaire cette année.

M. Vaudoyer a — il le déclare de bonne grâce — été secondé par la bienveillante collaboration d'un grand nombre de fabricants et d'artistes qui, tous ou presque tous, ont fourni leur concours gratuit au « Palais des Journalistes ».

C'est donc un devoir pour nous, en parcourant ce « Palais » de les nommer en les remerciant.

Voici d'abord la porte-barrière. Elle a été fournie par les ateliers de Neuilly, dont le directeur, M. O. André, nous en fait cadeau. A première vue, elle paraît assez simple, mais, pour les gens du mérier, elle n'est pas sans mérite.

Ces deux énormes sphinx, ainsi que ces beaux vases, nous ont été offerts par la Société des Granits et Porphyres des Vosges.



POLICHINELLE DE GASNE.

Voici maintenant le porche. Voyez ces deux panneaux. Ils sortent de la manufacture de céramique de M. Mortreux, au parc de Montsouris. Ils ne mesurent pas moins de 2 mètres 40 sur 1 mètre 40. Celui de droite représente la Critique, une jeune femme couronnée de houx — qui s'y frotte s'y pique. — Celui de gauche, c'est la Pensée. Ces deux émaux transparents, à grand feu, sur fond or mat, ont été dessinés par M. Lionel Royer, auquel sa belle toile, la *Famille*, a valu une médaille au Salon de 1885.

Nous retrouverons d'autres travaux de M. Mortreux en parcourant les salons.

Les ornements de la façade sont dus à M. Thiébault, sculpteur. Les mosaïques nous ont été données par M. Facchina.

Entrons. Sans nous arrêter aux décorations fort simples du vestibule, donnons un coup d'œil à la salle du Comité. Ce joli meuble artistique a été fourni et installé gratuitement par la maison Damon et Cie. La cheminée a été achetée chez M. Boison, mais les bronzes d'art qui la décorent ne nous coûtent rien : c'est un cadeau de MM. Raingo frères, de même que MM. Brot et fils ont bien voulu nous offrir la grande glace qui monte jusqu'au plafond.

Cette pendule, un vrai chef-d'œuvre, ainsi que celle qui se trouve à côté du grand escalier, sont des dons de M. Passerat.

Enfin, pour les fenêtres des vitraux — véritables œuvres d'art — ont été faits tout exprès par la maison Champigneulle de Bar-le-Duc.



Cheminée monumentale de la Maison Boverie.

Passons à la salle de lecture.

Les cheminées y sont également artistiques, grâce au concours de M. Mortreux qui les a ornées de plaques émaillées dont vous voyez l'effet. Une bibliothèque complète d'ouvrages utiles, dictionnaires, traités, livres scientifiques, recueils de littérature, atlas, etc..., etc... — les instruments de travail d'un journaliste — a été fournie par la maison Hachette qui a été heureuse de nous l'offrir, en ne demandant comme prix qu'un simple remerciement.

Enfin le plafond qui domine le grand escalier est l'œuvre de M. Godon qui a fourni également des panneaux et tentures artistiques, représente une série d'Amours voltigeant la plume ou le crayon à la main pour collaborer au *Journal des Journaux*. Ce plafond a son pendant dans la Verrière qui, au-dessous de ce plafond, éclairera le grand escalier et sur laquelle Fritel a dessiné la *Presse éclairant le monde*.

Je finirai en disant que le jardin d'entrée est un cadeau de M. Alphand.

LA CHEMINÉE BOVERIE

Une des pièces les plus remarquables de la classe XVIII est certainement la cheminée exposée par la Maison Boverie, du faubourg Saint-Antoine, et dont nous donnons une photogravure. Dans un meuble aussi monumental aucune banalité ne s'est glissée, c'est de l'art et du grand art; l'architecture, la sculpture et la peinture y sont dignement représentées. Nous signalerons à nos lecteurs la décoration de la corniche; deux femmes légèrement drapées soulèvent d'un geste gracieux des guirlandes de fleurs, les figures allégoriques placées au-dessus des lions héraldiques attirent aussi les regards par l'élégance des formes et le fini de l'exécution. La frise, les colonnes, les consoles, tout est de la grande sculpture, bien dignes de notre Exposition de laquelle nous sommes si fiers, il est donc juste que nous félicitions les industriels qui, par leur concours, font la part de la France si belle.

Le lit Boverie qui se trouve dans la même exposition n'est pas moins intéressant à voir; nous le recommandons à tous les amateurs du beau.

L'EXPOSITION DES TRÉSORS D'ÉGLISE

Il y a bien d'autres expositions intéressantes.

De ce nombre est l'exposition des trésors d'église et de l'art rétrospectif, installée au Trocadéro dans la galerie de Passy.

Œuvre patiente de collectionneurs, auxquels s'est joint de bonne grâce le clergé français, possesseur des plus merveilleux souvenirs des temps passés, cette collection mérite d'être visitée, et visitée avec soin.

C'est par les tapisseries que les organisateurs ont commencé l'installation des objets qu'ils ont pu réunir et, en ce qui concerne les tentures seulement, ce labeur n'était pas léger. Environ 300 mètres carrés de murailles ont été couverts.

Deux splendides collections, celle de l'église de Beaune et celle de la cathédrale du Mans, y figurent, ainsi que les tapisseries de Reims, de Chalais et nombre de pièces appartenant à des particuliers.

La cathédrale de Sens a prêté tout son trésor, dont les morceaux les plus importants sont : une très belle châsse, l'anneau en or et un peigne en ivoire sculpté qui a appartenu à saint Loup ainsi qu'un ciboire en argent doré.

La cathédrale d'Auxerre a aussi envoyé son trésor, qui se compose de douze pièces.

Soissons a confié une très curieuse réduction en cuivre doré de la ville.

Vannes a prêté aussi plusieurs objets.

Le trésor du diocèse d'Arras comporte plusieurs monstrances, le reliquaire des Augustines d'Arras, enfin le reliquaire en cuivre de saint Nicolas portant une dent au centre et tout autour cette inscription : *Dens : saint Nicholaï* †.

Le trésor de Troyes n'est pas moins riche.

Le fameux trésor de Conques, tant admiré à l'Exposition de 1878, est là aussi, ainsi que le riche trésor de Reims contenant un précieux reliquaire phylactère à six lobes.

Le diocèse de Lyon a envoyé de nombreux objets.

Le diocèse de Limoges est représenté par un reliquaire en cristal de roche du XIIIe siècle.

Chartres a prêté un splendide triptyque en cuivre champlevé du treizième siècle.

La cathédrale de Tours a fourni le chef de saint Adrien XIIIe siècle, des calices et ciboire. Tulle a donné le chef reliquaire de saint Fortunat et le buste reliquaire de sainte Dumine. Maubeuge une belle monstrance, Chancelade son reliquaire, l'église de Sainte-Catherine, de Honfleur, un magnifique lutrin du XVe siècle.

G. GRISON.



STATUE DU DOME CENTRAL.

Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Le gérant : ÉTIENNE BOUSSOD.



SPÉCIMEN DES GRAVURES DE L'ARMÉE FRANÇAISE (ÉDITION POPULAIRE)
Illustrée par *ÉDOUARD DETAILLE*



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

LA PRINCESSE DOLGOROUKI
CONDUISANT SON ORCHESTRE



VOILA VOS TICKETS POUR L'EXPOSITION!

LES ADIEUX



UN FIN GOURMET

MADAME DE CHARVY A SA MÈRE

Pour notre dernière visite à l'Exposition, mère chérie, Gontran et moi nous nous trouvons seuls. Personne à Paris en ce moment. Tous nos amis sont partis pour le ballottage du 6 octobre en province. « Ne sais quand reviendront, » comme dit la chanson. Il y en a peut-être qui reviendront députés. S'il s'agit du petit B... du grand R... ou encore de X.... Pauvre France!

Cette fois notre visite est sérieuse, très sérieuse. Nous avons emporté la forte somme comme on disait dans *Tricoche et Cacolet*. C'est en effet le moment ou jamais de profiter des occasions, de jeter son dévolu sur les emplettes à faire pour cause de départ des exposants. Je sais bien que beaucoup de Parisiens se sont donné également le mot pour venir faire ici leurs acquisitions de la dernière heure et que cette affluence fera monter les prix. Mais n'importe, il y aura encore beaucoup de bons coups à faire, surtout pour les objets qui ne sont pas facilement remportables et que les acheteurs peuvent caser par exemple à la campagne, un chalet, un kiosque, des serres, ou tout simplement une porte, un grillage, une tente.

Arrivée par le pont de l'Alma. Nous avons voulu varier nos plaisirs et ne pas débarquer par cette sempiternelle porte Rapp où l'on tombe toujours sur les mêmes statues. En quoi nous avons sagement agi, car le spectacle à l'entrée du pont de l'Alma est véritablement saisissant. C'est là qu'on se rend vraiment compte de la grandeur de l'Exposition avec tout ce fourmillement de monde, cette cohue internationale qui nous presse et où je ne m'explique guère qu'il n'y ait pas plus de gens se jetant maladroitement par terre; car tous, tant qu'ils sont, marchent les yeux fixés sur la tour Eiffel. C'est de l'hypnotisme, de l'obsession.

Pour nous qui commençons à être blasés sur les fameux trois cents mètres, nous nous sommes arrêtés pendant dix minutes uniquement pour regarder passer la foule. Pendant cette halte, Gaston et moi nous avons inauguré un jeu amusant. Du plus loin que nous voyions arriver une bande, une famille quelconque, nous cherchions à deviner la nationalité à laquelle elles appartenaient, avant bien entendu qu'aucun de ces gens-là eût ouvert la bouche devant nous.

Il fallait nous voir échanger nos impressions : Tiens! ceux-là, à la façon dont ils gesticulent, ça doit être des Italiens ou des Espagnols. — Et ceux-ci, qui passent raides et muets consultant à chaque instant leur guide? — Des Anglais sans doute. — Cet autre groupe qui arrive avec l'œil méfiant, en dessous, ayant l'air de

gens qui craignent d'être molestés. Pas d'hésitation, ce sont des Allemands. Et ainsi du reste. Entre nous, je t'avouerai que nos devinettes ethnographiques (oh le vilain mot savant! mais il est de Gontran) n'ont pas été toujours absolument exactes. Tel que nous prenions pour un citoyen de Manchester ou de Berlin s'est trouvé parler, en passant près de nous, le plus pur auvergnat. Mais ces petites déconvenues nous faisaient rire au lieu de nous déconcerter. Elles nous prouvaient simplement qu'avec l'uniformité colportée dans le monde entier, précisément par ces mêmes chemins de fer qui nous dégorgent tant d'étrangers, c'est le diable de mettre les pays des gens sur leur visage.

Au cours de notre petite récréation, nous avons assisté à un spectacle comique, celui d'une escouade de provinciaux ahuris qui avait perdu dans l'Exposition une autre bande de compatriotes. Ces malheureux se sont réunis en conseil à deux pas de nous et nous n'avons pas perdu un mot de leur colloque :

– « Je te dis que c'est Eusèbe qui nous a lâchés dans la galerie des machines, sous prétexte de montrer à Clara l'appareil à fabriquer les bonbons anglais.

—Eh bien, il reviendra Eusèbe. Ne te fais pas de mauvais sang pour ça.

— Il reviendra? où? Pas sur ce pont bien sûr, avec les milliards et milliards de monde qu'il y a ici. C'est-y vexant!

— Ça, pour vexant c'est vexant, susurrait une troisième voix de femme qui m'a semblé doucereusement perfide, parce qu'enfin.... si Eusèbe s'absente comme ça si longtemps... avec Clara... Qu'est-ce que vous en pensez, Anatole? »

Ici intervenait la voix d'Anatole.

« Ce que j'en pense... ce que j'en pense... grommelait Anatole, c'est que si elle n'a que moi pour l'épouser, Clara, ce n'est pas les dragées de baptême de ses enfants qui vous donneront des indigestions. »

Anatole n'avait pas achevé, qu'un cri de joie partait du groupe. Eusèbe et Clara étaient retrouvés. Ils accouraient essoufflés, rougissant, racontant qu'ils avaient été séparés par la foule, que les gardiens les avaient mal renseignés sur la route. Et patati et patata! Là-dessus on est parti bras dessus bras dessous, mais il m'a semblé qu'Anatole boudait encore au dernier tournant.

. . . .

Et la foule grouillait toujours. Où aller pour trouver un refuge contre les coups de coude internationaux? Dans les sections? Elles sont envahies et c'est à grand'peine si nous avons pu, entre deux poussées, faire une ou deux des emplettes que nous avions médité de faire. Ce sera pour une autre fois, un jour où nous nous résignerons enfin à nous lever de grand matin.

En attendant, nous n'avons rien de mieux à tenter que d'aller revoir le musée du Centenaire de la peinture. Là du moins nous ne serons pas trop outrageusement bousculés, l'amour du grand art n'étant pas la passion dominante des couches sociales dont relèvent les Anatole, les Eusèbe et les Clara. En route donc pour le Centenaire!

Comme nous avons eu raison de prendre ce parti! Sans doute on est moins commodément posté dans ce musée pour voir un tableau que dans les salles du Louvre; mais enfin, avec un peu de patience, nous avons pu passer assez commodément une nouvelle et intéressante revue des merveilles étalées devant nous et applaudir à la grande pensée qu'ont eue les organisateurs en déroulant ainsi sous nos yeux cent ans de chefs-d'œuvre.

Il paraît que mon enthousiasme est partagé; car, dans la galerie où se trouvent les plus belles œuvres de Baudry, Gontran m'a poussée du coude et montré un vieux monsieur qu'il connaît de vue, un original, amateur forcené de peinture, trop pauvre pour en acheter, mais qui passe toute sa journée aux musées, dans l'ordinaire de la vie. Depuis l'ouverture de l'Exposition, il a délaissé le Louvre, le Luxembourg pour le Centenaire. C'est l'amoureux des onze mille toiles.

Ce personnage bizarre est plaisant à voir, les yeux écarquillés, parlant tout haut, pour lui-même, donnant les raisons de son admiration sans regarder les groupes qui se forment autour de lui et qui rient sous cape. Quel dommage que je ne sois pas peintre! Cela m'amuserait de faire le portrait de ce bonhomme-là sans qu'il s'en doute. Je serais toujours sûre au moins d'avoir un spectateur pour mon tableau, et ce serait lui.

Après la peinture, la musique.

Nous avions entendu parler par plusieurs amis d'un orchestre curieux, celui de la princesse Dolgorouki et nous nous étions bien promis d'aller voir sur le théâtre de ses exploits cette grande dame originale qui ne craint pas de se produire en public et qui a obtenu de grands succès à Berlin, à Londres et à Madrid.



Un coup d'œil.

La princesse s'est installée tout simplement au seuil d'un restaurant comme un vulgaire ménétrier italien. Il paraît qu'elle est venue trop tard pour obtenir un autre emplacement. C'est donc en plein air qu'elle opère, mais elle ne doit pas s'en plaindre, car une foule immense s'amasse tous les jours autour d'elle et de ses musiciens qui sont d'ailleurs, comme elle, d'excellents exécutants.

Je n'ai pas besoin de te rappeler l'illustration de la famille Dolgorouki. Une dame de cette famille a eu l'honneur d'une alliance



Un passionné de l'art.

morganatique avec le dernier empereur de Russie. Celle-ci est peut-être mariée aussi, mais à coup sûr c'est surtout avec son violon. Elle ne fait avec cet instrument qu'un corps et une âme. C'est une ardente, une passionnée et en même temps la plus adroite des virtuoses. Ce n'est qu'à de rares moments qu'elle se borne à battre la mesure, à chaque instant elle reprend la cadence, et c'est un charme de l'entendre.

C'est aussi fort agréable de la voir. Blonde, avec les traits fins rappelant un peu sinon la régularité, du moins la délicatesse de certains types slaves, elle sait, en outre, s'habiller avec beaucoup de goût et de pittoresque.

Te dirai-je les morceaux qu'elle nous a joués? Je n'en saurais faire le compte, mais sa *Fantaisie-caprice* de Vieuxtemps, son *Rossignol* de Ronsky et une mazurka de Wienarski nous ont particulièrement enchantés Gontran et moi.

Après le concert nous nous sommes approchés de la princesse, qui a bien voulu nous montrer son violon, dont elle est très fière à un double titre. D'abord c'est un cadeau du grand-duc Wladimir de Russie, et ensuite c'est un stradivarius de toute beauté. Il est évalué, paraît-il, quarante mille francs.

Que faire maintenant? La nuit tombe. Elle tombe terriblement tôt en octobre et le fameux coup de canon de six heures se tire en pleine fin de crépuscule. Rentrerons-nous chez nous? Ma foi non! Comment passerions-nous ensuite la soirée? Pas d'amis à voir, je le répète. Il y aurait bien le théâtre; mais aux théâtres on ne joue que des reprises et d'ailleurs il paraît qu'ils sont bondés tous les soirs, quelle que soit la pièce qu'on y donne, par tous les déballés des trains de plaisirs ou autres. Ma foi, puisque nous sommes à l'Exposition, restons-y. Nous avons si peu de temps maintenant à en jouir que nous pouvons mettre les morceaux doubles.

Et pour cela commençons par aller dîner. Mon Dieu oui, tout bourgeoisement à six heures et demie, chère maman, comme au temps de ta jeunesse. Nous sommes payés, ou plutôt nous avons payé trop cher, pour avoir voulu prendre ce repas à huit heures moins le quart dans les restaurants du champ de Mars qui ne ressemblent guère au Café anglais ou à la Maison d'Or à cette heure tardive, et où l'on ne trouve guère à manger que des potages réchauffés et du poulet froid. Et puis, quand on est resté toute une demi-journée sur les jambes, on a bien le droit d'avoir faim à six heures et demie.

En cheminant vers le restaurant choisi par Gontran nous croisons au moins cinquante groupes dînant sur l'herbe. Le saucisson et le cervelas traditionnels avec le gros pain de quatre livres et le vin au litre s'étalent le long des pelouses et il faut voir comme tout cela disparaît sous les dents de dîneurs et de dîneuses assis à la turque sans souci de montrer leurs mollets et leurs bottines en lasting. Mais avec la nuit sitôt venue, je me demande comment ces malheureux s'y reconnaissent dans leurs victuailles. C'est à tâtons qu'ils s'empiffrent.

A la bonne heure, au moins dans le restaurant où nous nous sommes attablés, la gastronomie retrouve ses droits. Pendant que Gontran commande le menu, je m'amuse à observer un des dîneurs placés justement en face de moi. En voilà un qui ne fera pas concurrence à Succi et à Merlatti pour le jeûne. Cela lui coûterait trop. C'est avec une béatitude indéfinissable qu'il porte chaque bouchée à ses lèvres après l'avoir amoureusement regardée.

Il est huit heures. Ma foi tant pis! puisque c'est bientôt la clôture, offrons-nous encore une dernière fois le spectacle des fontaines lumineuses. Nous avons eu beau nous en rassasier à vingt occasions, cela me semble toujours agréable de me repaître les yeux de cette miraculeuse vapeur d'eau multicolore. Nous voilà donc assis sur des chaises, et ma foi je serais bien restée ainsi jusqu'à la dernière fusée verte, bleue ou orange, n'était un désagréable manège dont j'ai été témoin auprès de moi. Une... comment dirai-je? une... demoiselle, pas vilaine, je l'avoue, mais peinte comme tout le musée du centenaire; ne s'était-elle pas avisée de se rapprocher de Gontran, ne m'ayant pas vue apparemment. Et ce qu'elle le dévisageait, ce qu'elle essayait d'attirer son attention! J'étais outrée! Tu comprends si je me suis hâtée d'appeler Gontran, mon mari, par son prénom, pour faire savoir à l'effrontée que j'étais là. Cette affreuse petite peste a heureusement compris et s'est repliée en bon ordre vers un groupe de provinciaux auxquels elle a du reste continué de placer ses œillades. Je vois qu'elle a pris au pied de la lettre ce conseil qu'on donne à ses collègues dans un café-concert où je me suis risquée le mois dernier :

Pendant l'Exposition,
Il faut se faire un'position.

Soit! mais ce n'est pas Gontran qui la leur fera. Il ne lui manquera pas du reste d'autres.... clients parmi tous ces Brésiliens, Vénézuéliens, Cambodgiens, Marocains, dans ce monde entier débarqué tout exprès pour le demi-monde parisien.

Mais il est dix heures. On bat le rappel dans toute l'étendue du Champ de Mars. Adieu, ma chère exposition! Quand je repasserai ici, tu seras redevenue simple Champ de Mars, et il y aura des revues de militaires sur l'emplacement de tes fontaines lumineuses. Laisse-moi donc te jeter un dernier regard d'adieu ému, toi qui resteras dans ma mémoire comme un rayonnant souvenir de mes vingt ans.

Pour copie conforme :
Gaston Jollivet.



Ahuris.



MEYERHEIM. — La Lionne Amoureuse.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS



Génie pleurant.

Dans cette rapide promenade j'ai dû forcément omettre bien des noms et des plus retentissants aussi bien pour la France que pour l'étranger. Je n'ai pas parlé d'Hébert, de sa *Muse du Nord*, de ses *Héros sans gloire*, mais que dire d'un peintre qui, depuis son premier envoi : la *Mal'aria*, est resté jusqu'à ce jour sur la brèche, sans montrer une défaillance! Aujourd'hui encore, à Rome, il donne ses soins à cette école française, si décriée par beaucoup de ceux qui n'auraient jamais pu franchir ses portes, et d'où sont sortis tant de noms glorieux pour la peinture, la sculpture et la musique.

Je passe encore, et je me trouve devant un superbe tableau respecté des années : *la Mort de Léonard de Vinci*, par Jean Gigoux. Cette belle toile ne figurait pas d'abord au catalogue, mais elle est entrée par la force de sa valeur dans notre Exposition et y a pris la place qu'elle méritait. L'artiste de conscience à qui on doit cette œuvre, si intéressante à tous les points de vue, a été acclamé par tous ses confrères d'hier et d'aujourd'hui, et le public a applaudi à cette juste ovation.

Que de chefs-d'œuvre parmi les dessins de l'Exposition centennale : Prudhon, Fragonard, Ingres, Isabey et tant d'autres! Chemin faisant, je signalerai un curieux et charmant petit dessin aux crayons, par Sergent-Marceau; c'est un portrait de la fiancée du général Marceau; plus loin c'est la série des Cabanel, des Millet, de charmantes aquarelles de nos maîtres, parmi lesquels il faut ranger : François Bonvin; parmi les vivants : Heilbuth, Detaille, Le Blant, Madeleine Lemaire, etc.

Je ne veux pas quitter les peintres de la décennale sans mentionner une belle composition, un bon tableau de M. Chartran : *le Cierge*; outre les remarquables portraits qu'il a exposés, M. Chartran nous montre encore une partie de l'œuvre importante qu'il a exécutée à la Sorbonne : *Les fastes de la*



DAGNAN-BOUVERT. — Le Pardon.



KUEHL. — ORPHELINES.

science française. Ces compositions, placées dans l'escalier d'honneur de la nouvelle Sorbonne, classent définitivement M. Chartran parmi nos grands peintres décorateurs.

Chemin faisant, je rencontre un charmant tableau de M. Pierre Billet : *une Bergère*, plein de charme et de vérité.

J'ai omis de mentionner, parmi les peintres allemands qui ont eu le bon sens de comprendre que la patrie de l'art est partout où on l'honore, MM. Paul Meyerheim et Kuehl; le premier est l'auteur d'un tableau qui attire le public par la singularité du sujet : *la Lionne amoureuse*, le second par le charme répandu dans l'ensemble de sa composition : *les Orphelines*. Les reproductions ci-jointes donneront mieux l'impression que toutes les descriptions que je pourrais faire de ces deux œuvres d'esprit et de sentiment.

*
* *

J'arrive à la sculpture dont l'Exposition, il faut le dire, a été l'occasion d'un véritable triomphe pour la France; non pas que les pays étrangers aient exposé des objets d'une valeur artistique douteuse, mais, à l'unanimité, tous les jurés internationaux ont reconnu sa supériorité. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir la galerie Rapp, si étonnante par ses dimensions, mais si mal appropriée aux exigences de lumière et de point de vue quand il s'agit de faire valoir des statues et des bas-reliefs. Meilleures sont les dispositions du dôme sous lequel nous avons admiré de si beaux spécimens de la sculpture de la période centennale. C'est là que sont des merveilles de Mercié, de Guillaume, de Falguières, etc. J'ai nommé Mercié dont le *David*, son premier succès, est resté comme un chef-d'œuvre, mais, je dois mentionner aussi outre le beau groupe : *Quand même!* le *Souvenir*, le *tombeau de Louis-Philippe*, la statue de *Victor Massé* et tant d'exquis travaux, le *Génie pleurant*, dont on trouvera la reproduction ci-contre. Je n'ai plus rien à ajouter sur Antonin Mercié; j'ai écrit, dans la *Revue des lettres et des arts*, une biographie de l'artiste, une monographie de son œuvre; j'y ai spécialement étudié cette charmante figure d'enfant qui contient de talent et d'émotion tout ce que peut donner la statuaire.



DELAPLANCHE. — Vierge au lys.

Que dire des œuvres magistrales de M. Eugène Guillaume, de cet artiste d'autant de talent que de conscience, à qui la France doit l'élan donné à l'enseignement du dessin. Que de persévérance, que de volonté, que de dédain pour les déboires multipliés qui sont l'accompagnement ordinaire de toute grande initiative! Je ne puis ici m'occuper que très sommairement de son œuvre dont on reconnaîtra l'importance en voyant, outre le *Mariage romain*, l'*Œil de bœuf de la cour du Louvre*, *Andromaque*, le *Monument à la mémoire de Duban* et les superbes bustes de *Monseigneur Darboy*, du *prince Napoléon*, de *Thiers*, de *Jules Ferry*, etc.

On trouvera ci-contre les reproductions d'œuvres remarquables de MM. Delaplanche (*la Vierge au lys*), de M. Roulleau (*Hébé*), de M. Aizelin (*Le Japon*, *Marguerite*), d'un charmant ivoire de M. Moreau-Vauthier représentant une élégante statuette de la *Peinture*. Bien d'autres ouvrages de ces artistes les imposent à l'attention du public et à l'estime des leurs; mais, je le répète, je ne puis, dans le court espace qui m'est assigné, avoir la prétention de porter des jugements proportionnés à l'importance des œuvres et des artistes.

Quelques lignes seulement me restent pour citer les travaux de Chapu, Albert Lefeuvre, Chaplain, Dalou, Falguières, Rodin, Cavelier, Carlier, Michel, Suchetet, Tony Noël, Cain, Jacquot, Boucher, Aimé Millet, Peynot, Allouard, Gautherin, Carlès, Aubé, etc., etc.; force m'est, pour les exposants de la décennale, de faire comme j'ai agi pour ceux de la centennale et qui s'appellent : Houdon, David d'Angers, Barye, Carpeaux, Rude et tant d'autres! Sans oublier Auguste Préault que je ne crois guère représenté à l'Exposition que par la belle ébauche de son Jacques Cœur dont l'original est à Bourges; c'est du Delacroix en bronze.

La sculpture étrangère compte aussi de grands artistes, et je dois signaler les œuvres de statuaires hors ligne comme, en Belgique : MM. Dillens, De Vigne, Meunier, Vanderstappen, Mignon, Devillez, regrettant de n'avoir pas vu concourir l'éminent M. de Groot; en Angleterre MM. Leighton, Gilbert, Thornycroft, un maître; en Russie, MM. Tourgueneff, Bernstamm; en Suède, MM. Hasselberg, Lindberg; en Italie, le pays où l'on sait le mieux « travailler » le marbre, MM. Butti, Gemito, Ferrari et M. Barcaglia qui, dans : *les Joies du grand-père*, un véritable tour de force et d'adresse, nous offre un spécimen de cette habileté de main qui trop souvent est la note dominante dans les œuvres sculpturales; la pensée, quand elle est venue à un artiste, a souvent grand'peine à parvenir au public à travers ce fouillis de coups de ciseaux, de ripes, de gradines, de limes et d'archets qui dentellent et fouillent le marbre jusqu'à l'invraisemblance.

Je reviens, puisque cette promenade me permet de faire ces crochets, dans les jardins de l'Exposition pour y examiner les œuvres importantes de la sculpture monumentale à laquelle ont travaillé nos plus grands statuaires, puisque les noms de Chapu, de Barrias, de bien d'autres, se trouvent au bas des magnifiques groupes qui sont à la sortie de la galerie des machines, aux façades, etc. Jamais, je crois, pareille abondance de talents n'avait eu occasion de se produire. Pour s'en convaincre on n'a qu'à examiner ces frontons, ces statues, ces groupes, ces médaillons, ces merveilleux ornements prodigués de tous côtés, et dont les auteurs sont restés pour la plupart anonymes; c'est à ceux-là aussi que je voudrais consacrer bien des pages, valeureux soldats qui, dans l'obscurité du rang, ont apporté chacun le tribu de leur conscience et de leur talent.



AIZELIN. — Marguerite.

Que de musées, que de monuments on pourrait orner rien qu'avec les merveilles qui dans quelque temps vont tomber sous la pioche des démolisseurs! Je voudrais, je le répète, qu'un livre d'or fût ouvert pour les noms de ces obscurs travailleurs, persuadé que parmi eux il en est que nous retrouverons à la tête de notre belle école de sculpture française.

C'est à cette force anonyme qu'est dû le merveilleux ensemble qui est la caractéristique de notre grande Exposition. Quand Louis XIV a résolu de construire Versailles il a obtenu un pareil sacrifice de la part des grands artistes qui ont bâti son palais, orné son parc. Qui sait, parmi les admirateurs qui, chaque jour, visitent ces merveilleuses fontaines, ces groupes, ces statues, les noms de Tuby, Raon, Lespingola, Lerambert, Lecomte, Lehongre, Pouletier, Vigier, Mazière, Mazeline, Lespagnandelle, Marsy, Desjardins, Van Clève, Magnier, Houzeau, Granier et tant d'autres!



FREMIET — Gorille.

Les noms glorieux de Coyzevox, Puget, Girardon, sont à peu près les seuls qu'on ait retenus; encore ceux-là, dociles hommes de génie, se conformaient-ils à ceux qui dirigeaient l'ensemble des travaux, à Lebrun et à Mignard qui eux-mêmes obéissaient à la pensée du grand roi. Les belles œuvres quelles qu'elles soient ne s'obtiennent que par de semblables abnégations, et il n'y a que les grands artistes qui en soient capables au profit de l'unité.

Donc, honneur à tous dans cette œuvre immense; ajoutons que les artistes qui ont fait Versailles pouvaient espérer que plus tard on chercherait et on trouverait leurs noms sur leurs œuvres de bronze ou de marbre, tandis que ceux de l'Exposition de 1889, ont sur eux la gloire d'avoir travaillé de toute leur conscience à une œuvre qu'ils savaient forcément périssable.

*
* *

J'ai omis, à dessein, dans la liste de nos statuaires un nom bien connu, celui de M. E. Fremiet. Si la conscience, le scrupule, la ténacité suffisaient pour faire un grand artiste, M. Fremiet en serait déjà un; en effet à l'école de Rude son maître, son parent, il a pris ce sentiment de la juste proportion, de l'honnêteté d'exécution dans toute la force du terme, dont le grand sculpteur s'efforçait de pénétrer ses élèves; M. Fremiet sait de plus ce qui ne s'apprend pas; il a le feu sacré et le rêve de la perfection. J'examine toute sa carrière, depuis ses premières expositions jusqu'à ses envois de cette année, et mes opinions sur sa valeur ne font que se confirmer. Je ne parle plus de sa *Jeanne d'Arc*, mais je veux signaler dans les douze envois faits à l'Exposition universelle, une suite d'œuvres pleines de grâce, de finesse et aussi de puissance. Témoin ce terrible et émotionnant groupe du *Gorille enlevant une femme;* dans cet ensemble terrifiant et qui n'a pas été dramatisé par l'exagération des proportions, le fauve géant est aussi exactement représenté et étudié que la faible créature humaine, et le public, comme l'artiste, comme l'anatomiste, y sentent l'indiscutable empreinte de la main d'un maître.

Je m'arrête au moment où vont se fermer les portes de cette colossale Exposition née au milieu de toutes inquiétudes, quand la France semblait ne pouvoir employer son temps qu'à surveiller l'intérieur et le dehors, le foyer et la frontière. Nul ne sait l'avenir; mais, dans ce groupe de Fremiet, il me semble voir comme une prédiction, comme une consolation tout au moins; ce monstre, emblème de la force brutale, emportant captive cette jeune femme qui symbolise la faiblesse, la grâce et l'intelligence humaines, ne sont-ils pas faits pour nous rappeler un terrible passé? Dans le bloc de Fremiet, le fauve est présentement vainqueur, la créature humaine doit être écrasée, broyée; mais voilà que la providence intervient; la femme évanouie se relève, une balle a arrêté le drame et on peut voir aujourd'hui les ossements du monstre, vainqueur d'un instant, au Musée d'Histoire naturelle. Tel est l'épisode véridique qui a fourni à Fremiet l'idée de sa belle œuvre.

D'où il faut conclure que.... la France est vivante, bien vivante et que l'esprit finira toujours par triompher de la matière!

PHILIPPE GILLE.



ROULLEAU. — HÉBÉ.



Chromotypogravure Boussod, Valadon et C

LA PEINTURE



Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

LE CIERGE

Restaurant Kuhn.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LES PAVILLONS DE LA VILLE DE PARIS



N face du dôme central, à droite et à gauche de la statue qui fait face à la grande entrée, se trouvent les pavillons de la Ville de Paris.

Ce sont deux grands halls éclairés par le haut, flanqués de portes monumentales en charpente décoratives, couronnées de frontons. Toute cette charpente est peinte en ton bois, rehaussé de notes jaunes, rouges, bleues, vertes sur les chanfreins, les modillons et les moulures. Les parois des murs en fond gris sont ornées de panneaux de treillages verts.

A l'intérieur, les murs sont tendus de toile rouge à encadrement vert foncé.

Ces pavillons ont été construits très simplement, les travaux en ont été confiés aux sociétés ouvrières. Un crédit de 700000 francs seulement a été affecté à l'exposition de la Ville de Paris, et les constructions n'ont pas coûté plus de 150000 francs. Elles occupent un ensemble de 3,000 mètres superficiels.

Pour arriver à ne pas dépasser le budget réduit qui lui était accordé, M. Bouvard, architecte en chef des travaux de la Ville, a utilisé pour les pavillons les grandes fermes provenant du cinquantenaire des chemins de fer.

Le pavillon de gauche est affecté aux divers services des travaux de Paris, celui de droite aux services administratifs.

Voyons d'abord le pavillon de gauche.

En y pénétrant, nous trouvons dans deux salons de l'exposition d'architecture des dessins et modèles en relief, les principales constructions municipales exécutées à Paris depuis 1878.

Puis, dans une autre salle, les originaux ou les copies des décorations de salles de mairies, des peintures de plafonds, des sculptures commandées par la Ville : par exemple, les compositions de MM. Cormon, Gervex, Boulanger, qui redorent les salles de mariage de plusieurs mairies; des statues de Barrias, Mercié, Carrier-Belleuse, enfermées soit à l'Hôtel de ville, soit au pavillon de Flore; les photographies ou maquettes des œuvres primées aux derniers concours ouverts par la Ville.

Dans le service de l'Architecture nous remarquons les modèles en réduction de la nouvelle Sorbonne, de l'Ecole de Médecine, etc., des plans ou vues photographiques des édifices construits dans les dix dernières années; une réduction du four crématoire, des plans des nouveaux cimetières de Pantin et de Bagneux, ainsi que des parcs du Champ de Mars, du Trocadéro, etc.; des vues photographiques du réseau des égouts de Paris et des réductions des dispositions nouvellement adoptées, telles que le système des ponts volants de la porte de Flandre.

Dans les galeries sont apposées aux murs des collections de plans du vieux Paris, et des plans comparatifs de 1789 et de 1889; des vues de différents quartiers, des publications sur l'histoire de la ville formant l'exposition du service des travaux historiques.

Pour figurer les faubourgs, on a choisi le quartier de la Bastille avec le faubourg Saint-Antoine et les rues avoisinantes.

La Commission a, en outre, fait exécuter par des artistes connus, dix aquarelles représentant divers points de la zone

voisine des fortifications afin de conserver l'aspect actuel de ces quartiers qui se modifient si rapidement.

Le service des eaux, de l'assainissement, des égouts, est représenté par une série d'appareils, de plans, de types d'égouts, de maquettes, de reliefs des usines d'Ivry, de Clichy, des réservoirs de comparaison des eaux de l'Ourcq, de la Vanne et de la Seine.

Deux types de maisons salubres et insalubres, avec emploi des matériaux, service des eaux, vidanges, chauffage, ventilation, clôturent l'ensemble d'exposition de ce pavillon.

Dans le pavillon de droite, nous trouvons tout d'abord le matériel des écoles.

L'espace réservé à la direction de l'enseignement est divisé en classes, préaux, dépendances diverses, et forme un véritable groupe scolaire complet, où chaque genre d'école est représenté.

Il y a un préau couvert, avec une cantine, un réfectoire et une salle de gymnastique; une classe d'école primaire, d'école maternelle, d'école primaire supérieure, d'école professionnelle, installées chacune comme des classes véritables, avec tables, bureau, tableaux, cartes, accessoires divers; une salle de dessin, disposée pour l'enseignement du dessin géométrique et du dessin à vue, avec plâtres et modèles; un atelier de travail manuel avec les outils. Dans chacune de ces salles sont exposés des travaux et compositions d'élèves, montrant les progrès accomplis par l'enfant au fur et à mesure qu'il passe d'une division à l'autre.

Des comptes rendus, des relations écrites par les élèves, font connaître les efforts faits par la Ville pour améliorer la santé et élargir l'instruction des enfants, en organisant à leur profit des voyages de vacances et des colonies scolaires.

Enfin, en ce qui constitue la curiosité de cette section, c'est un salon entièrement aménagé par les élèves des écoles spéciales : les ferrures, vitrines, mannequins, proviennent de l'école Diderot; les meubles de l'école Boulle; les ornementations peintes et sculptées de l'école spéciale de dessin, rue des Petits-Hôtels; la cheminée, de l'Ecole d'application des beaux-arts à l'industrie; les tentures, rideaux, portières, les costumes, les modèles de lingerie exposés dans les vitrines des diverses écoles professionnelles de filles.



Une ruine au Trocadéro.

Deux salles sont réservées à l'Assistance publique et contiennent ces spécimens du matériel hospitalier actuel à côté des appareils et des installations aujourd'hui abandonnés; des vues et des plans comparatifs des hôpitaux et maisons de secours de Paris, des moulages, des travaux d'enfants, etc., etc.

L'exposition organisée par les soins de la Préfecture de police n'est pas moins intéressante.

On sait que le Laboratoire municipal et le corps des sapeurs-pompiers font tous deux partie de la Préfecture.

Chacun de ces deux services s'est ingénié à montrer au public toutes les ressources dont il dispose.

Derrière une cloison vitrée, les visiteurs peuvent voir les chimistes du laboratoire analyser les matières alimentaires à l'aide des appareils en usage aujourd'hui.

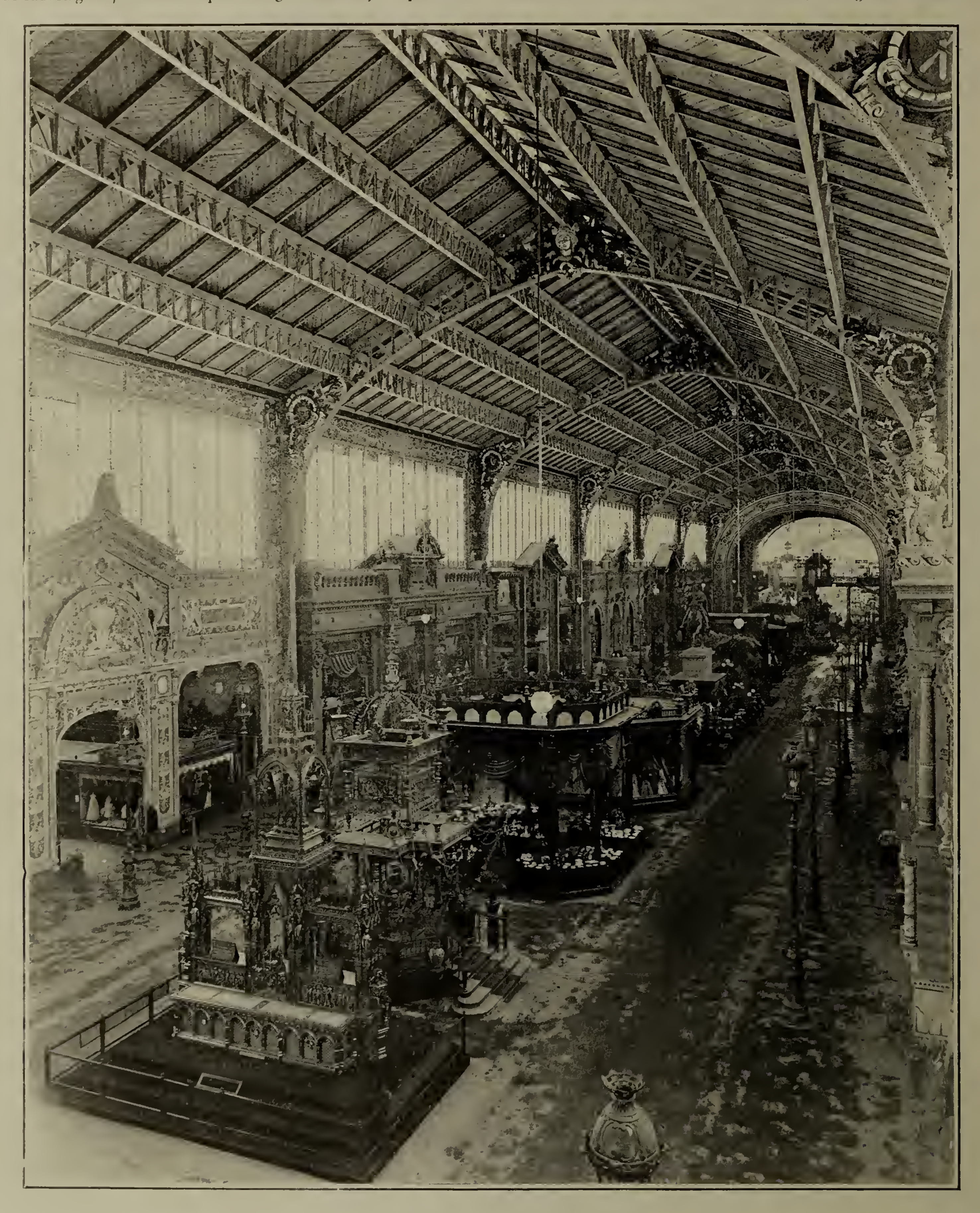
Dans une autre salle, à côté du matériel si perfectionné actuellement employé par les pompiers, on trouve celui qui était usité en 1789, un plan de Paris indiquant l'organisation du réseau d'avertissement télégraphique, etc.

Le service des prisons et celui de l'hygiène sont également représentés : le premier, par des photographies relatives aux prisons,

aux aliénés, au service anthropométrique; le second, par les appareils microscopiques employés pour examiner les viandes.

Ce second service a fait, en outre, construire, sur la berge de la Seine, un pavillon de secours renfermant les divers appareils de sauvetage aujourd'hui adoptés et organisés de façon à pouvoir fonctionner, si besoin était, concurremment avec le service de secours de l'Exposition.

Les autres services sont surtout représentés par des graphiques et des ouvrages divers : plans des halles, des marchés et des cimetières; tableaux de la consommation; ouvrages de bibliothèques; appareils et instruments en usage dans les maisons d'aliénés; travaux des malades; tableaux statistiques.



La Galerie de 30 mètres.

L'Exposition de la Ville de Paris a été récompensée par les Jurys. Elle a obtenu des grands prix dans la classe VI pour son matériel d'instruction primaire, dans les classes VII et VIII pour l'enseignement technique, dans la classe IX pour les travaux historiques, dans la classe XVI pour la topographie, dans la classe LXIII pour les voies publiques. La Préfecture de police et l'Assistance publique ont également obtenu des grands prix ou des diplômes d'honneur.

LE MONDE DE LA MER

Déjà une fois en entrant par le pont d'Iéna, au lieu de poursuivre notre route du côté du Champ de Mars, nous sommes descendus sur la berge, afin de visiter la très curieuse exposition du pétrole. Nous allons maintenant voir une série non moins intéres-

sante. C'est l'exposition de la navigation maritime et fluviale, du sauvetage et de la pêche.

Voici, tout à l'entrée, l'exposition du *Yacht-Club de France*, avec une curieuse carte sur laquelle sont indiquées, par des drapeaux tricolores piqués dans le carton, les stations de régates, depuis La Rochelle jusqu'à Nice, en passant par Paris. Au-dessous les modèles réduits des yachts les plus célèbres, en tête desquels se trouve l'*Eros*, le yacht fameux de M. de Rothschild, qui fait l'admiration de tous les visiteurs.

Nous trouvons ensuite la section de sauvetage qui nous montre



INTÉRIEUR DU PALAIS DES BEAUX-ARTS.

les pompes à bras et à vapeur, les conduites d'incendie, repliées sur elles-mêmes comme des serpents endormis, les échelles, les filets, les mille inventions contre le feu, et nous arrivons devant une haute et solide barque, montée sur train roulant, pleine de crocs, d'amarres, de ceintures, de flotteurs de liège, la *Maman Poydenot*, l'une des barques de la Société centrale de sauvetage des naufragés, celle de Saint-Guégnolé. Tout près d'elle, le canon porte-amarres et sa flèche, qui s'en va, par-dessus la mer démontée s'accrocher au flanc de la barque en péril et la rattacher au rivage.

Savez-vous que, depuis sa fondation, la Société de sauvetage des naufragés a arraché à la mer 759 navires et 5284 personnes! Ses ressources personnelles lui ont permis d'installer 77 stations de canots de sauvetage, semblables à celui qu'elle expose au pavillon de la navigation, et 430 postes de canons et fusils porte-amarres.

Une belle et bonne besogne, ma foi, que doivent bénir nos « Pêcheurs d'Islande! »

Voici maintenant rangés en ligne comme des guerriers du moyen âge les scaphandres massifs; voici, plus loin, toute une série de petites barques élégantes, coquettes, la joie des canotiers. Les rames sont posées sur des coussins de velours. On voit que nous sommes dans la section de la navigation de luxe.

On pourrait se croire également dans une marine de fantaisie, lorsqu'on pénètre dans les salons grandeur naturelle de l'un des plus beaux steamers de nos Sociétés de navigation, *le Polynésien*.



La Galerie de la Sculpture.

Des fleurs, des tapis, de la musique. On n'est pas mieux dans le plus bel hôtel de Paris.

C'est toute la vie du navire que nous montre encore cette curieuse reproduction du *Paraguay*, la vie à bord pendant les longues traversées de Bordeaux aux villes de la côte d'Amérique, Rio-de-Janeiro, Montevideo, Buenos-Ayres, reines du Nouveau-Monde. Voici les cabines élégantes avec leurs couchettes et les mille ustensiles servant aux passagers. Au-dessous, les bagages des voyageurs, les marchandises embarquées à destination lointaine. Voici les machines et les chaudières, la soute à charbon, l'arbre moteur de l'hélice, tout le mécanisme du gouvernail, la voilure et la mâture, les canots de sauvetage prêts à être mis à la mer. Un véritable voyage au long cours accompli en quelques minutes.

Ah! ah! voici la marine de guerre. Je vous recommande ce joli petit modèle de torpilleur éclaireur, à la coque resplendissante, avec ses quatre tubes lance-torpilles, d'où sort la pointe finement effilée du terrible engin, réduit à des proportions minuscules, quelque chose comme un fuseau à tricoter. La voilà, du reste, la vraie torpille, cette fois-ci dans sa véritable grandeur, le long de la muraille voisine. Son corps métallique, allongé comme un double obus, voguera peut-être un jour entre les flots, conduit dans sa course sous-marine par ces petites ailettes héliçoïdales que vous voyez fichées à ses extrémités.

La torpille nous montre l'attaque, Voici maintenant la défense. C'est le *Formidable*, dont le modèle est là devant nous. Tout au tour de sa carapace énorme, un filet, comme une cotte de mailles, est suspendu à quelques mètres de sa coque, le filet contre-torpilles, qui doit arrêter et capter le projectile de mort. le *Formidable* appartient au port de Lorient. Voici le *Sfax*, croiseur du port de Brest; le *Trident*, de Toulon; le *Surcouf*, de Cherbourg; la canonnière *Mitraille*, le *Davout*, le *Condor*, le *Dupuy-de-Lôme*, le *Hoche* et l'*Annamite*.

A voir également le modèle, réduit au dixième, de la partie supérieure du cuirassé d'escadre *Magenta*, avec ses tourelles armées de canons géants, ses canons-revolvers et ses tubes lance-torpilles, ses armes dans l'entrepont, ses canons à tir rapide et ses hotchskiss sur la plate-forme. Un joli joujou pour un aspirant amiral.

Regardons enfin sur cette longue table support, ces charmantes petites machines à vapeur, réduction des colossales machines à triple expansion des cuirassés, qui font danser leurs pistons, tourner leurs manivelles et leurs bielles. Les petites chaudières fument, l'arbre de couche tourne, l'hélice fait battre ses ailes. C'est l'âme de la navigation actuelle que l'on met à nu devant vous.

Deux heures passées dans le monde de la mer et nous remontons aussi savants que si nous étions restés dix ans dans une station maritime.

LE PALAIS DES MACHINES

Nous avons déjà dans un précédent numéro raconté l'histoire et donné un aperçu général de cette merveilleuse galerie des machines qui, nous l'espérons, ne disparaîtra pas à la fin de l'Exposition. Revenons-y pour énumérer succinctement les diverses expositions qui y figurent.

Disons d'abord qu'à l'intérieur sont installées à droite en avant et sur la partie adossée à l'École Militaire, les classes comprises dans le VIe groupe : outillage et procédés des industries mécaniques, et électricité; la partie de gauche en avant est réservée à l'exposition étrangère.

En pénétrant par la grande galerie qui part du dôme central, on trouve successivement dans la grande nef, à droite, les classes qui suivent :

Machines-outils. — Tours et machines à raboter, aléser, mortaiser, percer, découper, poinçonner, tarauder, filer, etc. Les perforatrices, les outils divers des ateliers de construction mécanique.



La Galerie des Machines.

Puis les meules à affûter, ébarber, polir. Les machines à presser, broyer, malaxer, estamper, emboutir.

Les machines à scier et polir les pierres et marbres.

Machines diverses. — Les presses monétaires. Les machines à fabriquer les boutons, plumes, épingles, enveloppes, capsules; les machines à empaqueter, confectionner les brosses, les cordes, à boucher les bouteilles. L'outillage et le procédé de fabrication des objets d'horlogerie, bimbeloterie, vannerie. Les machines à écrire et la reliure.

Procédés de filature et corderie. — Les pièces détachées et le matériel des filatures à étirage, dévidage, moulinage. Le matériel de corderie : câbles ronds, plats, diminués, métalliques, cordes, ficelles, mèches à feu, étoupilles.

Procédés du tissage. — Les machines à ourdir, à bobiner. Les métiers pour tissus unis, façonnés et brodés. Les métiers à tapis et tapisseries. Les métiers à mailles pour la bonneterie et les tulles, les métiers à dentelles et passementerie. Les métiers de haute lisse, les machines à fouler, à calandrer, à gaufrer, à moirer, à métrer, à plier.

Matériel des chemins de fer. — Les pièces détachées du matériel de chemins de fer. Le matériel roulant, wagons, locomotives, machines routières, tramways. Le matériel fixe est au dehors.

Matériel du génie civil et travaux publics. — Le matériel de terrassement : excavateurs; Instruments d'essai des matériaux; machines, appareils et procédés de serrurerie mécanique, appareils des chantiers de construction.

Matériel des arts chimiques. — Le matériel des arts chimiques, pharmacie, appareils destinés aux essais industriels, appareils des fabriques de produits chimiques, savons, bougies, essences, vernis, caoutchouc, matières minérales pour l'éclairage.

Les procédés de blanchisserie; matériel de tannerie, mégisserie; matériel et procédés de verrerie et fabriques de produits céramiques.

Mobilier et habitation. — En suivant la travée du fond on rencontre d'abord les machines à travailler le bois, à découper le liège, à faire les tonneaux.

Les machines à découper et débiter le bois de placage, à faire les moulures, les meubles.

Les appareils pour le travail du stuc, du carton-pâte, de l'ivoire, de la corne. Les machines à réduire, mettre au point, sculpter, graver, guillocher.

Les machines à briques, tuiles, pierres artificielles, les malaxeurs, broyeurs, compresseurs.

Mécanique générale. — Puis les machines de mécanique générale, pièces de toutes sortes, supports, galets, glissières, bielles, poulies, embrayages, régulateurs, compteurs, manomètres, appareils de jaugeage, pesage.

Machines motrices, fixes, locomobiles chaudières, générateurs.

Électricité. — A la suite les machines de production d'électricité : piles, machines magnéto et dynamo, accumulateurs. Les signaux, télégraphie, téléphonie, microphonie, lumière, moteurs, distribution de force. Horlogerie électrique et appareils divers.

Usines agricoles. — Viennent après les matériels des usines agricoles, minoteries, amidonneries, brasseries, distilleries, magnaneries.

Le matériel de fabrication des produits alimentaires, la fabrication des biscuits de mer et la préparation de la glace.

Mines et métallurgie. — Le matériel des sondages, exploitation de mines, appareils à l'extraction et à la descente; à l'aération, le sauvetage.

Appareils de préparation mécanique des minerais, agglomération des combustibles, foyers et fourneaux métallurgiques; appareils de forges et fonderies; matériel des ateliers d'élaboration des métaux sous toutes les formes.

Matériel d'imprimerie. — Enfin l'extrémité gauche de la galerie est occupée par le matériel d'imprimerie, de teinture, et de la fabrication des papiers et pâtes; appareils à satiner, découper, rogner, glacer, gaufrer, régler, timbrer.



Les appareils de blanchiment, de teinture des papiers et tissus.

Machines à imprimer les papiers peints; les appareils de fonderies de caractères; les machines typographiques, autographiques, lithographiques, chromo-lithographiques. Les machines à imprimer les billets de banque et les timbres-poste.

En face, à gauche, entre la galerie d'honneur et l'entrée sur l'avenue de Labourdonnais, se trouve l'emplacement réservé aux sections étrangères.

Voici successivement :

L'Angleterre, à gauche près de la porte de Labourdonnais, en face du matériel d'Imprimerie.

Les États-Unis, à côté de l'Angleterre.

La Belgique.

La Suisse qui termine la série du rez-de-chaussée et qui touche à la galerie de Trente-Mètres.

Montons maintenant au premier étage. Nous retrouvons la Suisse.

Puis la Belgique, les Etats-Unis, l'Angleterre, chacune des sections du premier, au-dessus de celle du rez-de-chaussée.

A la suite et se développant sur tout le long de l'avenue de Lamotte-Piquet et au retour de l'avenue de Suffren, les classes françaises contenant le petit matériel, les dessins, l'outillage, les réductions, les modèles, objets et produits fabriqués.

Les papeteries et impressions se trouvent sur l'avenue de Labourdonnais au haut de l'escalier droit partant de la classe correspondante au rez-de-chaussée.

L'exploitation des mines est placée tout à fait à l'angle est de l'avenue de Labourdonnais et de Lamotte-Piquet.

Enfin nous pouvons voir successivement le matériel des usines agricoles, les arts chimiques, le matériel du mobilier, des machines diverses, l'électricité, le matériel de filature, le matériel du tissage, les machines-outils, la mécanique générale, le génie civil, l'architecture et les travaux publics, représentés par des projets, des travaux exécutés, des réductions, photographies et ouvrages occupant de nombrnux salons, les chemins de fer, et le vêtement qui nous ramène à la galerie de 3o mètres.

LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES

La galerie de trente mètres, ou *galerie d'honneur*, fait aujourd'hui l'objet d'une de nos illustrations.

Nous en avons souvent parlé, notamment à propos de la manufacture des Gobelins, des tapis, du pavillon Hoveland, etc.

On sait qu'elle joint le dôme central au petit dôme de la galerie des machines.

Sur cette galerie s'avancent en portes triomphales, à droite et à gauche, les sept galeries parallèles formant l'ensemble du palais des Industries diverses.

On y trouve successivement, à droite :
L'orfévrerie,
La céramique,
Les meubles,
Les tapisseries,
L'horlogerie,
Les fontes d'art,
Enfin l'exploitation des mines.

A gauche nous rencontrerons la bijouterie, l'habillement, les soieries, les armes, les produits forestiers et la métallurgie.

C'est une des plus belles parties de l'Exposition.

LE
PAVILLON DE L'ALIMENTATION

On a écrit bien des fantaisies au sujet du légendaire pays de Cocagne. Eh bien, toutes ces fantaisies sont devenues des réalités. Il suffit pour s'en convaincre d'aller faire un tour au palais des produits alimentaires, où tout ce qui concerne « le harnois de gueule » comme disait Rabelais, a été réuni.

Ce palais se trouve entre les ponts d'Iéna et de l'Alma; il est baigné d'un côté par la Seine, il suit de l'autre le chemin de fer Decauville. La construction est d'une simplicité avenante et coquette, sobre d'ornementation, sans dorure et sans enluminures, telle qu'il convenait pour abriter les joies paisibles de la vie. Au-dessus de la porte, en guise de colossal fronton, s'arrondit une futaille gigantesque que le vieux Silène eût choisie pour trône. C'est le tonneau gigantesque expédié par la maison Mercier et dont, dans un précédent numéro, nous avons donné une gravure.

Sous ce tonneau géant s'ouvre la galerie qui sert de vestibule au palais de l'Alimentation. Comme avant-goût, on y voit, dès l'entrée, une fabrique de biscuits anglais. Un pétrin mécanique confectionne une fournée entière en quelques minutes : une seconde machine lamine la pâte, une troisième la façonne et la découpe; elle passe de là dans un four immense d'où, après un séjour de quelques minutes, elle sort, sous la forme d'appétissants petits gâteaux qui, à leur succulence, ajoutent cette qualité jadis tant prônée par les marchands ambulants, d'être *tout chauds, tout bouillants.*

A droite, nous trouvons les appareils de distillerie qui fabriquent les liqueurs et les sirops. Un peu plus loin, des bonbons et des dragées, sortant de vastes récipients hémisphériques en cuivre, vont d'eux-mêmes s'aligner dans des boîtes sous une dentelle de papier. Une énorme machine à broyer le chocolat tient le bout de cette galerie. Un des ateliers de la grande usine de Noisiel, à laquelle cette machine appartient, se développe en perspective derrière elle sur une toile de fond. Un appareil réfrigérant attire et retient la foule; les femmes et les enfants en encombrent les abords et se disputent les petits sorbets à la fraise, à la menthe, au citron, qu'il débite, enfermés dans un étui.

PAVILLON DU PORTUGAL ET DE L'ALIMENTATION.

Laissons ce laboratoire de la gourmandise et montons quelques marches. Nous arrivons à l'exposition proprement dite de la véritable gourmandise, méthodiquement étalée dans une série de vitrines diverses.

On voit dans ces vitrines, disait, dans un article du *Temps*, notre éminent confrère M. de Cherville, dont la compétence en ces matières est connue, on voit dans ces vitrines tout ce qu'emploie l'art culinaire. On y trouve réuni tout ce qui flatte le palais, tout ce qui réconforte l'estomac, tout ce qui se mange, depuis les pâtés, les fécules à potage, les consommés à la minute, jusqu'aux condiments, jusqu'aux desserts; rien n'y manque, ni douceurs, ni plats de résistance; collections de jambons, de saucisses, d'andouilles, d'andouillettes, de saucissons de toutes les tailles, de tous les calibres, de toutes les provenances; pâtés de foies gras de Strasbourg, de Chartres, de Pithiviers, d'Amiens, etc., etc. Tripes à la mode de Caen; gibier de toute espèce, depuis l'ours jusqu'aux alouettes, en conserve bien entendu. En somme, une collection de harnois de gueule assez formidable pour faire tomber Pantagruel en pamoison.

Les condiments sont en nombre, vinaigres, huiles d'olive. A défaut de lait frais, on vous présente du lait concentré, les beurres les plus fins que fabriquent la Bretagne et la Normandie, et enfin des assortiments de fromages véritablement épiques dans leurs proportions : fromages de Roquefort, de Coulommiers, de Brie, de Camembert, de Pont-l'Évêque, de Champagne, des monts d'Auvergne, du Jura, des Pyrénées et cent autres encore.

Les fruits secs complètent ces spécimens du dessert; Agen a envoyé ses plus superbes pruneaux. Aimez-vous le pain d'épice? Il y en a des blocs énormes. Si vous avez un faible pour les douceurs, vous n'avez qu'à gagner le quartier de la confiserie en passant sous un arc de triomphe construit avec des paquets de chocolat; ce monument, c'en est un, dont le poids total arrive à 50 000 kilos, représente la production quotidienne de l'usine de MM. Menier; sa valeur en argent n'est pas de moins de 200 000 fr. Quand vous l'avez dépassé, vous vous trouvez dans ce pays de Cocagne que célébrait une chanson de notre enfance. Vos regards, de quelque côté qu'ils se tournent, ne rencontrent que des friandises, sirops, liqueurs douces et apéritives (!) dragées, pastilles, bonbons, fruits confits, etc., etc. L'atmosphère est tellement surchargée de leurs douces senteurs, que, malgré soi, on passe sa langue sur ses lèvres pour en surprendre le goût et que l'on se demande si les murs de ce temple du sucre ne doivent pas être bons à croquer, comme disait la chanson susdite.

Le sous-sol nous ramène à la gastronomie sérieuse, dans la partie dont s'inspirent les poètes du Caveau; il est consacré à tout ce que la France produit de boissons soit fermentées, soit distillées : vins rouges et vins blancs de tous les crus, cidres et poirés de Normandie et de Bretagne, bières du Nord, de l'Est, de Nérac et de la région parisienne. Nos compatriotes de l'Alsace

manquent à ce rendez-vous, et ce n'est pas leur bonne volonté qu'il en faut accuser.

Tous les grands crus de Bourgogne, romanée, chambertin, corton, nuits, pomard, clos-du-roi, thorins, pouilly, chablis, etc., etc., y figurent. Ce serait une énumération homérique que celle des titres illustres de ces bouteilles dont l'éclat projette dans le demi-jour de cette cave comme un reflet du soleil qui dora ou rougit les grappes dont ce nectar est extrait.

Les eaux-de-vie sont en nombre. Beaucoup sont de bon aloi, car les négociants de Cognac ont mis en avant tout ce qu'il leur restait en cellier de grandes et petites champagnes; celles-ci sont devenues si rares que ce n'est plus une figure de les qualifier d'or liquide. La Bourgogne présente ses marcs et l'Ouest ses eaux-de-vie de cidre, un produit jadis vulgaire, mais qui devient de plus en plus apprécié. Des comptoirs de dégustation permettent de se livrer aux études comparatives les plus approfondies sur les boissons que l'on vient de passer en revue.

Les colonies ont exposé leurs productions comestibles dans leurs pavillons respectifs : les Antilles ont envoyé leurs sucres de canne, leurs rhums, leurs cafés. Le pavillon de la Guadeloupe exhibe un très intéressant modèle d'usine pour la fabrication du sucre et du rhum. Dans les envois de l'Algérie et de la Tunisie figurent des pâtes alimentaires, des huiles, des vins. L'exposition vinicole de l'Algérie est d'une grande importance et témoigne de l'extension merveilleuse prise si rapidement dans la France africaine par la culture de la vigne; elle pourrait, au besoin, devenir le cellier de la métropole et cependant les progrès de sa viticulture sont loin et bien loin d'avoir dit leur dernier mot.

Le Pavillon des Pastellistes.

Les nations étrangères ne sont pas restées en arrière en ce qui concerne l'alimentation. Le Portugal et l'Espagne, avec leurs vins fameux, ont envoyé des chocolats, des huiles, des olives, des pâtes, des salaisons et de magnifiques fruits confits. L'Italie, ses vermouts de Turin et de Milan, ses liqueurs, ses vins de l'Etna, de Marsala, de Zucco, de Syracuse, des miels, des huiles, d'énormes fromages et ces pâtes alimentaires dont la supériorité est consacrée. Ce sont encore le miel, le lait concentré, les jambons fumés, l'absinthe, le kirsch, la bière et les vins du Valais qui composent l'apport de la République helvétique. Nous retrouvons encore une riche collection de bières dans l'exhibition belge; de très appétissantes conserves et des liqueurs dont la réputation n'est plus à faire, dans l'envoi des comestibles des Pays-Bas. Avec son ale, son porter, son whisky, l'Angleterre expose force jambons et même des cochons entiers; la boulangerie mécanique Baker fabrique du matin au soir du pain pour accompagner cette charcuterie, ainsi que des biscuits anglais que l'on déguste avec du thé.

Nous devons signaler encore la vacherie britannique, où une demi-douzaine de vaches fournissent aux amateurs des tasses de lait frais si nombreuses que nous soupçonnons ces bêtes-là d'avoir reçu du ciel le pouvoir de multiplier le liquide de leurs mamelles. Citons encore d'excellents vins de Roumanie et de Hongrie; des thés et des sucres parmi les envois de la Russie, et aussi des vins très méritants du Caucase et de la Crimée, sans compter une bière légère et tonique des plus agréables à boire.

En résumé, dit M. de Cherville à la fin de son article, l'Exposition alimentaire de 1889 est la plus complète et la plus intéressante qui ait jamais eu lieu. Elle donne satisfaction à notre amour-propre national; car, tout en rendant justice aux divers pays qui y ont participé, on peut prétendre sans chauvinisme que le nôtre l'emporte de haut par l'excellence et la variété de ses produits. En ce qui concerne les choses de la table, la France garde son antique suprématie. Nous devons lui en souhaiter d'autres, mais il n'est pas contestable que celle-là ait son prix. La gastronomie a une importance qu'on ne saurait nier; elle sert à rapprocher les hommes, elle rend l'existence aimable et dispose à l'indulgence et à la modération envers ses semblables, deux dispositions d'esprit singulièrement précieuses par le temps qui court.

LE PAVILLON DES TABACS

Après un bon dîner, on ne déteste pas de fumer un bon cigare. Puisque nous avons l'exposition gastronomique, voyons un peu le Pavillon des tabacs. Ce pavillon se trouve au Champ de Mars, à gauche de la Tour Eiffel, en arrivant du pont d'Iéna.

Il a été organisé par l'État, ou du moins par l'administration des tabacs qui y a exposé tout ce qui se rapporte aux diverses branches d'exploitation de son monopole.

Dans l'aile gauche, on trouve d'abord la matière première, c'est-à-dire les tabacs en feuilles. La culture française est représentée par les produits des départements de l'Ille-et-Vilaine, du Pas-de-Calais, du Nord, du Lot, des Bouches-du-Rhône, de la Savoie, des Alpes-Maritimes, de l'Isère, de la Haute-Saône, du Puy-de-Dôme, de la Haute-Savoie, du Lot-et-Garonne, de la Corrèze, des Hautes-Pyrénées, de la Gironde, de la Dordogne, du Var, du Vaucluse, de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Vosges.

Les tabacs exotiques leur font vis-à-vis dans d'autres vitrines; notons les provenances de la plupart des espèces exposées : Kentucky, Virginie, Maryland, Havane, Sumatra, Java, Brésil, Hongrie, Turquie et Algérie.

Quelques pas plus loin, le visiteur peut voir la série des nombreuses variétés de tabacs fabriqués, livrés à la consommation.

La cigarette commune à six sous le paquet se trouve côte à côte avec le cigare le plus cher. Le caporal coudoie le maryland.

Au centre du pavillon est une véritable attraction. On a réuni tous les modèles des diverses machines servant à confectionner le tabac à fumer et à priser, des plans en relief des grandes manufactures de Bordeaux, Nantes, Paris, la fabrication des cigarettes et la mise en paquets du tabac à l'aide des machines perfectionnées. C'est d'abord un appareil pour faire les paquets de tabac à fumer; trois ouvrières y sont affectées : la première pèse le tabac, la seconde prépare les sacs, la troisième met en mouvement le mécanisme qui d'un seul coup remplit et ferme le paquet dont le poids sera vérifié automatiquement quelques minutes plus tard par une autre machine des plus ingénieuses. Le tabac à chiquer n'a pas été oublié. Il est filé, natté et tressé mécaniquement sous les yeux du public, qui peut suivre toutes les opérations par les-





quelles passe la feuille de tabac avant de se trouver transformée en *rôle* ou en *carotte*.

Mais de toutes les machines exposées, celle qui groupe autour d'elle le plus grand nombre de curieux, c'est la machine à cigarettes, qu'une seule ouvrière suffit à faire fonctionner. Son rôle est même des plus effacés; il consiste à égaliser le tabac avant son passage dans le moule.

Tout se fait simultanément dans cette machine; pendant que le tabac est entraîné entre des cylindres qui le compriment et l'amènent jusqu'au tube de remplissage, le papier à cigarette se dévide sur sa bobine, se transforme en rouleau, est coupé à la longueur voulue et se trouve prêt à recevoir le tabac qu'y enfonce une sorte de sonde. La cigarette va alors se ranger d'elle-même à côté de la machine. Instinctivement on tend la main pour la prendre.

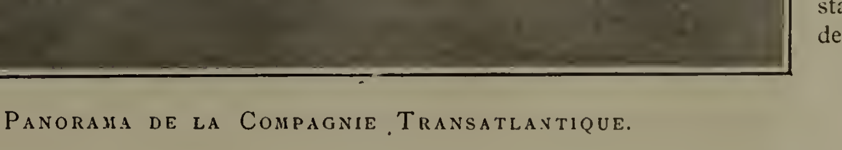
Pour être juste, nous devons dire que le tabac français n'est pas le seul qui ait eu les honneurs de l'Exposition. La régie des tabacs Ottomans a également son pavillon, mais ce n'est qu'un pavillon de vente. Les sections belge, américaine, égyptienne, vendent aussi du tabac, des cigarettes surtout. Aux Invalides, les Tunisiens ont des cigarettes qui sentent l'ambre et le musc. Mais, de quelque pays qu'il vienne, le tabac exotique n'est qu'une fantaisie qui flatte pour un moment, et le véritable fumeur en revient toujours au caporal français tant calomnié et qui reste quand même le meilleur de tous les tabacs.

LE RESTAURANT KUHN

Près du pavillon finlandais, on voit un magnifique pavillon composé d'une grande et haute salle dans le style Louis XIV et précédé d'une véranda en fer très légère, et le tout très décoratif et de très bon goût. C'est le restaurant Kühn dont nous donnons un dessin aujourd'hui. Nous n'avons pas besoin d'en faire la description. Nous croyons qu'on appréciera suffisamment ce pavillon par la simple inspection de notre gravure.

Et maintenant, voici l'Exposition qui finit — brillamment — car jamais le nombre des entrées n'a été si considérable. Elle a réussi au-dessus de toute espérance. Nous l'avons constaté ensemble, cher lecteur. Je prends donc congé de vous, non pas en vous disant adieu, mais au revoir. J'espère encore, dans d'autres circonstances, avoir le plaisir de vous servir de guide.

GEORGES GRISON.



PANORAMA DE LA COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE.

Paris. — Imp. Lahure, rue de Fleurus, 9.

Le Gérant : ETIENNE BOUSSOD.

Chromotypogravure Boussod, Valadon et Cie

PIANO A QUEUE. STYLE LOUIS XIV.

EXPOSÉ DANS LA GALERIE D'HONNEUR PAR MM. ÉRARD ET Cie

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

MATIÈRES

TEXTE

ILLUSTRATIONS

TYPES ET CARACTÈRES

D'APRÈS LES TABLEAUX ET DESSINS DE MARCHETTI

PALAIS ET PARC DU TROCADÉRO

ESPLANADE DES INVALIDES

PALAIS ET PARC DU CHAMP DE MARS

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS





LOUIS DALLÉ

Plantes à feuillages et Fleurs
D'APPARTEMENT, DE SERRES ET DE JARDINS

Fleurs coupées et Bouquets

ORCHIDÉES EN FLEUR TOUTE L'ANNÉE

Prix d'Honneur aux Expositions

ENVOI DU CATALOGUE

Culture : 9, route de Clamart
A VANVES (Seine)

Service exceptionnellement organisé pour l'exportation

29, Rue Pierre Charron
PARIS

Horticulteur

WALTER-LÉCUYER

BREVETÉ S. G. D. G., 3 DIPLOMES D'HONNEUR, 7 MÉDAILLES D'OR

138, Rue Montmartre, 138

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI

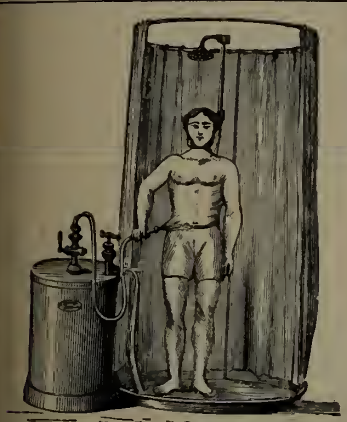
Nouveaux Appareils à pression d'air pour appartements et salles de bains

APPAREILS FIXES, MOBILES OU PORTATIFS POUR BAINS, DOUCHES D'EAU, DE VAPEUR SÈCHE OU HUMIDE, ETC.

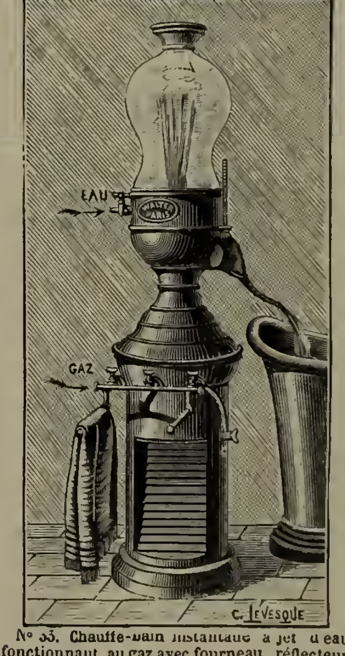
AÉROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Nouveaux Appareils pour inhalations d'air comprimé, d'acide fluorhydrique, de gaz oxygène et autres

Demander le Catalogue pour Renseignements complémentaires



N° 2. Seau à douches à pression d'air; contenant 20 litres d'eau sous pression de trois atmosphères pour douches en pluie et en jets brisés.

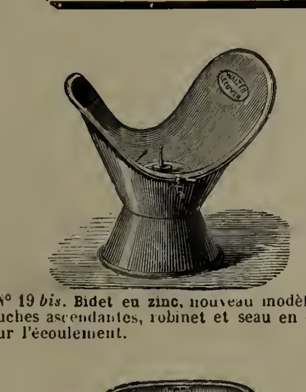


N° 33. Chauffe-bain instantané à jet d'eau fonctionnant au gaz avec fourneau réflecteur et chauffe-linge.



N° 5. Appareils pour Douches à pression d'air ayant 2m55 de hauteur sur 92 cent. de diamètre, contenant 40 litres d'eau sous pression de trois atmosphères, composé de la douche en pluie et d'une douche en jet mobile avec 2 pommes d'arrosoir, lance à 2 jets à spatule.

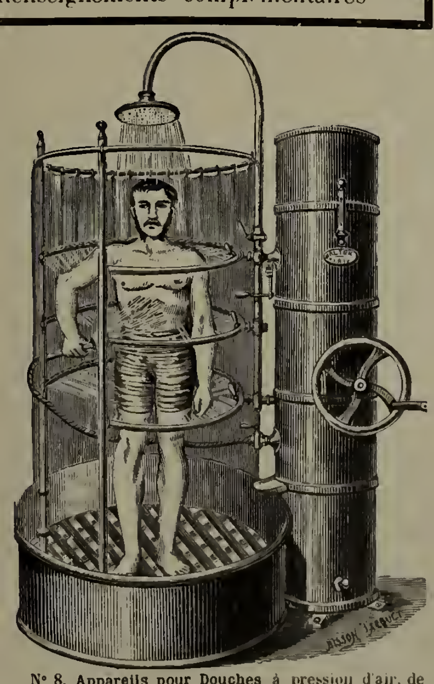
Ces deux modèles peuvent s'adapter à tous les appareils à pression ou à une prise d'eau forcée.



N° 19 *bis*. Bidet en zinc, nouveau modèle, avec douches ascendantes, robinet et seau en dessous pour l'écoulement.



N° 6. Bain de siège à effet d'eau, composé des Douches circulaire, dorsale, rectale et vaginale.



N° 8. Appareils pour Douches à pression d'air, de 2m40 de hauteur sur 1m30 de longueur et 82 cent. de largeur, contenant 150 litres d'eau sous pression de trois atmosphères, et composé de la douche en pluie, de trois douches en cercles à 3 rangées de trous chaque cercle, d'une douche locale mobile avec deux pommes d'arrosoir et lance à deux jets à spatule, de la pompe à double effet et d'un manomètre.

N° 26 Appareil d'oxyaérothérapie chez soi, d'une contenance de 100 ou de 200 litres.

E COTILLON 156 Rue de Rivoli **AU PARADIS DES ENFANTS** 156 Rue de Rivoli JEUX-JOUETS



GRAND SAVON ANGLAIS DE SANTÉ

FOURNISSEURS BREVETÉS DE S. A. R. LE PRINCE DE GALLES

Établis depuis pres de 100 *ans.* — 15 *recompenses internationales.*

SAVON PEARS

BEAU TEINT, MAINS DOUCES ET BLANCHES

EMPÊCHE LES ROUGEURS, LES RUGOSITÉS ET LES GERÇURES

RIEN n'ajoute aux attractions personnelles comme un teint clair et une peau douce. Sans ces avantages, les traits les plus beaux et les plus reguliers n'impressionnent que froidement, tandis qu'avec eux les traits les plus ordinaires attirent naturellement, et il n'est rien de plus facile a acquerir. L'emploi regulier d'un savon convenablement préparé est l'un des principaux moyens; mais, en general, le public est si peu au courant des qualités des savons de toilette, qu'il fait ses choix a l'aveugle, et c'est ainsi que la plupart du temps, inconsciemment, on gâte (au lieu de lui donner tout son eclat), un des plus grands charmes personnels.

Les excellentes qualités du **SAVON PEARS** ont decide les plus eminents médecins et pharmaciens a le recommander d'une maniere speciale, et l'une des plus grandes autorités pour les affections de la peau,

le Président de l'Association des Chirurgiens d'Angleterre, le Professeur SIR ERASMUS WILSON, F.R.S.,

écrit : « L'emploi d'un bon savon est certainement de nature a conserver l'hygiene de la peau, a maintenir sa constitution et a empêcher qu'elle ne se ride. . . **PEARS** est un nom gravé dans la mémoire des plus âgés parmi nous ; et le **SAVON PEARS** est un article beau et soigné le meilleur et le plus agreable des baumes pour la peau. »

LE SAVON PEARS est absolument pur, exempt d'excès alcalin (soude et de matière colorante artificielle), délicieusement parfumé, d'une durée remarquable réputé excellent depuis près d'un siècle, et honoré de 15 récompenses internationales.

Le **SAVON PEARS** est inestimable pour les personnes qui ont la peau généralement irritable ou sujette a souffrir du temps : en raison de son caractere émollient et non-irritant, IL ÉVITE LES ROUGEURS, RUGOSITÉS ET GERÇURES, ET DONNE A LA PEAU UNE APPARENCE CLAIRE ET SAINE, UNE DOUCEUR VELOUTÉE ACCOMPAGNÉE D'UN TEINT DELICAT ET SPLENDIDE. Son parfum agréable et fixe, sa belle apparence et ses propriétés adoucissantes le recommandent comme le plus grand luxe et le plus élégant auxiliaire de la toilette.

La signature bien connue ci-dessous est prise au milieu d'un grand nombre

---

J'ai trouvé le **SAVON PEARS** *incomparable pour les mains et le teint.* Adelina Patti

---

Le SAVON PEARS se trouve chez tous les Pharmaciens et Droguistes.

ASNIÈRES. — CHROMOTYPOGRAVURE ET IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie. PRESSES ALAUZET

Plantes à feuillages et Fleurs
D'APPARTEMENT, DE SERRES ET DE JARDINS

Fleurs coupees et Bouquets

ORCHIDÉES EN FLEUR TOUTE L'ANNÉE

Prix d'Honneur aux Expositions

ENVOI DU CATALOGUE

Culture : 9. route de Clamart
A VANVES (Seine)

Service exceptionnellement organisé pour l'exportation

LOUIS DALLÉ

29. Rue Pierre Charron
PARIS

Horticulteur

LOUIS DALLE HORTICULTEUR

Place du Trocadéro — Entrée — Palais du Trocadéro — Exposition Univle de 1889 — Avenue — Rue de Longchamp — Rue Boissière — Kleber — Place de l'Etoile — Av. Friedland — Avenue des Champs Elysées — Chaillot — Place d'Iena — Rue Pierre Charron — Trocadéro

WALTER-LÉCUYER

BREVETÉ S. G. D. G., 3 DIPLOMES D'HONNEUR, 7 MÉDAILLES D'OR

138, Rue Montmartre, 138

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Nouveaux Appareils à pression d'air pour appartements et salles de bains

APPAREILS FIXES, MOBILES OU PORTATIFS POUR BAINS, DOUCHES D'EAU, DE VAPEUR SÈCHE OU HUMIDE, ETC.

AÉROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Nouveaux Appareils pour inhalations d'air comprimé, d'acide fluorhydrique, de gaz oxygène et autres

Demander le Catalogue pour Renseignements complémentaires



N° 2. Seau à douches à pression d'air; contenant 20 litres d'eau sous pression de trois atmosphères pour douches en pluie et en jets brisés.



N° 5. Appareils pour Douches à pression d'air ayant 2m55 de hauteur sur 92 cent. de diamètre, contenant 40 litres d'eau sous pression de trois atmosphères, composé de la douche en pluie et d'une douche en jet mobile avec 2 pommes d'arrosoir, lance à 2 jets à spatule.

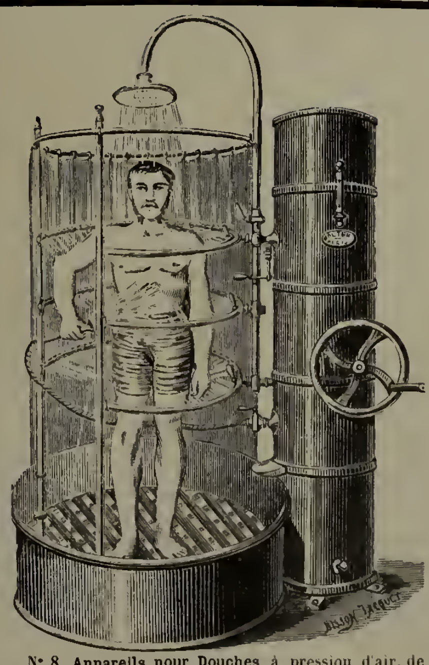
Ces deux modèles peuvent s'adapter à tous les appareils à pression ou à une prise d'eau forcée.



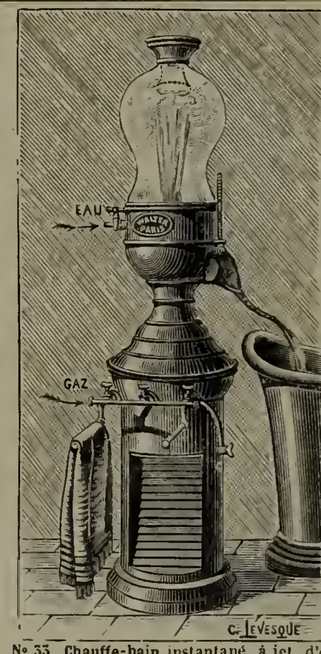
N° 19 *bis*. Bidet en zinc, nouveau modèle, avec douches ascendantes, robinet et seau en dessous pour l'écoulement.



N° 6. Bain de siège à effet d'eau, composé des Douches circulaire, dorsale, rectale et vaginale.



N° 8. Appareils pour Douches à pression d'air, de 2m40 de hauteur sur 1m30 de longueur et 82 cent. de largeur, contenant 150 litres d'eau sous pression de trois atmosphères, et composé de la douche en pluie, de trois douches en cercles à 3 rangées de trous chaque cercle, d'une douche locale mobile avec deux pommes d'arrosoir et lance à deux jets à spatule, de la pompe à double effet et d'un manomètre.



N° 33. Chauffe-bain instantané à jet d'eau fonctionnant au gaz avec fourneau réflecteur et chauffe-linge.



N° 26 Appareil d'oxyaérothérapie chez soi, d'une contenance de 100 ou de 200 litres.

LE COTILLON — 156 Rue de Rivoli — **AU PARADIS DES ENFANTS** — 156 Rue de Rivoli — JEUX-JOUETS



« **Bulles de Savon** », d'après Sir JOHN E. MILLAIS, BART., R.A.

Un fac-similé parfait en miniature. — L'original appartient aux propriétaires du SAVON PEARS.

J'ai trouvé le **SAVON PEARS** *incomparable pour les mains et le teint.* Adelina Patti

Le SAVON PEARS se trouve chez tous les Pharmaciens et Droguistes.

ENCRES ET COULEURS CH. LORILLEUX. ASNIÈRES. — CHROMOTYPOGRAVURE ET IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie. PRESSES ALAUZET.

